



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

EX LIBRIS



ALBRECHT
MENDELSSOHN
BARTHOLDY.



UNS. 158 j. 26









L'EPOUX

P A R

SUPERCHERIE,

COMEDIE EN DEUX ACTES,

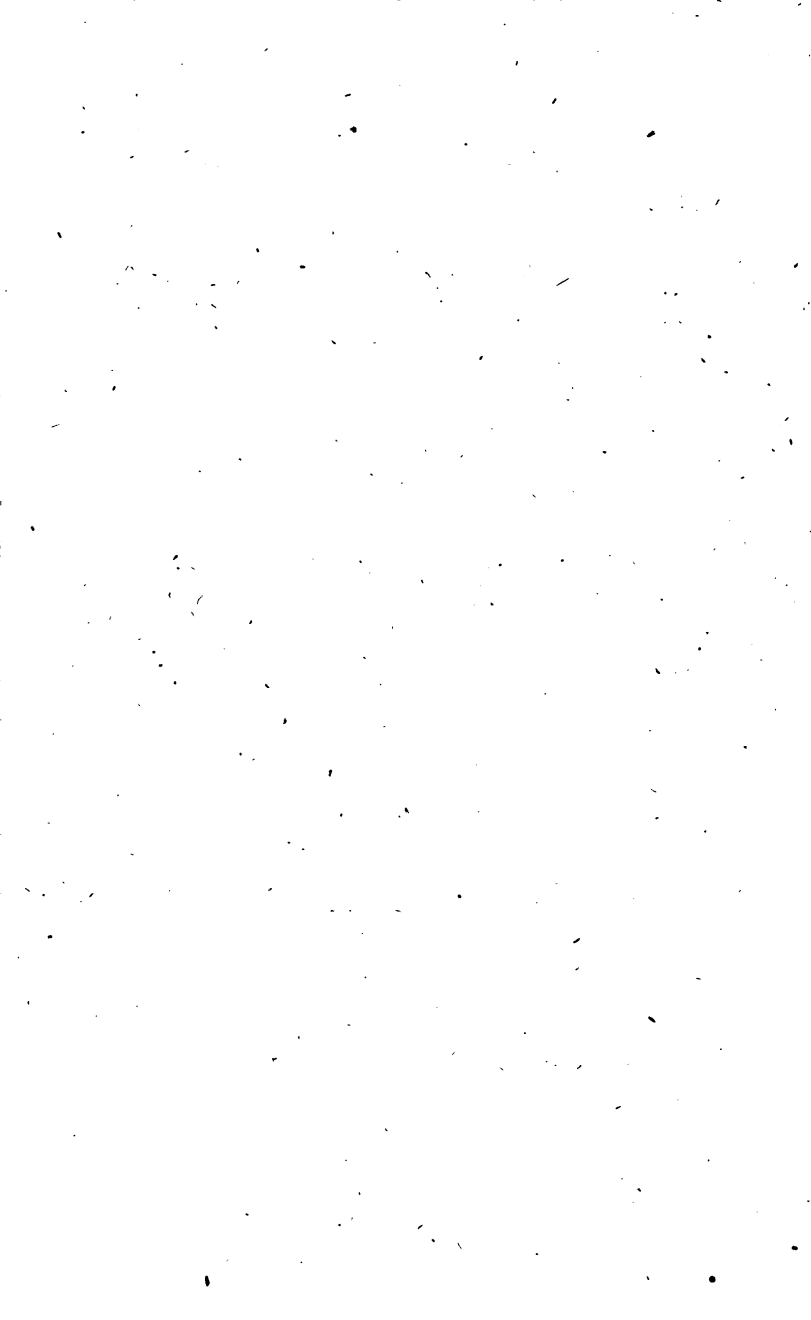
De Monsieur de BOISSI,

Le prix est de 24 sols.



A P A R I S ;
Chez PRAULT, fils , Quay de Conty ,
à la Charité.

M. DCC. XLIV.
AVEC PERMISSION.



L'EPOUX PAR SUPERCHERIE,

COMEDIE EN DEUX ACTES,

De Monsieur de BOISSI,

Le prix est de 24 sols.



À PARIS,
Chez PRAULT, fils, Quay de Conty,
à la Charité.

M. DCC. XLIV.
AVEC PERMISSION.



A C T E U R S.

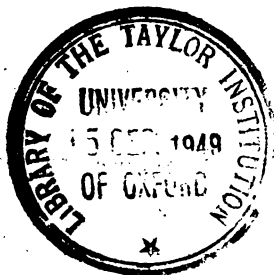
LE MARQUIS D'ORVILLE, Mari secree
d'Emilie.

MILORD BELFORT, cru Mari d'Emilie.
EMILIE.

CONSTANCE, Coufine d'Emilie.

LA FLEUR, Valet du Marquis.

*La Scène est en Angleterre, à la
Campagne ; chez Belfort.*





L'EPOUX

P A R

SUPERCHERIE,

Comedie en deux Actes.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, LA FLEUR.

LA FLEUR.



J'AY tremblé pour vos jours ; & mon
ame est ravie

De vous voir réchapé de votre maladie ,

Votre santé, Monsieur, va reprendre son cours.

A ij

L'ÉPOUX.

LE MARQUIS.

Je me porte assez bien depuis sept ou huit jours ;
A quelques vapeurs près , qui me livrent la guerre !

LA FLEUR.

C'est l'effet du Brouillard qui regne en Angleterre :
J'en ai senti l'atteinte , en arrivant ici :
Une de ces vapeurs , ce matin , m'a saisi.

LE MARQUIS.

Va , dans tous les climats on ressent leur puissance.
Les plus folles souvent font leur séjour en France ;
Et les sages en sont attaqués les premiers.
Mais changeons de sujet.

LA FLEUR.

Monsieur , très-volontiers.

LE MARQUIS.

Dis , quel sujet t'amène ?

LA FLEUR.

Un de grande importance

Qui même demandoit votre convalescence ,
Votre Pere n'ayant que vous seul d'héritier ,
Vous rappelle.

LE MARQUIS.

Et pourquoi ?

LA FLEUR.

C'est pour vous marier.

LE MARQUIS.

Ah Ciel !

LA FLEUR.

Frémissez-moins d'une telle nouvelle.

Celle qu'il vous destine, est jeune, riche & belle.

LE MARQUIS.

L'ordre est-il si pressant ?

LA FLEUR.

Oui, vite, embarquons-nous.

Pour la cérémonie, on n'attend plus que vous.

LE MARQUIS.

On m'attendra long-tems. Quel contre-tems horrible!

LA FLEUR.

Cet hymen cependant...

LE MARQUIS.

Est l'hymen impossible.

LA FLEUR.

Impossible. Monsieur ! ce discours me surprend.

N'êtes vous pas Garçon ? libre, par conséquent ?

LE MARQUIS.

Non, je ne le suis plus, puisqu'il faut te le dire.

Mon embarras est tel qu'il ne peut se décrire.

LA FLEUR.

J'étois d'abord surpris ; je deviens effrayé.

Vous êtes donc....

LE MARQUIS.

Je suis secrètement lié.

L'ÉPOUX
LA FLEUR.

Monsieur a fait ici le choix d'une Campagne ,
Sans l'aveu de son Pere ?

LE MARQUIS.

Oui, dans cette Campagne ,
Et depuis quatre jours , j'ai contracté ces nœuds.

LA FLEUR.

Si je n'apprehendois d'être trop curieux ,
Je vous demanderois son nom.

LE MARQUIS.

C'est Emilie.

LA FLEUR.

L'Épouse du Milord ! c'est par plaisanterie.

LE MARQUIS.

Point. Je suis son mary , quoiqu'un autre ait ce nom.

LA FLEUR.

Est-ce une vapeur , là , qui vous offusque ?

LE MARQUIS.

Non.

J'ai l'esprit sans nuage ; & pour preuve sincère

Je vais te dévoiler le fonds de ce mystère.

La cruelle langueur dont j'ai pensé mourir ,

Q'aucun Art ne pouvoit connoître ni guérir ,

L'Amour en étoit seul l'origine secrète ;

Et de lui dépendoit ma guérison parfaite.

Que dis-je ? je la dois aux bontez de Belfort.

Je ne puis rappeler ce trait qu'avec transport.

PAR SUPERCHERIE.

7

S'il se dit mon Ami , c'est bien à juste titre.

Apprends que de mes jours il étoit seul l'arbitre.

Ses soins , pour les sauver , ont tout sacrifié.

Si je respire encor , c'est grace à l'amitié.

L A F L E U R.

Déjà , par ce début , mon ame est attendrie.

L E M A R Q U I S.

Dans le temps que Belfort recherchoit Emilie ,

Je la vis ; mais à peine un regard me frappa ,

Qu'elle embrasa mon cœur , & qu'il l'idolâtra.

Mon ardeur , en naissant , condamnée au silence ,

S'accrut par la contrainte ; & cette violence

Me conduisit bien-tôt aux portes du trépas.

Mon Ami désolé me serrant dans ses bras ,

Me conjure instamment de parler & de vivre ,

Me dit que si je meurs , il est prêt de me suivre.

Ses yeux plus éclairez que ceux du Medecin

Pénétrent que mon mal vient d'un feu clandestin ,

Et sa vive amitié tourne si bien mon ame ,

Qu'il arrache l'aveu de ma secrète flâme.

» Vivez (s'écria-t'il) vivez , mon cher Marquis ;

» Je vous cède l'objet dont vous êtes épris.

» L'amitié sans effort vous fait ce sacrifice.

» Emilie est aimable , & je lui rends justice :

» Mais j'admire ses traits sans en être touché.

Du Tombeau , par ces mots , je me vis arraché.

A iv

L'ÉPOUX

LA FLEUR.

Voilà ce qu'on appelle un Ami véritable.

LE MARQUIS.

Un obstacle cruel , & presque insurmontable ;
Arrête cependant son dessein généreux.
Prêts à l'exécuter , nous sentons tous les deux
Qu'aux mains d'un Etranger , la mere d'Emilie
Ne livrera jamais une fille chérie ,
L'objet de tous ses soins , & son unique espoir ;
Elle qui met la joye au plaisir de la voir.
Que fait Belfort ? le jour que l'hymen se prépare ,
Son esprit imagine un moyen fou , bizarre ;
Mais le seul qui pouvoit causer ma guérison.
Il gagne le Notaire , & sous mon propre nom
Fait dresser le Contrat , & par ce stratagème ,
Feignant d'être Témoin , je signe pour moi-même.

LA FLEUR.

Voilà qui va fort bien. Le trait est sans égal.
Mais il n'a pas suffi pour guérir votre mal.
Le soir.....

LE MARQUIS.

Tout succéda parfaitement. La suite....

LA FLEUR.

Je crois la deviner ; & je vous félicite.
Ah , le joli Romain ! pour le rendre parfait ;
N'est-il pas vrai ? Milord , en confident discret ,

PAR SUPERCHERIE.

5

Se retire sans bruit, trompant le Domestique ;
Après s'être saisi de la lumière unique
Qu'il avoit fait laisser dans son appartement ,
Crac , vous prenez , Monsieur sa place doucement ;
Et sous le voile heureux de la nuit favorable ,
Vous devenez l'Epoux de cette Dame aimable ?
Hem ? n'est-ce pas ainsi que le tout s'arrangea ?

LE MARQUIS.

Oui , comme tu le dis , la chose se passa ,

LA FLEUR.

Mais avec de l'esprit on compose une histoire.

LE MARQUIS.

C'est une vérité.

LA FLEUR.

Que je ne sçaurois croire.

LE MARQUIS.

Faut-il te l'attester par le plus fort serment ?

LA FLEUR.

Madame est du secret , Monsieur , apparemment ?

LE MARQUIS.

Ma Femme n'en sçait rien ; je n'ose l'en instruire.

LA FLEUR *à part.*

Je pense pour le coup qu'il est dans le délire.

LE MARQUIS.

Que la foudre à tes yeux m'écrase , si je mens !

LA FLEUR *à part.*

Oh ! voilà les vapeurs qui troublent son bon sens.

Par les discours qu'il tient , la chose est avérée ;
Et je n'en doute plus , à sa vue égarée.

L E M A R Q U I S.

Tu vois qu'en ce Pays tout m'oblige à rester.

L A F L E U R.

Tout vous fait un devoir , Monsieur , de le quitter.

L E M A R Q U I S.

Plutôt que j'abandonne une Epouse que j'aime ,
Il n'est point de parti , ni de moyen extrême ,
Que mon cœur ne soit prêt d'embrasser dans ce jour.
Tu dois dans ce dessein seconder mon amour.

L A F L E U R.

Sortons d'un lieu fatal ; & courons en Provence ,
Ou vers le Languedoc volons en diligence ,
Pour chasser l'humeur noire où vos sens sont plongez.

L E M A R Q U I S.

Tai-toi , tes seuls propos la font naître.

L A F L E U R.

Songez....

L E M A R Q U I S.

Songe , songe toi-même à respecter ma flâme.

L A F L E U R *à part.*

Gardons de l'obstiner , j'irriterois son ame ,
Et ne ferois qu'aigrir son mal encor plus fort.

L E M A R Q U I S.

Il faut , sans perdre tems , que je parle à Belfort ,
Que je régle avec lui.... Je le vois qui s'avance.

Laisse-nous ; & sur-tout , garde bien le silence.

LA FLEUR *à part , en s'en allant.*

C'est , de sa maladie , un effet trop certain.

Quel assaut pour son Pere ! Il mourra de chagrin.

SCENE II.

BELFORT, LE MARQUIS,

BELFORT.
EH bien , quelle nouvelle as-tu reçu de France ?
Ton Pere...

LE MARQUIS.
M'assassine : il veut qu'en diligence
Je parte , pour aller épouser un Parti ,
Que , sans me consulter , la rigueur m'a choisi.
Juge de l'embarras , où cet ordre me livre.
Comment parer ce coup ? Quel chemin dois-je suivre ?

BELFORT.
Mais prends , si tu m'en crois , dans cette extrémité ,
Celui qui t'est prescrit par la nécessité.
Retourne en ton Pais , & laisse-moi ta Femme.
Son état ne doit pas inquiéter ton ame ,
Compte que j'en aurai le même soin que toi.
J'ai le titre d'Epoux , j'en remplirai l'emploi.

LE MARQUIS.
Epargne ton Ami ; laisse le badinage.

L' E P O U X

B E L F O R T.

Mais fais donc éclater ton secret mariage.

L E M A R Q U I S.

Ah ! voilà le parti que choisiroit mon cœur ;
 Mais il craint , en parlant , d'exposer son bonheur.
 Je vois de tous côtes une affreuse tempête.
 De ma Femme , d'abord , la Famille m'arrête.
 Ce nœud va lui paroître un outrage mortel ;
 Elle me poursuivra peut-être en criminel.

B E L F O R T.

Je suis le plus coupable ; & sur moi tout l'orage....

L E M A R Q U I S.

Cette crainte pour toi me retient davantage.
 Emilie elle-même intimide mes sens.
 Je la redoute , Ami , plus que tous ses Parens.
 Si je fais cet aveu , je crains avec justice ,
 Je crains qu'il ne l'offense & qu'elle ne rougisse
 De me voir Possesseur d'un bien que j'ai surpris.
 Son indignation en deviendra le prix.
 Elle va me haïr.

B E L F O R T.

On excuse une audace.
 Qu'é l'amour a causée , & que l'hymen efface.
 D'Orville , à cet égard dissipe ton effroi.
 Si son cœur doit haïr quelqu'un , ce sera moi.
 Choisi pour son Epoux , j'ai cédé sa personne.

Voilà ce que jamais le Sexe ne pardonne.
Il vaut mieux près de lui manquer de probité ;
Outrager la vertu , qu'offenser la fierté.

LE MARQUIS.

Il faut donc me résoudre à rompre le silence.
Mais par délicatesse encore je balance ;
Et je voudrois , avant de la tirer d'erreur ,
Je voudrois par degrés m'assurer de son cœur.
Je crains qu'elle ne t'aime.

BELFORT.

On est assez aimable
Pour lui plaire en effet.

LE MARQUIS.

Ma crainte est raisonnable.

BELFORT.

Ah ! d'un plus juste soin tu te dois occuper ,
Et ton premier devoir est de la détromper.
Plus tu laisses ta Femme en cette erreur blâmable ,
Et plus , à son égard , ton cœur se rend coupable.

LE MARQUIS.

Il est vrai. Faisons-lui cet aveu de moitié.
L'amour sera plus fort , aidé de l'amitié :
Car je n'aurai jamais , moi seul , cette assurance.

BELFORT.

Va , tu me fais pitié.

L'ÉPOUX
LE MARQUIS.

Je tremble, plus j'y pense.

BELFORT.

Quel cœur pusillanime ! Et quel Mari poltron !

LE MARQUIS.

Il n'en fut jamais un dans ma position.

Tu dois , toi qui le sçais , excuser mes allarmes.

D'Emilie , il est vrai , je possède les charmes ;

Je jouis , comme Epoux , du plus heureux succès :

Mais, Milord, comme Amant, je n'ay fait nul progrès ;

Et j'ignore comment on prendra mon hommage.

J'en suis , pour ainsi dire , à mon apprentissage.

Tes raisons cependant l'emportent sur ma peur ;

Et je vais , de ce pas , lui découvrir mon cœur.

J'entends du bruit. C'est-elle. Ah ! ma frayeur redouble.

Ne m'abandonne pas ; soutien-moi dans mon trouble.

BELFORT.

Bon , Personne ne vient , tu te moques de moy.

Je suis embarrassé dans le fonds plus que toy.

J'aime en secret aussi.

LE MARQUIS.

Comment ? ton cœur soupire ?

BELFORT.

Nen : il brûle gayment , quoi qu'il n'ose le dire.

LE MARQUIS.

Quel est l'objet caché ?

B E L F O R T.

La Parente...

L E M A R Q U I S.

De qui?

B E L F O R T.

Ne devines-tu pas ?

L E M A R Q U I S.

Est-ce d'Emilie ?

B E L F O R T.

Ouy.

Tu me protégeras , puisqu'elle est ta Cousine.

Constance est enjouée ; & j'ai l'humeur badine.

Nos deux cœurs sont unis déjà par la gayeté.

Mais parle , si tu veux que je sois écouté.

Découvrir ton état , c'est me servir moi-même.

J'attends qu'il soit connu pour avouer que j'aime.

L E M A R Q U I S.

Cette raison suffit pour m'enhardir. Va-t'en.

Ma Femme, pour le coup, paroît... Demeure, atten...

Je tremble à son aspect.

B E L F O R T.

à part.

Adieu , je me retire.

Sa situation est neuve , & me fait rire.



SCENE III.

EMILIE, BELFORT, LE MARQUIS.

EMILIE à Belfort.

QUand j'entre, vous sortez ?

BELFORT.

Je m'en vais revenir.

D'Orville, en attendant, veut vous entretenir.

Il sort en riant.

SCENE IV.

LE MARQUIS, EMILIE.

EMILIE.

A Lui plaire, j'ai beau mettre mon soin suprême,
 Il m'évite toujours, & ricane de même.
 Je suis apparemment ridicule à ses yeux ?
 De quatre jours d'hymen, c'est l'effet merveilleux.

LE MARQUIS.

Madame, pouvez-vous concevoir cette idée ?

Je dois, pour mon Ami...,

EMILIE.

EMILIE.

Moniteur, elle est fondée.

Vos yeux font les témoins de son mépris pour moi.

LE MARQUIS.

Son eitime pour vous est parfaite ; & je doi....

EMILIE.

S'il étoit vrai , Monsieur , auroit-il ces manières ?

LE MARQUIS.

Je conviens avec vous qu'elles font singulières.

Mais ce tort apparent est pardonnable au fonds ;

Il est même appuyé sur de fortes raisons.

EMILIE.

Dés raisons ! faites-moi l'honneur de m'en instruire.

LE MARQUIS.

Vous l'ordonnez ? je vais.... Je crains de vous les dire.

EMILIE.

Vous craignez ?

LE MARQUIS.

Âh ! bien loin que vous m'intimidiez ;

Madame , j'ai besoin que vous m'encouragiez.

De grace , accordez-moi toute votre indulgence ;

Ou jé fèrai forcé de garder le silence.

EMILIE.

Mon Epoux , à ce compte , est donc bien criminel ?

LE MARQUIS.

Pardonnez à l'amour , qui seul l'a rendu tel.

L'ÉPOUX

EMILIE.

Quoi ! Belfort aime ailleurs ?

LE MARQUIS.

Belfort le peut sans crime.

EMILIE.

Du grand monde, voilà l'ordinaire maxime !

A vous en croire aussi, je devrois l'imiter.

LE MARQUIS.

Sans doute.

EMILIE.

Vous riez ?

LE MARQUIS.

Non. Daignez m'écouter.

EMILIE.

L'Ami de mon Epoux lui-même me conseille....

LE MARQUIS.

Souffrez....

EMILIE.

A vos discours, je ferme mon oreille.

Je ne m'étonne plus s'il fuit par tout mes yeux.

Mais je dois étouffer un soupçon odieux.

Si Belfort m'a trompée, insultée, ou trahie,

J'aime mieux l'ignorer que d'en être éclaircie.

Je le haïrois trop ; & je dois par honneur

Écarter ce qui peut le noircir dans mon cœur.

LE MARQUIS.

Craindre de le haïr, Ah ! c'est l'aimer, Madame.

EMILIE.

Je l'aime aussi.

LE MARQUIS.

Tant pis.

EMILIE.

Comment ? Monsieur me blâme

D'aimer mon Mari.

LE MARQUIS.

Non : je le désire fort.

EMILIE.

Tout coupable qu'il est, je dois chérir Belfort.

LE MARQUIS.

Vous ne le devez pas.

EMILIE.

Vous changez de langage.

LE MARQUIS.

Je voudrais & ne puis vous en dire davantage.

EMILIE.

Vous pâlissez, Marquis ? Vous trouveriez-vous mal ?

LE MARQUIS.

Mais je ne suis pas bien. (à part)

Voilà le trait fatal

Que j'ai craint.

EMILIE.

C'est encore un reste de foiblesse,

LE MARQUIS.

Votre Cousine vient, Madame, & je vous laisse.



SCÈNE V.

CONSTANCE, EMILIE.

CONSTANCE.

Que vois-je ! Le Marquis sort pâle & tout tremblant ?

Vous-même, vous avez l'air triste & mécontent ?

EMILIE.

La santé du Marquis n'est pas bien rétablie :

Sa raison s'en ressent, je la crois affoiblie ;

CONSTANCE.

Vous n'aidez pas, je crois, à la fortifier.

EMILIE.

Sa conversation est d'un tour singulier.

CONSTANCE.

Les façons de Milord le sont bien davantage.

Quoiqu'en santé parfaite, il n'en est pas plus sage.

Jé crois, si je voulois, qu'il me feroit la cour :

Il me suit à toute heure,

EMILIE.

Et me suit tout le jour.

CONSTANCE.

A ce qu'il me paroît, il ne se contraint guère ;

Sa conduite avec vous est surtout cavaliere :
Trois jours après la nôce , il vous néglige ainsi ?
C'est prendre un peu trop-tôt les airs d'un vrai Mari ,
Et vous avez sujet de paroître rêveuse.

EMILIE.

Je crains, à dire vrai , de n'être pas heureuse.

CONSTANCE.

Le Marquis , à coup sûr , s'il étoit votre époux ,
Seroit plus empressé , plus attentif pour vous ;
Il vous tient Milédy , fidelle compagnie :
Loïn d'en être jaloux , votre Mari l'en prie.

EMILIE.

Il est vrai qu'on diroit , à les voir tous les deux ,
Qu'ils sont , pour m'offenser , d'intelligence entre eux ;
Belfort est infidele & je viens de l'apprendre .

CONSTANCE.

De qui donc ?

EMILIE.

Du Marquis , qui me l'a fait entendre ;
Mais d'un ton de complice & d'un air interdit ,
Comme un homme égaré , qui ne sçait ce qu'il dit
Accablé sous le poids du crime qu'il confesse ,
Au point qu'il étoit prêt de tomber en foiblesse ,
Et qu'il m'a fait pitié tant il étoit désait.

CONSTANCE.

Il avoit à vous dire au fond plus d'un secret :

B iij

Mais Belfort qui vous trompe, est plus digne de blâme;
L'autre aspire du moins à consoler votre ame.

Mon Sexe à de tels soins est toujours obligé;
Il est doux d'être plaint, quand on est négligé.
Pour démêler chez vous un point que j'apprends;
Puis-je dans ce moment vous faire une demande ?
Belfort est fait pour plaire & pour surprendre un cœur;
Parlez; l'aimeriez-vous d'une sincère ardeur ?

E M I L I E.

Puisqu'il faut vous ouvrir mon âme avec franchise;
Je chéris mon Epoux, sans que j'en sois éprise;
Mon orgueil est sensible à ses mépris choquans,
Mais mon cœur est tranquille, aussi bien que mes sens.

C O N S T A N C E.

Bon, j'entens; vous l'aimez par simple bienfiance;
Et comme à la rigueur. Dans cette circonstance
Voilà ce qui pouvoit vous arriver de mieux;
Votre sort en ce cas est moins disgracieux.
Le grand point dans la vie, autant qu'on en est maître,
Est d'embellir l'état où le Ciel nous fait naître.
Le tout, pour vivre heureux, dépend de s'arranger.
Il n'en est point par là, qu'on ne puisse changer,
Vous pouvez après tout, rendre le votre aimable;
Vous n'avez qu'à saisir le côté favorable.
Milédy, pour trancher les discours superflus,

Regardez votre Epoux comme s'il n'étoit plus ,
Et vivez sur le pié d'une Veuve à la mode ,
Qu'aucun soin ne retient , qu'aucun frein n'incom-
mode ;

Qui toujours , du plaisir suit les impressions ,
Mais qui défend son cœur des grandes passions ,
Et court , d'un pié léger , après les ris sans cesse ,
Sans s'écarter jamais des loix de la sagesse.

EMILIE.

Je goûte ce conseil ; je peux suivre ce plan ,
D'autant mieux que Belfort n'est jaloux , ni tiran.
Je payerai son mépris & son peu de tendresse ,
D'un dédain décoré de froide politesse ,
Telle que je l'aurois pour un homme inconnu.

CONSTANCE.

L'indifférence alors devient une vertu.

EMILIE.

Oui , je sens tout le prix d'une leçon si sage :
Pour commencer d'abord à la mettre en usage ,
Le voilà qui revient & je l'entens monter ,
Je veux le prévenir & fors pour l'éviter.
De me fuir le premier , il il n'aura pas la gloire
La retraite pour moi devient une victoire.

SCÈNE VI.

BELFORT, CONSTANCE.

BELFORT (*à part*)

LA voilà., par bonheur, seule présentement.
 Parlons-lui. (*haut.*) Ma Cousine, arrêtez un moment,
 J'ai pour vous une Lettre.

CONSTANCE.

Et de qui je vous prie ?

BELFORT.

Ne vous alarmez pas. La Mere d'Emilie
 Vous l'a écrit.

CONSTANCE.

C'est ma Tante ? Ah ! donnez ce billet.

Milord me permet-il... ?

BELFORT.

Oui, Milord vous permet,

Constance lit bas.

Comment donc ? en lisant la lettre d'une Tante,
 Vous riez, rougissez ? La chose est donc plaisante ?

CONSTANCE.

Vous allez en juger. On vient de me marquer
 Que je dois sur le champ vous la communiquer.

Elle donne la Lettre à Melfort.

B E L F O R T *lit.*

» Il s'offre pour vous , ma Nièce , un parti que je
» crois très-convenable. Milord Fauster qui vous
» a vû chez moi , a pris pour vous une belle passion ,
» & vous demande en mariage. Il est riche ; il vous
» aime. Voilà deux grandes qualités pour vous ren-
» dre heureuse , vous qui n'avez que la beauté pour
» dot & la jeunesse pour héritage. Milord , mon Gen-
» dre connoît particulièrement ce vieux Seigneur.
» Montrez-lui ma lettre & consultez-le làdessus. Je
» sçais qu'il s'intéresse à vous , & je crois qu'il sera
» de mon avis. (*à part.*)

Je n'en suis point du tour.

C O N S T A N C É.

Eh bien ! sur cette affaire ,
Parlez , que me conseillez-vous ?

B E L F O R T.

De n'en rien faire.

C O N S T A N C E.

Mais ce parti pour moi paroît avantageux.

B E L F O R T

Fauster a soixante ans ; de plus , il est gouteux ,
Et ce seroit un meurtre : O ma belle Cousine !

C O N S T A N C E.

Songez , mon cher Parent , que je suis orpheline ,
Et sans biens . . .

Vos yeux seuls valent des millions.

CONSTANCE.

Ce n'est qu'un doux propos , & des réflexions
Plus sages . . .

BELFORT.

Sentez mieux tout le prix d'être aimable.
J'ai pour vous , moi qui parle , un parti plus
fortable ,
Et préférable en tout à votre vieux Fauster.
Celui donc il s'agit , a beaucoup de mon air :
Il est de mon humeur , au printems de son âge ;
Il doit sur son Rival avoir tout l'avantage ;
Il est plus généreux & non moins opulent ,
D'aussi bonne maison & beaucoup plus galant.

CONSTANCE.

Mais Milord Fauster m'aime ,

BELFORT.

Et l'autre vous adore.

Je vous apprens pour lui ce secret qu'on ignore,
Attendant que pour tel il s'ose présenter ,
Il m'a chargé de le représenter.
De cet emploi charmant, je m'acquitte avec joye,
Souffrez qu'à vos regards mon transport se deploye ,
Et persuadez-vous dans cet heureux moment
Que je suis en effet moi-même votre Amant.

En cette qualité, j'ose belle Constance,
 Vous déclarer un feu si plein de violence,
 Que les flots d'un torrent sont moins impétueux,
 Et ma rapide ardeur...

CONSTANCE.

passé vite comme eux.

BELFORT.

Non. Votre nom, Constance, en fait le caractère;
 Elle sera durable, autant qu'elle est sincère,
 Et mon cœur...

CONSTANCE.

Votre cœur prend le ton langoureux;

BELFORT.

Non : de son naturel mon amour est joyeux.
 Des soupirs, des langueurs vous êtes ennemie,
 Et je le suis aussi. Tout Amant triste ennuye :
 C'est un tort qui jamais ne peut être excusé.
 L'Amour est un Enfant qui veut être amusé :
 Quand il joue & qu'il rit, il est charmant, aimable;
 Mais vient-il à pleurer ? il est insupportable.
 Tenons-le vous & moi toujours en belle humeur;
 Il s'en portera mieux. Bon, ce souris flatteur
 Me dit que mon esprit persuade le votre,
 Et que, pensant de même, ils sont faits l'un pour
 l'autre.

Jusqu'au jour de l'Hymen inventons mille jeux,
 Dansons, rions, chantons à l'unisson tous deux;

Par des transports de joye exprimons nos tendresses,
Faisons-nous joliment cent douces politesses.

Il lui baise la main.

CONSTANCE.

Doucement mon Cousin, vous êtes trop poli.

BELFORT.

C'est l'Amant transporté qui vous témoigne ici...

CONSTANCE.

Le Cousin & l'Amant prennent trop de licence,
Et c'est à ce dernier que j'impose silence.

BELFORT.

Songez que cet Amant doit être votre époux.

CONSTANCE.

Ce n'est-là qu'un prétexte...

BELFORT.

Ah ! désabusez-vous :

A cet époux enfin donnerez-vous la Pomme ?

Repondez.

CONSTANCE.

Non, Milord.

BELFORT.

Pourquoi ?

CONSTANCE.

C'est un jeune homme.

BELFORT.

Mais par cet avantage il vous conviendra mieux.

Par prudence mon cœur préfère le plus vieux.
Mon sort sera plus doux.

BELFORT.

De l'humeur dont vous êtes,
Pouvez-vous bien, O Ciel ! penser comme vous
faites,

CONSTANCE.

Oui l'enjoûment chez moi n'exclut pas le bon sens.
Les exemples me font craindre les jeunes gens.
Chez les femmes d'autrui ces Messieurs sont aimables,
Mais près des leurs, Milord, ils sont insupportables,
Méprisans, sans égards, infideles, cruels.

BELFORT.

Il en est quelques-uns, mais tous ne sont pas tels.
Mon Ami...

CONSTANCE.

M'est suspect.

BELFORT.

Songez qu'il me ressemble.

CONSTANCE.

C'est par cette raison qu'à l'accepter je tremble.

BELFORT.

La crainte est obligéante & l'aveu des plus doux.

CONSTANCE.

Mais vous méritez bien qu'on parle ainsi de vous,
Et l'air dont vous vivez ici près d'Emilie,

Depuis le peu de tems qu'un même sort vous lie,
 Me fait avec raison craindre un malheur pareil.
 Si vous étiez plus sage & suiviez mon conseil,
 Vous négligeriez moins une Epouse si belle.

BELFORT.

C'est pour ne pas user l'amour que j'ai pour elle
 Je l'évite le jour, comme il faut tout prévoir,
 Exprès pour la trouver plus aimable le soir.

CONSTANCE.

Un oubli si blâmable, un tort de cette espèce
 Est fort mal excusé par une gentillesse ;

BELFORT.

Mais si la vérité justifioit mes torts,
 L'Amant en question vous plairoit-il alors ?

CONSTANCE.

Vous supposez toujours des choses incroyables.
 L'Amour peut bien souvent se repaître de fables :
 Mais l'Hymen est un Dieu plein de solidité.
 Il établit ses droits sur la réalité.
 Milord Fauster est vieux, mais du moins il existe :
 Et je vais à ma Tante...

BELFORT.

Arrêtez-vous. J'insiste.

L'époux pour qui je parle, est réel de tout point :
 Il est des plus vivans, ou je ne le suis point.

CONSTANCE.

S'il étoit vrai, Monsieur, on le verroit paroître.

BELFORT.

Puisque vous exigez qu'il se fasse connoître ,
Il va, sans plus tarder , se montrer à vos yeux ,
Vous le voyez ;

C O N S T A N C E .

Où donc ?

B E L F O R T .

Devant vous ; en ces lieux.

C O N S T A N C E .

Je n'y vois que vous seul.

B E L F O R T .

Et c'est aussi moi-même.

C O N S T A N C E .

Vous !

B E L F O R T

Oui : c'est moi qui suis mon Ami qui vous aime.

C O N S T A N C E .

Ah ! Vous me convenez , Monsieur , parfaitement.
Un homme marié , qui l'est nouvellement.

B E L F O R T .

Vous vous l'imaginez , ainsi que tout le monde.
Voilà le préjugé , voilà comme on se fonde ,
Comme on croit de léger sur la trompeuse foi
D'une vaine apparence.

C O N S T A N C E .

Il est vrai , je le croi ;

Sur la foi simplement d'un contrat qui vous lie,
Dont je suis le témoin. C'est une minutie.

B E L F O R T.

Et si je vous prouvois, moi, que je suis garçon ?

C O N S T A N C E.

Je n'ai plus rien à dire & le trait est fort bon.

B E L F O R T.

L'aveu que je vous fais est des plus véritables,
Que je sois le dernier de tous les misérables,
Si je suis marié dans le fonds.

C O N S T A N C E.

Vains propos !

B E L F O R T.

Pour vous désabuser, apprenez-en deux mots.

C O N S T A N C E.

Je ne veux rien apprendre & rougissez dans l'ame.

B E L F O R T.

Sçachez

C O N S T A N C E.

Allez, Monsieur, allez voir votre femme !

Vous jeter à ses piés, lui demander pardon,

Et pour elle écoutant l'estime & la raison,

Tirez-la du chagrin dont elle est dévorée.

Car vous le causez seul, j'en suis assez assurée :

Ce reproche doit vous percer d'un vif remord.

Un écart de l'esprit peut s'excuser, Milord,

Mais les fautes du cœur jamais ne se pardonnent ,
Et

Et plus que vos discours, vos procédés m'étonnent.
Ce n'est qu'avec douleur que j'en suis le témoin,
Et vous fuir désormais sera mon premier soin.
Elle sort.

S C E N E V I I.

BELFORT *seul.*

Vous êtes dans l'erreur ; mais elle a pris la fuite.
N'importe, de mes feux elle est toujours instruite.
J'ai franchi le plus fort de la difficulté,
Et ma raison vainquera son incrédulité.

S C E N E V I I I.

LA FLEUR, BELFORT.

LA FLEUR.

AH ! Monsieur... ?

BELFORT.

Qu'as-tu donc ?

LA FLEUR.

La douleur la plus grande,
Mon Maître... Hélas !

B E L F O R T.

Eh bien ! Acheve.

L A F L E U R.

J'appréhende

Qu'il n'ait perdu , Monsieur , l'esprit entièrement.
J'ai beau faire , le mal empire à tout moment.

B E L F O R T.

Dis , quel mal ?

L A F L E U R.

Ses Vapeurs qui toujours le tourmentent :
Et depuis qu'il a vû Madame , elles augmentent.
Il est dans un état qui fait compassion.

B E L F O R T à part.

Elle aura mal reçu sa déclaration.

L A F L E U R.

Il se leve , il s'affied , il se calme , il s'agite ,
Il se plaint , il se tait , il prie , il jure ensuite ,
Se promene à grands pas , il devient furieux ,
Et puis on voit des pleurs qui coulent de ses yeux.
J'ai voulu doucement lui parler de son pere ,
Il m'a par un soufflet supplié de me taire ,
J'ai cru devoir me rendre à cette instance-là.

B E L F O R T.

Ses vapeurs ne sont rien , si ce n'est que cela.

L A F L E U R.

Où ! ma joie a trouvé cette épreuve très-forte.

Comme il voit cependant que je gagne la porte ,
Très-sagement de peur d'être encore battu ,
D'une voix égarée , il me crie ; » Où vas-tu ?
» J'ai besoin de toy... Non... Sors... un moment ,
» demeure.

» Va dire de ma part à Milord tout-à-l'heure
» Qu'il faut que je lui parle indispensablement ,
» Et qu'il monte au plus vite à mon appartement.

B E L F O R T .

J'y cours.

L A F L E U R .

Auparavant permettez que mon zèle ,
Vous prévienne , Monsieur , sur sa vapeur nouvelle.
Il tient depuis tantôt sur Madame , & sur vous
Des discours si nouveaux , fait des contes si foux ,
Que je n'ose les dire & qu'ils vont vous surprendre.

B E L F O R T .

Quels que soient ces discours, tu peux me les apprendre.

L A F L E U R .

Il dit , Monsieur , il dit qu'il est secrettement
L'Epoux de votre Femme.

B E L F O R T .

Il le dit ?

L A F L E U R .

Oui vraiment.

B E L F O R T *éclatant de rire.*

Ah ! rien n'est si plaisant qu'une pareille idée !

C ij

Il soutient qu'à ses feux vos bontés l'ont cédée.

BELFORT *vient toujours.*

Ah ! comme de son bien il peut en disposer.

J'aurois tort là-dessus de lui rien refuser.

LA FLEUR.

Vous riez de son mal , quand vous devez le plaindre !

BELFORT.

Va, ce mal dans le fonds n'est pas beaucoup à craindre.

LA FLEUR.

Il fait , à chaque instant , de violens progrès ,

Et j'apprehende tout de son dernier accès.

Sçachez qu'il est jaloux , mais jaloux à la rage.

BELFORT.

De qui ?

LA FLEUR.

De vous.

BELFORT.

D'Orville à ce coup n'est pas sage.

LA FLEUR.

Votre Epouse vous aime , il le trouve mauvais.

Vous l'obligeriez fort de ne la voir jamais.

BELFORT.

La chose est trop bouffonne , & permets-moi d'en rire.

LA FLEUR.

Mais vous riez toujours , quoi qu'on puisse vous dire.

B E L F O R T.

Le moyen que je tiennne à ce dernier trait ci ?

L A F L E U R.

Je pense que Monsieur a des vapeurs aussi ?

Pardon , si ma franchise....

B E L F O R T.

Oh ! loin que tu m'offenses

Tout ce que tu me dis , & tout ce que tu penses ,
Me divertit si fort que j'éclate en vrai fou.

L A F L E U R.

Ne vous contraignez pas. Riez tout votre saou.
Vos Vapeurs sont du moins joyeuses , agréables ,
Et telles qu'on les voit dans nos François aimables.
Leur caractère plaît par un je ne sçai quoi.
Ah ! leur force me gagne & s'empare de moi.
A présent , comme à vous , l'avanture me semble
Très-comique en effet , & rions-en ensemble.

Il rit avec Belfort.

B E L F O R T.

Viens , montons chez ton Maître , & quand il
l'apprendra ,

Lui-même , j'en suis sûr , comme nous en rira.

Fin du premier Acte.



A C T E I I.

SCENE PREMIERE.

E M I L I E *seule.*

DE mon doute , à la fin , je suis trop éclaircie.
 Du Marquis languissant la longue maladie ,
 D'un violent amour étoit l'effet secret ;
 Et de ce feu fatal , c'est moi qui suis l'objet !
 Voilà ce que j'ai craint , & ce qui me déchire.
 La Fleur vient d'engager Marton à me le dire ,
 Pour presser le départ de son Maître attendu.
 Ma raison en frémit ; mon cœur en est ému.
 Je ne puis surmonter , ni démêler mon trouble.
 On vient.... C'est le Marquis. Son aspect le
 redouble.



SCENE II.

LE MARQUIS, EMILIE.

LE MARQUIS.

Madame, je ne puis me taire plus long-temps.
Je dois vous révéler des secrets importants.
J'ose, pour mon bonheur, pour votre propre gloire,
Vous prier de vouloir m'écouter & me croire.

EMILIE.

Moi, pour votre avantage, & pour votre repos,
Je dois trancher d'abord d'inutiles propos,
Et vous presser, Monsieur, de retourner en France.
Je sçai qu'on vous attend; partez en diligence.

LE MARQUIS.

Ce discours me surprend. Qui peut vous avoir dit?...

EMILIE.

Un Valet très-zélé.

LE MARQUIS.

Je demeure interdit.

à part.

Le Maraut !

EMILIE.

Vous devez croire un avis sincère,

Et suivre sans délai les volontés d'un Père.

LE MARQUIS.

Un devoir plus sacré me défend de partir.

EMILIE.

Vous ne pouvez rester sans lui désobéir.

LE MARQUIS.

L'estime & la raison , l'honneur & la droiture ,
Tout m'en fait une Loy dans cette conjoncture.

EMILIE.

Eh! qu'allez-vous, Marquis, vous mettre dans l'esprit ?
Revenez à vous-même ; & songez qu'il s'agit
D'un Hymen, d'une épouse aimable , jeune & belle ,
Qui vous doit....

LE MARQUIS.

Je le sçai , Madame ; & c'est pour elle ,
Pour elle uniquement que je dois tout quitter.

EMILIE.

Eh, partez donc , Monsieur.

LE MARQUIS.

Je dois plutôt rester
Pour ne pas m'éloigner d'une épouse si chère.

EMILIE.

Mais vous n'y songez pas , votre raison s'altère.

LE MARQUIS.

Vous-même en ce moment vous êtes dans l'erreur ;
Et pour la dissiper....

E M I L I E.

Vous m'affligez , Monsieur.

Votre état....

L E M A R Q U I S.

Justement est un point qu'on ignore.

C'est trop vous le cacher ; Apprenez que j'adore....

E M I L I E.

Je vois que votre esprit s'égare tout-à-fait.

L E M A R Q U I S.

Non : daignez jusqu'au bout entendre mon secret.

E M I L I E.

A mes sages conseils, cédez plutôt vous-même.

Vous devez....

L E M A R Q U I S.

Je ne puis , Madame , je vous aime.

E M I L I E.

Monsieur !

L E M A R Q U I S.

D'un front si fier cessez de vous armer.

Sçachez en même temps que je dois vous aimer.

C'est un devoir chez-moi , dont rien ne me dispense,

E M I L I E,

Ah ! c'est pousser, Monsieur, trop loin l'extravagance ;

Et je fors.

L E M A R Q U I S.

Arrêtez.

E M I L I E.

J'en ai trop écouté.

C iv

Vous me désesperez par cette cruauté.
De grâcẽ accordez-moi le temps de vous instruire.
Il faut que je vous parle enfin, ou que j'expire.

E M I L I E.

Mais comprenez-vous bien ce que vous demandez ?

L E M A R Q U I S.

Oui, Madame, je meurs, si vous ne m'entendez.
Vous m'avez vû mourant, vous en étiez la cause ;
Et pour peu qu'à mes vœux vôtre ame encor s'oppose,
Dans mon premier état je m'en vais retomber.
Tous mes sens affoiblis sont prêts à succomber.

E M I L I E.

*à part.**haut.*

Il m'allarme. Ah ! Marquis, calmez la violence....

L E M A R Q U I S.

Ma vie ici dépend de votre complaisance.
Souffrez qu'à vos genoux....

E M I L I E *l'arrêtant.*

Asséyez-vous plutôt,

Vous en avez besoin. Vous êtes....

L E M A R Q U I S.

Non : il faut....

E M I L I E.

Vous n'êtes pas, Marquis, en état de m'apprendre....

LE MARQUIS.

Pardonnez-moi. Sur vous j'ai le droit le plus tendre,
Sçachez qu'un nœud secret que j'avoue en trem-
blant.....

E M I L I E.

Il faut que malgré moi je vous laisse un instant,

LE MARQUIS.

Pour ne pas m'écouter, Ah ! c'est une défaite,
Et vous voulez ma mort.

E M I L I E.

Non, Marquis, je fouhaite,

Que vous viviez.

LE MARQUIS.

Madame, ayez donc..

E M I L I E *troublée.*

On verra..

Quand vous serez plus calme, on vous écoutera.....
Votre trouble est trop grand ;... & le mien est extrême.
Adieu. à part, en s'en allant. Je ne sçai plus ce que
je dis moi-même,



S C E N E I I I.

L E M A R Q U I S *seul.*

J'Etouffe , je me meurs , je suis au désespoir ;
Et mon état présent ne peut se concevoir.
J'ai frémi de parler ; j'expire de me taire.
Cet aveu si terrible , & que je n'ai pû faire ,
Est un poids accablant qui fait gémir mon cœur :
Mais un juste courroux se mêle à ma douleur.
C'est la Fleur aujourd'hui , ce brouillon , cet infame ,
Qui des ordres d'un Pere a seul instruit ma femme.
Il me tarde déjà qu'il ne s'offre à mes yeux.
Rien ne peut le soustraire au transport furieux
Dont je suis justement.... Mais je le vois paroître.

S C E N E I V.

L E M A R Q U I S , L A F L E U R .

L E M A R Q U I S .

TE voilà donc , Maraut ? je te tiens , double traître
Ne crois pas m'échapper.

LA FLEUR.

D'où vient donc ce courroux ?

Ah ! Monsieur , arrêtez. J'embrasse vos genoux.

Que vous ai-je donc fait ?

LE MARQUIS. •

J'admire la demande !

Ce que tu m'as fait ?

LA FLEUR.

Oui.

LE MARQUIS.

Ton impudence est grande ;

Et je vais....

SCENE V.

BELFORT, LE MARQUIS,

LA FLEUR

LA FLEUR à Belfort.

AH ! je touche à mes derniers instans ;
Monsieur , vite au secours ; ne perdez pas de tems ;
Mon Maître pour le coup est dans la frénésie :
Arrêtez sa fureur , ou c'est fait de ma vie.

BELFORT arrêtant le Marquis.

Quel est donc ton dessein ? Qui cause ces transports ?

LE MARQUIS.

Un trop juste sujet. Laisse , au travers du corps ,
Laisse que je lui passe à l'instant mon épée.

LA FLEUR.

Dans le noir vertigo dont sa tête est frappée ,
Il est homme à le faire , & sans ménager rien.

LE MARQUIS à Belfort.

N'arrête plus mon bras.

LA FLEUR.

Monsieur , tenez-le bien.

BELFORT.

Di-moi donc le sujet du courroux qui t'anime.

LE MARQUIS.

Après l'avoir puni , je t'apprendrai son crime.

LA FLEUR.

Ah ! c'est contre les loix.

BELFORT.

Il a raison , Marquis.

Informe-nous du moins de ce qu'il a commis.

LE MARQUIS.

Par ses soins généreux , ma femme vient d'apprendre
Qu'on veut me marier ; & sans vouloir entendre
Ce malheureux secret qui nous pèse à tous deux ,
Elle m'ordonne , Ami , d'abandonner ces lieux.

LA FLEUR.

Monsieur , en conscience , eh , pouvois-je la croire ?

J'ai pensé franchement (pardonnez-mon erreur)
Qu'elle étoit le produit d'une sombre vapeur
Qui troubloit votre esprit.

LE MARQUIS.

C'est un nouvel outrage.

Ah ! je vais te prouver, Maraut, que je suis sage.

BELFORT.

C'est le prouver fort mal. *à la Fleur.* Sauve-toy.

LA FLEUR.

J'obéis.

S C E N E V I.

BELFORT, LE MARQUIS.

BELFORT.

NE t'en prends qu'à toi seul, si ta Femme,
Marquis,
Ne t'a point écouté.

LE MARQUIS.

Moi, j'ai porté l'audace
Jusqu'à lui déclarer ma passion en face ;
Mais elle m'a, Belfort, interrompu toujours.
Je te dirai bien plus. Elle a, sur mes discours,
Elle a cru que j'avois la raison altérée ;

Et plaignant mon malheur, elle s'est retirée.

BELFORT.

Elle te croit donc fou ? Je t'en fais compliment.

LE MARQUIS.

Je ne badine pas, elle le croit vraiment ;

Et je le deviendrai, pour peu qu'elle persiste....

BELFORT.

Console-toy, mon cher, du malheur qui t'attriste.

Constance, à qui je viens, pour hâter mon bonheur,

D'éclaircir mon destin, me fait le même honneur ;

Et me croit, qui plus est, un fort mal-honnête homme.

Mais ce n'est pas assez de ce coup qui m'affomme ;

Apprens un nouveau trait qui n'est pas moins fatal :

Ta Femme, en te quittant, vient de se trouver mal ;

Et de cet accident, c'est-moi qu'on croit coupable.

LE MARQUIS.

Ciel ! ce que tu me dis, est-il bien véritable ?

BELFORT.

Oui, Marton, tout en pleurs m'a parlé de sa part ;

» Milord, m'a-t'elle dit, accourez sans retard.

» Tous nos secours sont vains auprès de votre Femme.

» Monsieur peut seul guérir les vapeurs de Madame.

Adieu, j'y vole.

LE MARQUIS.

Attends.

BELFORT.

B E L F O R T .

Non : je m'y suis mal pris :

J'ai révolté son cœur par d'injustes mépris ,
Et par des procédés choquants , désagréables ,
Au lieu de l'engager par des façons aimables.
Je vais changer de ton ; & près d'elle à présent
Je ferai si poli , je ferai si galant ;
Et si rempli d'ardeur....

L E M A R Q U I S .

Souffre que je t'arrête,

Il ne faut pas outrer. Il suffit d'être honnête.

B E L F O R T .

Non , ce n'est pas assez ; je dois aller plus loin ;
Je veux la ramener par le plus tendre soin :
Je m'en fais un devoir,

L E M A R Q U I S .

Je ne puis le permettre.

B E L F O R T .

Mais c'est le seul moyen , d'Orville , de la mettre
En état de t'entendre , & de te pardonner.
A ce point , par degrés , je prétends l'amener ,
Et , pour te mieux servir , gagner sa confiance.

L E M A R Q U I S .

L'épreuve est délicate , & mon esprit balance :

B E L F O R T .

Moy , je n'hésite plus ; & malgré tes efforts...

B

Je ne puis m'excuser qu'à force de tendresse,
 Qu'en redoublant de soin, d'égard, de politesse.
 Je dois, pour réparer le temps que j'ai perdu,
bas au Marquis.

Ne vous quitter jamais... Fais-je bien? Qu'en dis-tu?

LE MARQUIS *bas.*

Non, tu t'échauffes trop.

BELFORT *bas au Marquis.*

Mais l'action l'exige.

à Emilie, lui prenant la main.

Je ne veux plus songer qu'à vous.

LE MARQUIS.

Plus froid, te dis-je.

EMILIE *à Belfort.*

Tiendrez-vous parole?

BELFORT *lui baisant la main.*

Oui, voilà ma caution.

LE MARQUIS *le tirant par la manche.*

Doucement, vous passez votre commission;

Et ce baiser, morbleu....

BELFORT *bas au Marquis.*

Mais il est nécessaire.

Je dois le répéter. * Ce garant est sincère.

* *à Emilie, lui rebaisant la main.*

LE MARQUIS *bas à Belfort.*

Poursui, Boureau ; tu ris , tu trouves très-plaisant
De m'avoir fait Mari , pour être son Amant !

BELFORT.

En ce moment je goûte une joie infinie.
Mais la parta, ez-vous ? parlez , belle Emilie.

LE MARQUIS.

Pour le coup , ton amour auroit tort d'en douter ;
Dans les yeux de Madame , on la voit éclater.

EMILIE.

J'en fais gloire, Monsieur, bien loin que je m'en cache
J'aime trop mon Epoux.

BELFORT.

L'aveu qu'il vous arrache
Met le comble à mes vœux , & je ne conçois pas
Comment j'ai pu deux jours négliger tant d'appas.
Me pardonnez-vous bien un oubli si blâmable ?

EMILIE.

Oui , fussiez-vous encor mille fois plus coupable.
Mais laissons-le passé ; ne songeons qu'au présent.

LE MARQUIS.

Madame, pour tous deux ce présent est charmant.
Pour moi, je vous l'avoue, il est moins agréable.

EMILIE.

Mais vous le trouveriez en France plus aimable ;
Mon cœur, pour votre bien, vous y voudroit déjà.

LE MARQUIS *d'un air piqué.*

Rien n'est plus obligéant pour moi que ce vœu-là :
Je vous en remercie , & de toute mon ame.

B E L F O R T.

Ne parlons que de joye & de plaisir , Madame.
Je veux , ce soir , je veux donner ici le Bal.
Nous l'ouvrons tous deux.

LE MARQUIS.

Moi , j'y danserai mal.

B E L F O R T.

Je prétends célébrer cette heureuse journée
Comme le premier jour d'un nouvel hymenée.
J'ai repandu l'ennui sur un front si charmant ;
J'y veux , aux yeux de tous , rappeler l'enjouement.
Mes torts ont éclaté , l'offense est solennelle :
La réparation le doit être comme elle ,
Je vais tout ordonner. Souffrez auparavant
Que je vous reconduise à votre appartement.

E M I L I E.

Oui , je veux en chemin vous prier d'une chose.

B E L F O R T *lui donnant la main.*

Que de ma volonté la vôtre en tout dispose.
Adieu , prépare-toi , Marquis , à bien sauter.



SCENE VIII.

LE MARQUIS, LA FLEUR.

LE MARQUIS.

LA cruelle, en partant, ne daigne pas jeter
Un regard seulement sur ma triste personne.
Mais Belfort l'accompagne, & mon cœur en frissonne
Va, la Fleur, sui leurs pas. Imagine un moyen
Pour ramener Belfort, & rompre l'entretien.

LA FLEUR.

J'y vole... Mais, Monsieur, vous les quittez à peine
Quel prétexte, avec eux, voulez-vous que je prenne ?

LE MARQUIS.

Quel prétexte, Maraut ? Il en est cent pour un.
Pour me servir, le Sot, n'a pas le sens commun.
S'il montre de l'esprit, c'est toujours pour me nuire.
Joins Belfort au plus vite ; & tout bas va lui dire
Que j'ai besoin de lui, qu'à l'instant, dans ces lieux ;
Il vient de m'arriver un accident fâcheux,
Dépêche-toi, Maraut, & vole sur ses traces.

D iv

S C E N E IX.

LE MARQUIS *seul.*

J'AI toutes les rigueurs , il a toutes les graces ;
On l'adore , on me hait ; on le cherche , on me fuit ;
Quand on ne le voit pas , on se meurt , on languit ;
Et si-tôt qu'on lui parle , ou qu'il vient à paroître ,
Le mal s'évanouit & l'on se sent renaître.
On n'a des sentimens & des yeux que pour lui.
Il n'a qu'à dire un mot pour dissiper l'ennui ;
Ce seul mot est payé de mille prévenances ,
Et je ne puis avoir les moindres préférences.
Dès que j'ouvre la bouche , on répond froidement ,
Et toujours pour me faire un mauvais compliment.
Que dis-je ? En cet instant ou je suis à la gêne ,
Ou je gémis tout seul & dévore ma peine ,
Il la conduit chez elle , il lui donne la main ,
Et l'on a des secrets à lui dire en chemin ?



S C E N E X.

LA FLEUR, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Belfort vient-il ? Répons , tranquillise mon ame.

LA FLEUR.

Il ne peut pas , Monsieur , quitter si-tôt Madame.
Ils sont (je les ai vus) ils sont présentement
Tous deux dans des transports , dans un ravissement
Qu'on ne peut exprimer.

LE MARQUIS.

J'étouffe , je suffoque.

LA FLEUR.

Pour lien , pour garant d'une paix réciproque ,
Elle vient , à son bras , d'attacher , à mes yeux ,
Un Bracelet tissé de ses propres cheveux.
» Mon cher petit Mari , tenez , gardez , dit-elle ,
» Gardez-bien ce doux gage ; & soyez-moi fidelle.
Tous deux en même temps viennent de s'embrasser.

LE MARQUIS.

Tai-toy. Ce malheureux est fait pour m'annoncer
Des choses , des détails toujours désagréables.

Est-ce ma faute à moi s'ils ne sont pas aimables ?

Suis-je maître du sort & des événemens ?

S'ils dépendoient de moi , je les rendrois charmans.

Un Courrier cependant a suspendu leur joye ,

Je crois que vers Milord le Parlement l'envoyé.

L'affaire est sérieuse , à ce que j'ai compris.

Milord a paru même embarrassé , surpris ,

Et je les ai laissez tous trois en conférence.

LE MARQUIS.

Je respire , ces mots soulagent ma souffrance.

SCENE XI.

CONSTANCE, LE MARQUIS.

CONSTANCE.

AH ! Marquis , quel retour ! quel changement
heureux !

Ma Cousine est enfin au comble de ses vœux.

Tout le monde applaudit au bonheur qu'elle goûte ;

Et Milord repentant.... Vous le sçavez , sans-doute ?

Et la chose est publique.

LE MARQUIS.

Oui , j'en suis informé.

CONSTANCE.

Vous en êtes surpris ; vous en êtes charmé ?

LE MARQUIS *troublé.*

Non... Si fait....

CONSTANCE.

Mêlez donc votre joye à la nôtre.

Vous y devez , Monsieur , prendre part.

LE MARQUIS.

Plus qu'un autre.

CONSTANCE.

Vous me le témoignez d'un air bien sérieux.

Allons , que la gayeté paroisse dans vos yeux.

LE MARQUIS.

Mon visage est ingrat pour exprimer la joye :

Plus j'en suis pénétré , moins elle se déploie.

CONSTANCE.

Belfort va devenir l'exemple des Epoux.



SCÈNE XII.

LE MARQUIS, CONSTANCE,
BELFORT.

CONSTANCE à Belfort.

Vous venez à propos , & je parlois de vous.
En bien présentement vous vous faites connoître ;
Et vous voilà , Monsieur , tel qu'un Mari doit être.
Je vous rends mon estime.

BELFORT.

Un tel prix m'est bien doux.
C'est le seul , c'est l'unique , où j'aspire entre nous.
Dans les empressements que j'ai pour Emilie ,
Vous voyez le tableau , vous voyez la copie
De tous ceux que j'aurai pour vous que je chéris ,
Constamment chaque jour , quand nous ferons unis.

CONSTANCE.

Comment ? vous revenez encore à vos folies ?

BELFORT :

Oh ! pour m'en corriger , elles sont trop jolies.

CONSTANCE.

Osez-vous bien tout haut ?....

BELFORT.

Oui, d'Orville est discret,

Et pour un tel Ami je n'ai rien de secret.

C O N S T A N C E.

Mais je ne reviens point de ma surprise extrême.

Ce changement, Monsieur, qui s'est fait en vous-même,

Ces soins pour votre Femme, & ces transports subits,
N'étoient donc que joués, & n'étoient pas sentis ?

B E L F O R T.

J'ai fait exactement ce que je devois faire.

Ne m'estimez pas moins. C'est au fonds un mystère ;

Dont j'ai voulu tantôt en vain vous éclaircir.

Pardon ; présentement je n'ai pas ce loisir.

Une Affaire d'état demande ma présence ;

Et je n'ai pas voulu partir, belle Constance,

Sans avoir pris congé de Vous & du Marquis.

L E M A R Q U I S.

Tu pars ?

B E L F O R T.

Oui ; Serviteur.

L E M A R Q U I S.

Arrête.

B E L F O R T.

Je ne puis

Te parler plus long-temps, ni rester davantage.

Madame, en vous quittant, je vous parois volage ;

Haïssable , bizarre , & même extravagant.

Mais quand je reviendrai , vous me verrez charmant ,
Sage , aimable , discret , digne enfin de vos charmes ;
Et je vous forcerai de me rendre les armes.

C O N S T A N C E .

Je n'ai rien à répondre à de pareils adieux.

B E L F O R T .

D'Orville vous tiendra compagnie en ces lieux.

au Marquis.

Je te laisse-le soin de divertir ces Dames.

Le talent d'un François est d'amuser les Femmes.

L E M A R Q U I S *retenant Belfort.*

Emilie,

B E L F O R T *bas au Marquis.*

Eh ! ce soir tu la détromperas.

L E M A R Q U I S .

Je n'aurai plus ce droit , quand tu n'y seras pas.

A mon état cruel tu dois être sensible.

Recule ton voyage.

B E L F O R T .

Il ne m'est pas possible.

Je vais au Parlement , où je suis appelé.

L E M A R Q U I S .

Qu'il attende.

B E L F O R T .

Comment ? Quand il est assemblé ?

LE MARQUIS.

Je te conjure , Ami.....

BELFORT.

Tes instances sont vaines.

Adieu. Je reviendrai , Marquis , dans trois semaines.

LE MARQUIS.

Trois semaines ! Milord , ah ! c'est pour en mourir.

BELFORT.

Laisse-moi ; car je crains de me voir retenir

Par un autre embarras , qui n'est pas moins étrange.

Emilie aujourd'hui veut me suivre.

LE MARQUIS.

Qu'entens-je ?

BELFORT.

Ce qui redouble encor ma crainte à ce sujet ,

Je sçai qu'elle s'apprête à partir en effet.

LE MARQUIS.

C'est un nouveau motif qui veut que je t'arrête.

BELFORT.

Elle vient. Je ne puis éviter la tempête.



SCENE XIII. ET DERNIERE.

LE MARQUIS , BELFORT , EMILIE ,
CONSTANCE , LA FLEUR.

EMILIE à Belfort.

Monsieur , me voilà prête à marcher sur vos pas ;
Et j'ai tout disposé pour ne vous quitter pas.

BELFORT.

Un tel empressement de votre part me flatte.
Mais , Madame , je pars pour affaire , à la hâte ;
Et vous me jetteriez dans un dérangement. . . .

EMILIE.

Je vous prouve par-là mon tendre attachement.

BELFORT.

Mon cœur en est touché d'une façon très-vive ;
Mais. . . .

EMILIE.

Quoique vous disiez , il faut que je vous suive.

BELFORT.

Vous m'embarassez fort. Je n'ose commander ;
Mais je vous prie en grace , & daignez m'accorder
Ce qu'un juste motif. . . .

EMILIE

PAR SUPERCHERIE. 63

EMILIE.

Ma raison est meilleure.

BELFORT.

Constance , le Marquis , tout le monde demeure.

EMILIE.

Excusez moi , Monsieur ; nous allons tous partir.
Avec Milord Fauster Constance va s'unir.

Et puisqu'au Parlement vous allez prendre place ,
Je dois suivre vos pas. J'aurois mauvaise grace
De rester seule ici , quand vous serez absent.
Pour Monsieur , vous sçavez très-positivement
Qu'il y peut demeurer beaucoup moins que personne.

BELFORT.

Il le peut comme Ami.

EMILIE.

Puisqu'il l'est , je m'étonne
Que vous ne pressiez pas vous-même son départ ,
Qui , pour son propre bien , ne veut point de retard.

CONSTANCE.

Milord , à ce discours il n'est point de réplique.
Partons.

BELFORT.

. Pardonnez-moy. Je dois.....

EMILIE *montrant la Fleur.*

Ce Domestique ,

Pour hâter son rappel , exprès est envoyé ;

E

Et vous êtes instruit , puisqu'il l'a publié ,
Que l'hymen de son Maître en France se dispose.

LA FLEUR à part.

J'ai tout gâté tantôt , & réparons la chose.

E M I L I E.

N'est-il pas vrai , la Fleur , que son Pere l'attend ,
Pour former ce lien ?

LA FLEUR.

Oui , rien n'est plus constant.

Mais j'ai , depuis tantôt , appris une nouvelle

Qui change ce projet , & fait taire mon zèle.

Ici , depuis trois jours , mon Maître est marié.

E M I L I E.

Marié !

LA FLEUR.

Comme vous , je me suis recréé.

E M I L I E.

Son Pere blâmera peut-être sa conduite.

Pour moi , j'en suis charmée , * & je l'en félicite.

** Avec une joie contrainte , & mêlée d'un depot caché.*

LE MARQUIS.

Mon sort sera parfait , si j'ai votre agrément.

C O N S T A N C E.

Nous n'avons rien appris d'un nœud si surprenant.

LA FLEUR à Constance.

Vous étiez de la nœce.

EMILIE.

A mon tour , ma surprise.....

LA FLEUR.

Vous en étiez aussi , Madame la Marquise.

CONSTANCE.

Il faut qu'une vapeur ait troublé son cerveau :
C'est un mal général.

EMILIE à la Fleur.

A qui dans ce Château

A t'il donc pu s'unir ?

LE MARQUIS à part.

Je tremble.

BELFORT à part.

Je frissonne.

LA FLEUR.

C'est , Madame....

EMILIE.

A qui donc ?

LA FLEUR.

C'est à votre Personne,

EMILIE.

A-moy ? Quelle folie !

CONSTANCE éclatant de rire,

Ah , le trait est charmant !

à Emilie.

Sur ce nouvel hymen , je vous fais compliment.

Vous l'avez contracté , l'on vient de vous le dire ;

E ij

Mais vous n'en sçavez rien ; & c'est ce que j'adinire,

LA FLEUR.

Le Contrat est garant de tout ce que je dis,
Il est fait sous le nom de Monsieur le Marquis ;
Et Milord est lui-même inventeur de la ruse.

EMILIE à Belfort.

Vous ne démentez point la Fleur qui vous accuse ?

BELFORT.

Il dit la vérité. D'Orville est votre Epoux.

LE MARQUIS.

Je me jette à vos pieds.

BELFORT.

Je tombe à vos genoux.

LA FLEUR.

Je m'y prosterne aussi.

EMILIE.

Je doute si je veille,

Je n'ose en croire ici ma vue & mon oreille

LE MARQUIS.

Faites grace à l'amour.

BELFORT.

Excusez l'amitié

LE MARQUIS.

D'un Mari tout-à-vous ; ma Femme, ayez pitié.

CONSTANCE.

Mais leur ton me séduit ; je commence à les croire.

BELFORT.

Pour le bonheur commun...

LE MARQUIS.

Pour votre propre gloire. ...

Je meurs à vos genoux, & je ne vous lâchais.

EMILIE.

Mes sens sont à la fois révoltez & ravis.

Je brûle de parler, & je ne puis rien dire.

Mon orgueil est blessé ; mais ma vertu respire.

LE MARQUIS.

Aurois-je le bonheur de n'être point hai ?

Ah ! ne rougissez pas d'aimer votre mari.

EMILIE.

Non, je n'en rougis plus ; tout haut je le publie.

Ce qu'a fait l'amitié, l'amour le ratifie.

LE MARQUIS.

Tous mes vœux sont comblez par un aveu si doux.

De votre choix enfin je me vois votre Epoux ;

Et de ce seul instant qui guérit mes allarmes,

Je compte mon bonheur, je possède vos charmes.

LA FLEUR.

La victoire est à nous, & je suis triomphant.

CONSTANCE à Emilie.

Ah ! ma joye est égale à mon étonnement.

BELFORT à Constance.

Eh bien, vous le voyez, je suis libre, Constance.
Je ne vous mentois pas. J'attends la préférence.

CONSTANCE.

Mais puis-je bien compter sur vous ?

BELFORT.

Oui, tout-à-fait.

Quand on est Ami tendre, on est Mari parfait.

F I N.

APPROBATION.

J'Ay lu par ordre de Monsieur le Lieutenant Général de Police, une Comédie qui a pour titre *L'Époux par Supercherie*, & je crois que l'on peut en permettre la représentation, ce 19 Février 1744.

CREBILLON.

*Vu, permis de représenter, à Paris ce 21
Février 1744.* DE MARVILLE.

L E S
T A L E N S
A LA MODE,
COMÉDIE.

De Monsieur DE BOISSY.

Représentée pour la première fois , par les Comédiens
Italiens , le 17. Septembre 1739.

Le prix est de trente sols.



A P A R I S,

Chez P R A U L T pere, Quay de Gèvres , au Paradis:

M. DCC. XXXIX.

Avec Approbation & Privilège du Roy.



LES TALENS
A LA MODE,
COMÉDIE.

A

A C T E U R S.

GERONTE, Partisan de la vieille Musique.

ISABELLE,

LUCINDE,

MELANIE,

} Filles de Gêronte.

LEANDRE qui aime, & réunit tous les talens.

L'EPINE, Valet de Léandre.

LISETTE.

La Scène est dans la maison de Gêronte.



LES TALENS

A LA MODE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.
SCENE PREMIERE.
ISABELLE, LUCINDE.

LUCINDE.



Attens de vous, ma Soeur, un grand service.

Vous possédez le don charmant
De faire des vers aisément.

J'ai recours à votre art propice.

A ij

4 LES TALENS A LA MODE,

ISABELLE.

C'est-à-dire qu'en ce moment ,

Livrée à la fureur du Chant ,

Vous me demandez des paroles ,

Pour les mettre en Musique.

LUCINDE.

Oui , servez mon talent.

ISABELLE.

Les voulez-vous sérieuses ou folles ?

Expliquez-moi votre goût nettement.

LUCINDE.

Je ne les veux ni tristes ni bouffonnes.

ISABELLE.

Tendres ?

LUCINDE.

Non , non , galantes sans fadeur ;

Et qui plus est , je les veux bonnes.

ISABELLE.

Mais je n'en fais jamais d'autres , ma sœur ,

Personne ne me le conteste.

LUCINDE.

Votre discours est tout-à-fait modeste.

ISABELLE.

Songez vous-même à faire de bons Airs.

COMEDIE.

5

LUCINDE.

Ils ne gâteront pas vos vers.

ISABELLE.

En bonne opinion on voit que chaque Art brille.

Est-ce un Air simplement que vous me demandez?

LUCINDE.

Non, en forme de Cantatille

Faites un dialogue.

ISABELLE.

Entre qui ? Répondez.

LUCINDE.

Mais entre Daphnis & Silvie.

ISABELLE.

Quel fera le sujet d'un pareil entretien ?

LUCINDE.

Mais un dont j'ai la tête encor toute remplie ;

Et qui doit exercer votre Art comme le mien.

Ce sont les jeux, dont la magnificence

Vient d'étonner & d'amuser la France.

ISABELLE.

Oui , le feu surprenant qui vient d'être tiré ,

Est digne d'être célébré.

J'approuve votre idée, elle sera remplie.

Je sens que cette image échauffe mon génie.

A iij

6 LES TALENS A LA MODE,
LUCINDE.

Que par le chant tons vos vers soient coupés,
Et soient féconds en ariettes.

ISABELLE.

Et que vos Airs moins escarpés,
Soient de nos sentimens les images parfaites;
Qu'ils soient agréables, touchans.

S C E N E I I.

ISABELLE, LUCINDE,
MELANIE.

MELANIE.

ET qu'ils soient sur-tout bien dansans.
Point de récitatif, il affomme, il ennuye.
Le plus beau ne vaut pas un simple rigaudon.
Vive les Airs de violon!

Tout Paris, comme moi, les aime à la folie.

ISABELLE.

Comme la Danse est ses amours,
Elle voudroit que l'on dansât toujours.

MELANIE.

Oui, le Chant langoureux me fait mal à la tête.

COMEDIE.

2

Je voudrois qu'on ôtât les Scènes tout à fait.

Il suffiroit d'un seul couplet ,
Pour bien amener chaque Fête ,
Et faire briller le Ballet.

ISABELLE.

Ma petite sœur Mélanie ,
Vous moquez-vous ? Sur ce pié-là
L'on feroit donc des Opéra ,
Sans conduite , sans art , sans esprit , sans génie ?

MELANIE.

Ma grande sœur , quelle manie !
On les fait tels malgré cela.

LUCINDE.

Que deviendra donc l'Harmonie ?

MELANIE.

Je vous permets à la rigueur
Trois Ariêtes , un grand Chœur ;
Avec deux Airs de symphonie.

LUCINDE.

Ah ! grand-merci de la faveur.

MELANIE.

Vous mettrez tout le reste en Danses expressives ,
En pas nouveaux & des plus fins ,
En musettes tendres , naïves ,

A iij

8 . LES TALENS A LA MODE,

En fourdines, en tambourins,
En contredanses des plus vives,
Et le succès sera des plus certains.

ISABELLE.

Pour règle sûre , & pour parfait modèle ,
Chacun toujours donne son goût.
Qui veut bien réussir, y met un peu de tout.

LUCINDE.

C'est ce que je ferai. J'ai là dans ma cervelle ,
Le plan d'un Balet fort joli.
Il sera dans un goût de Musique nouvelle.

SCENE III.

ISABELLE , LUCINDE , GERONTE .
MELANIE.

GERONTE.

MOi, je prétens qu'il soit dans le goût de Lully.
Entendez-vous , Mademoiselle ?

LUCINDE.

Mon pere , j'ai pour vous un respect infini ;
Mais le vieux goût me désespère ;
Et tout l'effort que je puis faire ,

COMEDIE.

9

Est de donner pour vous un morceau dans l'uni.

GERONTE.

Qu'est-ce à dire, un morceau? Je veux être obéi.

J'entens que vous suiviez le ton de la nature.

La Musique du temps me met à la torture ,

Jusqu'à me rendre convulsif.

Je vous défens un chant dont la raison murmure ,

Qui ne dit rien au cœur , ou qui le défigure.

Je veux du bon , du vieux récitatif ,

Qui, par sa mélodie égale, mais touchante ,

Lentement m'attendrissent, & par degré m'enchantent.

LUCINDE.

C'est une psalmodie , un vrai soporatif !

MELANIE.

Lorsque j'entens chanter sur un ton si plaintif ,

Pour moi, je crois danser une courante.

GERONTE.

Osez-vous bien tenir , petite impertinente ,

Un discours si peu circonspect ?

Parlez, avec plus de respect ,

D'une Danse auguste & décente

Que votre grand'mere dansoit ,

D'une façon qui ravissoit.

Imitez-la plutôt.

**70 LES TALENS A LA MODE ;
MELANIE.**

Moi ? Je serois la seule ;
Et tout Paris de moi tiroit certainement ,
Si je dansois , ainsi que mon ayeule.

GERONTE.

Mais tout Paris auroit grand tort vraiment :
Du vieux temps il a beau médire ,
On dansoit autrefois , & l'on saute à présent.

MELANIE.

Vous me permettez de vous dire
Qu'à peine savoit-on jadis former ses pas.
On marchoit , on couroit ; mais on ne dansoit pas.
Ce n'est que de nos jours qu'on a cette science.
Et qu'un prodige au milieu de la France
A porté ce talent à son point le plus haut.

C'est le vrai siècle de la Danse.

GERONTE.

C'est celui de l'extravagance.
Cette perfection devient même un défaut.
Des femmes , sans garder la moindre bienséance ,
Avec des hommes font assaut
D'entrechat & de bond , de gambade & de saut.
O siècle ! O temps ! O mœurs ! Quelle indécence !

COMEDIE.

41

MELANIE.

C'est où de ce grand art consiste l'excellence.

GERONTE.

Gardez-vous bien d'en imiter le fin ,
Je vous en fais une expresse défense.

MELANIE.

Mon pere , quel ordre inhumain !

GERONTE.

Aux nouveaux pas , je déclare la guerre.
Le beau sexe est formé pour danser terre à terre.

MELANIE.

A sauter à vingt ans on a le cœur enclin.

GERONTE.

Dancez le menuet , mais point de tambourin.

MELANIE.

Mais , mon pere , sachez ...

GERONTE.

Mais apprenez , ma fille ;

Qu'on n'a jamais sauté dans ma famille.

ISABELLE.

On peut élégamment & déceimment sauter.

D'ailleurs , Monsieur , à ne point vous flatter ,

On n'aime plus la Danse unie.

La Danse haute est la Danse du jour.

12 LES TALENS A LA MODE;

Elle gagne à la Ville, elle prend à la Cour.

GERONTE.

Elle gagne; elle prend, Danse du jour; j'enrage.

Tout devient neuf pour moi jusqu'au langage.

De tant de changemens je demeure surpris.

Je ne connois plus rien à la Langue, à l'usage,
Aux mœurs, au goût, au ton de mon Pays.

J'y redeviens écolier à mon âge,
Et je serai bientôt étranger dans Paris.

ISABELLE.

A mon tour, je suis étonnée.

Mon pere, vous aimez l'esprit;

Votre ame cependant semble être consternée,
Quand notre Langue s'enrichit.

GERONTE.

Cette richesse l'appauvrit.

Le jargon usurpe sa place.

Je vois, pour comble de disgrâce;

Je vois mon fang, que l'exemple séduit,
Suivre du mauvais goût la dangereuse trace.

Non, non, il ne fera pas dit,
Que chacune de vous, dans le bel Art qu'elle
aime,

Se laissant entraîner aux torrens des abus,
Donne dans les appas que la nouveauté sème,
Ni que vos dons naissans soient ternis ou perdus.
De quelque injuste nom qu'un sot orgueil les
nomme,

J'estime & chéris les talens ;

Et quoique je sois Gentilhomme ;

J'aime à les voir briller dans mes enfans.

Mais dans leur pureté je veux qu'ils les conservent,
Tels qu'ils étoient du temps de nos ayeux.

Les Talens mal conduits nuisent plus qu'ils ne
servent.

C'est pourquoi j'ai tourné les yeux
Vers trois époux , dignes sur tous les autres,
Par leurs clartés , de diriger les vôtres ,
Et d'entretenir sains toujours dans ma maison ;
L'Esprit , la Danse & la Musique,
Au fort de la contagion,
Qui s'étend malgré la critique.

ISABELLE.

Mon pere , de ses droits mon esprit est jaloux ,
Et de briller , sans aide , a la délicatesse.

LUCINDE.

Oh! Des frais d'un mari, pour moi, dispensez-vous.

14 LES TALENS A LA MODE,

L'hymen gâte la voix , & tout maître me blesse.

GERONTE.

Mes filles , les talens ont des charmes plus doux ,
Quand ils sont cultivés par la main d'un époux.

MELANIE.

Ces Messieurs , la plupart , ont tant de maladresse!

GERONTE.

Quand vous les connoîtrez vous changerez de
ton.

J'ai pris soin à vos goûts d'assortir leur personne.

J'ai dans ces divers choix consulté la raison ,

Et chacune aimera l'époux que je lui donne.

Isabelle , pour vous j'ai fait choix d'un trésor ,

D'un Auteur d'un mérite rare ,

Qui semble fait exprès pour modérer l'effor

De votre esprit trop jeune , & que la mode égare.

Du langage moderne il est ennemi né ;

Et par cette raison je vous l'ai destiné.

Son goût vous guérira , quand vous ferez la femme ,

De la fureur de l'épigramme :

Proscrira le jargon maudit ,

Et vous montrera l'art d'écrire sans esprit.

ISABELLE.

Pour apprendre cet art il ne faut point de maître ,

Malgré soi l'on y réussit ,
Sans compter que Paris tous les ans nous fournit
Des modèles nouveaux qui ne pensent pas l'être.

GERONTE à *Lucinde*.

J'ai pour vous un mari dont vous me saurez gré.
C'est un homme de poids , amateur éclairé
De la Musique de nos peres.

Il vous ramènera par ses conseils sincères
Au sein de la nature & du goût épuré.

LUCINDE.

Un partisan de la vieille Musique ;
Monsieur , n'aura jamais ma foi.
Son goût avec le mien est trop antipathique.

GERONTE.

Tu t'en trouveras bien , va , Lucinde , crois-moi,
(à *Mélanie*.)

Je vous destine , à vous , un militaire ,
Et qui possède vos talens.
C'est l'homme , sans que j'exagere ,
Qui dansoit le mieux de mon temps.

MELANIE.

Ah ! C'est une raison , mon pere ,
Pour qu'il danse mal aujourd'hui.

**16 LES TALENS A LA MODE,
GERONTE.**

Il étoit du Balet du Roi , chose assurée ,
En six cent quatre-vingt ; il dansoit une entrée.
Personne, il m'en souvient, n'y brilla plus que lui.
Il seroit encor très-ingambe,
S'il n'avoit pas perdu par malheur une jambe
A la prise de Lérída.

MELANIE.

Je ferois bien pourvûe avec ce mari-là ;
Moi , qui saute toujours ! C'est une raillerie.

GERONTE.

C'est pour calmer l'excès de cette frénésie.
Comme à fond de la Danse , il fait la théorie ,
Il vous fera danser comme Balon , Pécour.

MELANIE.

La Danse de la vieille Cour.

Peut-on savoir son nom ?

GERONTE.

Ma fille , c'est Nicandre.

MELANIE.

Mon pere , il est bien laid.

GERONTE.

Le mérite est son lot.

LUCINDE.

COMEDIE.

17

LUCINDE.

Comment appelez-vous le mien?

GERONTE.

Mais , Périandre.

LUCINDE.

Mon pere , il est bien vieux.

ISABELLE.

Votre troisième gendre.

GERONTE.

Damis.

ISABELLE.

Mon pere , il est bien sot.

GERONTE.

Oh ! Que de discours inutiles !

Il est bien sot ! Il est bien vieux !

Il est bien laid ! Vous êtes difficiles.

Reposez-vous sur moi , je fais tout pour le mieux ;

Et je ne veux point de réplique.

Je vous laisse , & je vais au Café de ce pas ,

Défendre le parti de la bonne Musique ,

Contre les novateurs , gens amis du fracas ,

Qui l'attaquant par ignorance ,

Veulent définir son essence ,

Et qui ne la connoissent pas.

(*il sort.*)

B

S C E N E I V.

LUCINDE , ISABELLE , MELANIE.

ISABELLE.

MEs sens sont révoltés contre ce mariage.

LUCINDE.

Mon père se moque de nous
De vouloir nous forcer à prendre pour époux
Trois hommes qui font de son âge,
Et qu'il nous donne encor pour combattre nos
goûts !

MELANIE.

Ah ! Fussent-ils jeunes, aimables,
Dès qu'à nos sentimens leur cœur s'opposeroit,
Ce trait seul les enlaidiroit,
Et les rendroit désagréables.

SCÈNE V.

LUCINDE , MELANIE , ISABELLE ,
LEPINE.

L'EPINE *à part*

Sans doute, voilà les trois sœurs.
Je ne les connois pas. Je ne sais comment rendre
Ces trois billets. Je crains de me méprendre.
(*Il lit le dessus d'un des billets.*)

A Mélanie.

ISABELLE.

Il faut le rapport des humeurs.

L'EPINE *à part.*

Celle qui parle est , je crois, Mélanie.

LUCINDE.

Pour le coup , j'ai perdu l'envie
De chanter ut , sol , ré , mi , fa.

L'EPINE *regardant Lucinde.*

Plus je regarde celle-là ,
Et plus il me paroît qu'elle a l'air d'Isabelle.

Bij

20 LES TALENS A LA MODE;

LUCINDE *à part.*

Ce valet inconnu viendrait-il de la part
Du jeune homme qui m'a trouvé la voix si belle

L'EPINE *bas à Lucinde, la tirant à l'écart.*

Pardon, rien qu'un mot à l'écart.

N'est-ce pas vous, Mademoiselle,

Qu'on appelle Isabelle?

LUCINDE.

Non.

Je me nomme Lucinde.

L'EPINE.

Un moment, pour raison.

(Il se détourne, & lit le dessus d'un autre billet.)

A Lucinde. Prenez cette lettre en secret.

MELANIE.

De danser maintenant je n'ai plus le courage.

ISABELLE.

Ni moi de rimer un couplet.

L'EPINE *à Mélanie à part.*

Mademoiselle est, je le gage,

La charmante Isabelle; oui, c'est vous en effet.

MELANIE.

Non, je suis Mélanie.

COMEDIE

21

L'EPINE à part.

Ah ! Ventrebleu , j'enrage.

(bas à Mélanie.)

Daignez recevoir ce billet.

(Dans le temps qu'il donne pardevant une lettre à Mélanie , il en présente une autre , par derrière , à Isabelle qui la reçoit.)

(à part.)

Je respire à la fin. Chacune a son poulet.

MELANIE bas.

Voyons ce qu'il m'écrit.

LUCINDE.

Sachons ce qu'il me mande.

ISABELLE.

Instruifons-nous à part de ce qu'il me demande.

(Chacune s'éloigne pour lire à l'écart , & n'être point apperçue des autres.)

ISABELLE lit.

Ce matin , à onze heures précises , j'irai versifier avec vous. LEANDRE.

(après avoir lu.)

Ne nous éloignons point, l'heure approche déjà.

(elle sort.)

Bij

SCENE VI.

LUCINDE, MELANIE, L'EPINE.

LUCINDE *lit.*

A *Tendez-moi sur les trois heures, je me rendrai
chez vous, pour chanter ensemble un Duo.*

(à part.)

LEANDRE.

Le temps va me durer jusqu'à ce moment-là.

SCENE VII.

MELANIE, L'EPINE.

MELANIE *lit.*

A *Cinq heures sans faute, comptez sur moi. J'irai
vous donner une leçon d'entr'chaus.*

LEANDRE.

(Après avoir avoir lû.)

Ce mot réveille en moi la fureur de la danse ;
Et je m'en vais l'attendre avec impatience.

SCENE VIII.

L'EPINE *seul.*

UN autre eût échoué dans un pareil emploi.
 Ah ! quand on a de l'esprit comme moi ,
 On se tire toujours d'affaire.
 Dans ses projets mon maître est heureux sur ma foi
 D'avoir fait choix d'un si bon émissaire.
 Il a besoin . . , mais je le voi.

SCENE IX.

LEANDRE, L'EPINE.

LEANDRE.

P Arle , à chacune, as-tu remis ma lettre ?

L'EPINE.

Oui , par l'effet d'un fortuné hazard ,
 Ou bien plutôt par un coup de mon art ,
 Comme vous souhaitiez, je viens de tout remettre.

LEANDRE.

N'as-tu point fait de qui pro quo.

B iij

24 LES TALENS A LA MODE.

Ne me déguise rien ; je tremble.

L'EPINE.

Non , quoiqu'elles fussent ensemble ;

Chaque sœur a reçu la sienne *incognito*.

Mais daignez , s'il vous plaît , m'éclaircir sur un
doute ?

Prétendez-vous , Monsieur, les aimer en *trio* ?

LEANDRE.

Je ne sai.

L'EPINE.

Comment ?

LEANDRE.

Ecoute.

Je viens les voir ici pour la première fois.

Je veux les mieux connoître avant de faire un
choix ;

Me fixer est d'ailleurs un pas que je redoute.

Mon cœur est indécis , & mon esprit les goute

Egalement toutes les trois.

Une certaine sympathie,

Que font naître chez moi leurs charmes différens,

Entr'elles tient mon ame , & mes desirs errans.

Je veux & j'ai de quoi soutenir la partie.

Comme je réunis en moi tous leurs talens ;

COMEDIE.

35.

Je fais les amuser toutes en même-temps.

Je me retourne & me replie ,

Et selon leur goût je les sers.

Isabelle l'aînée , aime la Poësie ,

Avec elle je fais des vers.

Avec Lucinde je solfie ;

Et je bas l'entrechat auprès de Mélanie.

L'EPINE.

Vous êtes un Aëteur parfait ,

Et ce commerce est plaisant tout-à-fait.

L'une , par son charmant génie ,

Enchante votre esprit coquet.

L'autre , tient par ses sons votre oreille ravie ;

Et la troisième enfin par sa jambe jolie ,

Et les pas brillans qu'elle fait ,

Charme votre oeil qui s'extasie.

Ah ! c'est dommage, il faudroit entre nous ,

Que vous pussiez des trois être l'heureux époux.

Pour bien faire, Monsieur, menons les en Turquie.

LEANDRE.

Mon embarras dans des plaisirs si doux ,

Est de bien ménager mes divers rendez-vous ,

Comme de ces trois sœurs j'ai fait la connoissance,

Séparément, en differens endroits ,

25 LES TALENS A LA MODE;
Et ne leur ai parlé seulement que deux fois,
L'Epine, je les veux laisser dans l'ignorance,
Et les voir en particulier.

L'EPINE.

Votre esprit a besoin d'un art bien singulier.

Par ma peur je conçois la vôtre.

L'une, pourra fort bien vous surprendre au moment

Que vous passerez avec l'autre.

Un père, elles en ont un vraisemblablement,
Peut encor vous troubles plus incivilement.

LEANDRE.

Je me suis embarqué, je dois braver l'orage.
Isabelle paroît, elle rêve.

L'EPINE.

Courage.

Devant l'ennemi point d'effroi,

Et courez vite à l'abordage.

LEANDRE.

Laisse-nous seuls, retire toi.

L'EPINE.

Au revoir, Monsieur, bon voyage.

SCENE X.

LEANDRE, ISABELLE.

LEANDRE *à part.*

ELLE regarde sans me voir,
Dans sa profonde rêverie,

ISABELLE *déclame.**Est-ce l'effet de la magie ?**Où de l'art des mortels est-ce l'heureux pouvoir ?*

LEANDRE.

Bon, la voilà qui versifie.

Jouïssons un moment du spectacle enchanteur

De voir un si charmant rimeur,

Dans les accès de sa douce manie.

ISABELLE.

Il me faut une rime en je,

Pour le coup je la tiens. Non, je suis dans l'erreur ;

Et je la vois qui fuit cette rime ennemie,

Mais la plume pourra servir mieux mon ardeur.

Commençons toujours par écrire

Les vers que m'a dictés la première chaleur.

(Elle écrit dans un fauteuil.)

28 LES TALENS A LA MODE;

LEANDRE *à part.*

Qu'elle a de grace en son délire !

Le sexe embellit tout jusqu'aux transports d'Auteur.

ISABELLE.

J'ai beau me tourmenter, je ne puis rien produire :

Cela me met au desespoir.

(elle lit les vers qu'elle a faits.)

Est-ce l'effet de la magie ?

Ou de l'art des mortels est-ce l'heureux pouvoir ?

Des clartés de la nuit la vue est éblouie

Des clartés de la nuit la vue est éblouie.

(en s'interrompant.)

Ma féchereffe excite mon courroux :

Marchons pour réchauffer ma veine refroidie.

(elle s'éloigne.)

LEANDRE.

De ce moment saisissons-nous

Pour marier mes vers avec sa Poësie :

(il écrit sur le même papier qu'Isabelle a laissé sur la table.)

Je l'entens qui revient , mettons-nous à l'écart.

(il se cache en un coin.)

ISABELLE *revenant sur ses pas.*

Undémon envieux vient de tarir ma veine
Que je demeure assise , ou que je me promène ;
De mon cerveau maudit rien ne sort , rien ne part.
Sur ce papier , il faut que je me vange.
Que vois-je ! Juste Ciel ! Par quel prodige étrange ,

A la suite des miens , ces vers sont-ils écrits ?
Mon cœur en est émû , mes yeux en sont surpris.
(elle lit.)

Et des globes des Cieux , je vois l'onde embellie.

Un spectacle plus beau jamais ne se fit voir.

Dieux ! qu'il est doux pour moi !

J'y suis près de Silvie.

(après avoir lû.)

Ce que je lis ne peut se concevoir !
Ma surprise redouble , & je suis bien servie.
On ne peut mieux me seconder,
Est-ce un esprit , est-ce un génie ,
Qui, sensible à ma peine , & qui prompt à m'aider ,
M'a fait cette galanterie ?
Léandre que j'attens est le seul aujourd'hui ,
Que d'un pareil trait je soupçonne.
Mais je ne vois , ni je n'entens personne.

30 LES TALENS A LA MODE,

Il paroîtroit si c'étoit lai.

Je suis seule en ces lieux , & voilà qui m'étonne !
Qui que tu puisses être, homme, esprit, ou démon,
Je sens qu'en ce moment tu me fers d'Apollon.

Oui , tu m'inspires, tu m'animes.

Ecrivons , écrivons , je tiens déjà trois rimes.

(elle écrit & récite tout haut.)

Fixez vos yeux sur ce palais charmant ,

Et regardez , Daphnis , cette étincelle ,

Vous l'allez voir dans un moment

T répandre l'éclat d'un vaste embrasement.

LEANDRE *derrière le fauconil d'Isabelle.*

Ainsi le regard d'une belle

Met tout en feu dans le cœur d'un amant ;

Des jeux d'Amour c'est l'image fidèle.

ISABELLE.

Dieu ! quel sucroît d'étonnement !

Mais, que vois-je ? C'est vous, Léandre ?

LEANDRE.

Pardon, j'ai voulu vous surprendre.

ISABELLE.

Le tour est trop galant pour ne pas l'excuser.

Vous êtes donc l'Apollon qui m'inspire,

Et qui vient me favoriser ?

COMÉDIE.

31

LEANDRE.

Vous êtes, vous, la Muse qui m'attire ;
D'exciter mes transports, vous avez la vertu.
Signalons tous les deux le feu qui nous anime,
Et prenons un chemin qui ne soit point battu.

ISABELLE.

Conversons en vers impromptu ;
Et dans cet entretien n'employons qu'une rime.

LEANDRE.

Soit. Il me fera doux d'être par vous vaincu.
Quelle rime choisir ?

ISABELLE.

Faites ce choix vous-même.

LEANDRE.

Mais sans chercher plus loin , prenons la rime en
ême.

ISABELLE.

Elle est pour les rimeurs d'une ressource extrême.

LEANDRE.

D'elle j'attens mon bien suprême.

ISABELLE.

Pour surprendre mon cœur , elle est un stratagème.

LEANDRE.

La chanter de concert est le plus doux système.

32 LES TALENS A LA MODE,
ISABELLE.

Je sens qu'elle m'arrête, & devient un emblème,

LEANDRE.

Par elle, vous pouvez résoudre le problème.

ISABELLE.

Le serpent est caché sous les fleurs qu'Amour sème.

Je fuis...

LEANDRE.

Je vous suivrai, fussiez-vous en Bohême.

S'arracherai l'aveu...

ISABELLE.

Grace, au nom de Barême.

LEANDRE.

Non, je cours après vous à pas de Poliphème.

Rimez.

ISABELLE.

Pour vous répondre, il faut que je blasphème.

LEANDRE.

Un mot de mes tourmens peut être l'aposème.

Prononcez.

ISABELLE.

Je ne puis, je rougis, deviens blême,

Comme un jeune écolier qui n'a pas fait son thème.

LEANDRE.

LEANDRE.

Hé quoi ? me ferez-vous languir jusqu'au Carême ?

ISABELLE.

Dieux ! pour me secourir , je ne vois que Télème.

LEANDRE.

Pour vous réduire à sec , je saisis Harpagème.

ISABELLE.

Ah ! la rime me force à dire , je vous aime.

LEANDRE.

O rime désirée , & qui fait mon bonheur !

ISABELLE.

*Moderez ce transport flatteur.**Dans un tel badinage où votre art me surmonte ,**Ce n'est que de l'esprit que vous êtes vainqueur.*

LEANDRE.

Non , je compte sur votre cœur.

ISABELLE.

*A le donner je ne suis pas si prompte : . . .**Mais , j'entens mon pere qui monte.**Le cruel contretens ! j'en ai le cœur saisi.**O Ciel ! que va-t-il dire en vous voyant ici.*

LEANDRE.

*Mais ne pouvez-vous pas me soustraire à sa vûe ;**Et me cacher dans quelque coin ?*

84 LES TALENS A LA MODE,
ISABELLE.

Non , je voudrois en vain prendre ce soin.
Il entre. Le voilà. Je demeure éperdue.

S C E N E X I

LEANDRE , ISABELLE , GERONTE.

GERONTE *s'emportant seul.*

O H ! je le foutiens hautement.

Ce Chœur est volé de Roland.

Je suis sûr de gagner la gageure à bon compte.

LEANDRE *à part.*

O Ciel ! que vois-je ? c'est Gêronte.

Oui , je le reconnois. Oh , bonheur sans égal !

GERONTE.

De m'y connoître je me pique.

LEANDRE *à part.*

Nous sommes grands amis , & j'ai parlé musique

Trente fois avec lui dans le Palais Royal.

GERONTE.

Un jeune homme est chez moi seul avec Isabelle :

A qui parlez-vous-là , dites , Mademoiselle ?

C O M E D I E.

35

LEANDRE.

C'est à votre humble Serviteur.

GERONTE.

Quoi ! Léandre, c'est vous ! Par quel hazard flat-
teur

Reçois-je ce matin de vous une visite ?

LEANDRE.

C'est un devoir dont je m'acquiesce.

GERONTE.

Depuis long-temps je vous en ai prié.
Et de vous voir chez moi , je suis extasié.

ISABELLE à part.

Je respire !

GERONTE.

Je suis enchanté que ma fille

En mon absence en ait fait les honneurs.

J'estime votre esprit , je fais cas de vos mœurs ;

Et dans tous vos discours le bon goût toujours
brille.

Un ami de Lulli , de Pécour , de Balon ,

Ne sauroit trop souvent venir dans ma maison.

Et c'est un bien pour ma famille.

A vous voir , à vous fréquenter ,

Elle ne peut que profiter.

C ij

36 LES TALENS A LA MODE;

(à Isabelle.)

Vos sœurs & vous, prenez-le pour modèle;
Il peut vous donner des leçons;
Et vous instruira mieux que beaucoup de Barbons.

ISABELLE.

J'en suis persuadée, & comptez qu'Isabelle
A remplir vos desirs sera très-punctuelle.

GERONTE.

Elle fera fort bien.

ISABELLE.

Vous serez obéi.

LEANDRE.

Je ne puis témoigner trop de reconnoissance,
Monsieur m'oblige, vrai, beaucoup plus qu'il ne
pense.

GERONTE.

Non, je me fais plaisir à moi-même en ceci.

ISABELLE.

Vous m'en faites beaucoup aussi.

GERONTE à Léandre.

Mais, écoutez, mon ame est doublement charmée,
De vous trouver présentement ici.
La dispute au Caffé s'est très-fort allumée.
C'est au sujet d'un Chœur d'un Ballet tout récent.

Par un petit Abbé, qui crioit plus qu'un grand,

Il étoit porté jusqu'au nues.

Il mettoit au-dessous le beau Chœur de Roland.

Au blasphème de l'insolent,

Mes entrailles se sont émues ;

Je me leve, & je dis : Monsieur l'Abbé, tout beau,

Par moi qui m'y connois, apprenez, je vous prie,

Que ce Chœur-là que vous trouvez si beau,

N'est de Roland pillé qu'une foible copie.

Notre petit Colet redoublant son fracas,

Veut alors parier, d'une audace effrénée.

Tout le revenu d'une année

D'un Benefice qu'il n'a pas.

Ennuyé du fausset de sa voix détestable,

Je lui répons : Par la corbleu !

Il faut se taire, ou mettre argent sur jeu.

Je jette en même-temps dix louis sur la table.

A cet aspect, l'Abbé rappetissé

Totalement s'est éclipsé.

Un petit Maître subalterne,

Dont le ton & l'accent décèlent le cousin.

S'écrie alors, va pour le chant *moderne* ;

Contre Monssu, les dix plus beaux louis,

Qui soient jamais sortis de mon pays.

38 LES TALENS A LA MODE,

Les voilà. Jé suis sûr dé gagner quand jé gage.

Ce qui m'a de sa part étrangement surpris,

De l'argent à ces mots, il fait un étalage.

Je soutiens le pari, le caffè se partage.

Pour confondre la Mode, & le parti qu'elle a ;

Pour prouver que j'ai l'avantage,

Je viens prendre chez moi l'un & l'autre Opéra.

LEANDRE.

C'est un pari, que Monsieur gagnera.

GERONTE.

Je veux que vous soyez le témoin de ma gloire ;

Vous m'aidez vous-même à gagner la victoire.

LEANDRE.

Je serai de moitié. Comptez bien sur cela.

GERONTE.

Vous, ma Fille, rentrez. Et vous, mon cher Léandre,

Vous savez mon bon droit, venez pour le défendre ;

Avec un tel second, j'ose les braver tous.

LEANDRE *à part.*

Pour mieux me l'assurer, entrons dans son courroux.

(*à Géronte.*)

Je suis prêt à vous suivre, attaquons les profanes ;

COMEDIE.

39

Faisons-les reculer aux yeux de tout Paris.

Allons, des Chants nouveaux, faire un vaste debris.

Et sur leurs Sectateurs, courons venger les manes

De l'Auteur de Cadmus , de Thesée & d'Atis.

Ils sortent tous deux en chantant ce qui suit.

Poursuivons jusqu'au trépas ,

L'ennemi qui nous offense.

Qu'il n'échappe pas

A notre vengeance.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LEANDRE, L'EPINE.

L'EPINE.
Vous voilà bien content !

LEANDRE.

J'ai lieu de le paroître.

Mes affaires sont en bon train

Près d'Isabelle...

L'EPINE.

Hé bien !

LEANDRE.

Par mon esprit badin ;

Je suis aussi-bien qu'on peut l'être ,

Et , par un coup du plus heureux destin ,

Le pere des trois sœurs est de ma connoissance.

Au spectacle je l'ai plusieurs fois rencontré.

Comme il est du vieux goût un partisan outré ,

J'ai flatté sa manie , & , par ma complaisance ,

Depuis long-temps je me suis attiré

COMEDIE.

41

Son estime & sa confiance.

Pour mieux gagner sa bienveillance ,

Je viens , dans un pari boufon ,

Je viens, tout haut , de prendre sa défense.

J'ai fait , en plein Café , voir qu'il avoit raison.

Je dois tout espérer de sa reconnoissance ,

Et je me vois , par là , l'ami de la maison.

L'EPINE.

Moniteur , pour vos desseins l'heureuse circonstance!

LEANDRE.

Ce n'est pas tout. Apprens un bonheur inouï.

J'ai rendu raisonnable un fat , un petit maître ;

Mais des plus pétulens que Bayonne ait vû naître.

L'EPINE.

Vous avez fait , Monsieur , un chef - d'œuvre aujourd'hui !

LEANDRE.

Géronte , c'est le nom du pere des trois belles ;

Dont les divers talens m'ont attiré chez lui.

Géronte sur les bras avoit cet ennemi.

J'ai terminé leurs burlesques querelles.

Son adversaire a payé le pari.

La douceur que j'ai fait paroître

44 LES TALENS A LA MODE.

A subjugué cet étourdi ;
Et j'ai tant fait , que du parti
Qu'il défendoit , sans le connoître ;
Il est passé dans le camp de Lully.

L'EPINE.

Cet avantage est remarquable.

LEANDRE.

Ce qui va te paroître encor plus incroyable ;
Lui-même à tous les deux il nous donne à dîner.

L'EPINE.

De la part d'un Gascou cela doit étonner !

LEANDRE.

Notre homme impatient de couronner la fête,
Est allé commander le dîner qui s'appête.

Géronte a saisi ce temps-là

Pour reporter chez lui ses livres d'Opera ;

Et pour écrire une lettre pressante ,

D'où dépend le succès d'une affaire importante.

Comme je l'ai suivi , j'attens dans cet instant

Qu'il ait fait , pour nous rendre où Messieu nous
attend.

L'EPINE.

Je ne puis m'empêcher de faire
Une réflexion sur votre état présent.

C O M E D I E 41

Vous arborez tout haut l'étendard du vieux
Chant,

Que Géronte idolâtre tant :

Mais, par malheur, Lucinde est du parti contraire.

Le pas me paroît très-glissant ;

En faisant votre cour au pere ,

A la fille , Monsieur , vous risquez de déplaire.

L E A N D R E.

Apprens , l'Epine, à me connoître bien.

Je prens de tout le bon & l'agréable ,

Et je n'épouse aucun parti sur rien.

Chaque chose ici bas a sa face estimable ,

Je la saisis toujours , pour en dire du bien.

Par ce tempéramment , & par cet art aimable ;

Je fais à l'indulgence allier l'équité.

Sans être adulateur , je sai me rendre aimable.

J'approuve tout , & dis la vérité.

L' E P I N E.

Mais , Monsieur , il n'est pas possible

Que vous ne panchiez pas d'un ou d'autre côté.

L E A N D R E.

Non , je suis avec soin la partialité.

A nos amusemens elle est toujours nuisible.

Chaque Musique a sa beauté.

24 LES TALENS A LA MODE;

A leurs accords divers mon oreille est sensible;

Je trouve mon bonheur dans cette égalité;

Et mon plaisir par elle est augmenté.

Du tendre Atys, de l'aimable Thésée;

J'adore la simplicité.

Oui par leur mélodie, aussi tendre qu'aisée;

Le sentiment est imité.

Jusques au fond de mon ame attendrie

Son doux pouvoir se fait sentir.

Mon cœur est le premier toujours à l'applaudir;

La nature est par tout si bien peinte & saisie,

Qu'il en soupire de plaisir,

Et se méprend à la copie.

Mais de ces Opera quelques soient les attraits;

Leurs graces douces & touchantes

Ne ferment point mes yeux sur les beautés frappantes,

Sur les coups pleins d'audace, & les sublimes traits

Dont brillent Hippolite & les Indes galantes.

Quelle harmonie ! O Ciel ! Quels accompagnemens !

Quels tourbillons ! Quels éclairs surprenans !

Des nouveautés si transcendantes

Font murmurer l'ignorant spectateur,
Et tiennent en suspens les oreilles savantes
Qu'étonnent tant de force & tant de profondeur.

Pour moi , j'admire & bénis le génie,
Dont les hardis travaux & la mâle vigueur
Enrichissent Paris des trésors d'Italie.

L'EPINE.

L'Auteur est fort heureux de n'être pas tombé.

LEANDRE.

Il a tout réuni dans ses Fêtes d'Hebé ;

Et le Savant s'y marie à l'aimable.

Il étoit fort, hardi, profond, harmonieux.

Dans ce dernier Balet il devient agréable ;

Il est tendre, amusant, doux, léger, gracieux ;

Mais, que dis-je ? Il est plus, il est voluptueux.

Il remplit mes esprits d'une yvresse nouvelle,

Et je me sens plonger dans des ravissemens . . .

Il est, quand je me les rappelle,

Certains momens, Dieux ! Quels momens !

Où suis-je ? & qu'est-ce que j'entens ?

Ah ! C'est un Dieu qui chante. Écoutons, il m'en-
flamme.

Jusqu'où vont les éclats de son gozier flateur ?

De la voûte des Cieux ils percent la hauteur !

48 LES TALENS A LA MODE,
Sur l'aile de ses sons je sens voler mon ame ;
Je crois des Immortels partager la grandeur !

La voix de ce divin Chanteur ,
Est tantôt un Zéphir qui vole dans la plaine ,
Et tantôt un Volcan qui part , enlève , entraîne ,
Et dispute de force avec l'art de l'Auteur.

L'EPINE.

Tout Paris avec vous est son admirateur :
Mais on me vante en vain la Musique nouvelle,
Je lui déclare une guerre mortelle.
Je suis , jusqu'à la mort , serviteur de Lully.
Il suffit qu'il ait fait , pour avoir mon appui ;

L'Air de Charmante Gabrielle.

Je ne vois rien de si joli.

LEANDRE.

Bon, la chanson est du temps d'Henri quatre.

L'EPINE.

En ce cas-là , tant pis pour lui ;
Je suis obligé d'en rabattre.

LEANDRE.

Tu n'es qu'un ignorant , tais-toi.

L'EPINE.

Beaucoup d'honnêtes gens s'y trompent comme
moi.

LEANDRE.

Mais G ron te est long-temps. Ses trois filles, j'en
tremble ,

Peuvent ici se rendre ensemble.

Un pareil contre-temps me d concerteroit.

Et mon dessein avorteroit.

Dans le Palais Royal, o   je m'en vais d scendre.

Je songe que je puis plus s rement l'attendre.

Toi, pour l'en informer, ne quitte point ces lieux.

Il faut d'ailleurs que tu demeures ,

Tandis que je ferai d'un r pas ennuyeux ,

Je dois voir Lucinde   trois heures.

L'Epine , parle lui , prends soin de t' claircir

Si le rendez-vous doit tenir.

Quand elle aura pris les mesures

Les plus sages & les plus s res ,

D'abord tu viendras m'avertir

De l'instant , o   je puis seule l'entretenir.

L'EPINE.

Il suffit. Mais voil  G ron te qui s'avance.

SCENE II.

LEANDRE, GERONTE, L'EPINE.

GERONTE.

Leandre, pardonnez ; partons en diligence.
Mais non, auparavant , je veux vous présenter
A ma famille réunie.

LEANDRE.

Je craindrois de vous arrêter.

GERONTE.

Je veux que vous voyiez Lucinde & Mélanie.
Aux graces d'Isabelle , elles ne cèdent pas.

L'EPINE *à part.*

Pour mon maître, quel embarras !

GERONTE.

Je suis forcé , quoique je sois leur pere ;
De convenir qu'elles ont des appas ,
Et des talens sur-tout , dont je fais plus de cas.

LEANDRE.

Votre sang est formé pour plaire.
Mais, Monsieur, pour les voir , je prendrai mieux
mon temps.

GERONTE.

GERONTE.

Hé ! pourquoi voulez-vous reculer ces instans ?
Venez.

LEANDRE.

Monsieur, l'heure est peu convenable.
Ces Dames doivent être à table.

GERONTE.

Non, elles ont dîné : & quand même, Monsieur..

LEANDRE.

C'est un manque d'égard que je ne puis com-
mettre.

GERONTE.

Mais, étant avec moi, pourquoi cette fraïeur ?

LEANDRE.

C'est un bien que je dois remettre,
Je n'en pourrais jouir qu'un seul instant.
Il se fait tard, notre Gascou attend.

GERONTE à part.

Ce jeune homme a pour moi des façons qui m'én-
traînent !

Voilà ce qui s'appelle un véritable ami !

Ce ne sont point mes filles qui l'amènent,

C'est pour moi seul qu'il vient ici.

Je serois trop heureux d'avoir un pareil gendre.

50 LES TALENS A LA MODE,
Et préféablement il doit être choisi.

(à Léandre.)

A vos raisons il faut se rendre.
J'ai mon dessein quand je vous presse ainsi.
Mon estime pour vous ne peut trop loin s'étendre.

Partons ; venez , de ce projet , Léandre ,
Tout en chemin faisant , vous serez éclairci.

(ils sortent.)

SCENE III.

L'EPINE *seul.*

P Ar bonheur, à la fin, mon maître se dégage
D'un pas qu'il n'avoit pas prévu ;
Mais il ne peut long-temps jouer ce personnage ;
Et quelqu'art qu'il emploie , il sera superflu.
Viser en même temps à courtoiser trois filles
Dans la même maison , du pere étant connu ,
L'une à l'insçu de l'autre, oh, c'est du temps perdu !
Egalement , dit-il , il les trouve gentilles ,
Et leurs divers talens le divertissent fort.
Il voudroit conserver cette bonne fortune.
Vraiment , il n'a pas tout le tort ;

Je pense comme lui, trois amusent plus qu'une.
Mais c'est trop pour un homme entreprendre à la
fois.

On ouvre; les voici qui viennent toutes trois.

Parlons; mais, non, il faut attendre

Que Lucinde soit sans témoin.

Pour épier l'instant qu'il faudra prendre,

Ecartons-nous, mais sans aller trop loin.

(*il s'en va.*)

SCENE IV.

ISABELLE, LUCINDE,
MELANIE.

ISABELLE.

J'Aurois, à toutes deux, quelques choses à
dire.

Mon cœur, pour s'épancher, cherche votre en-
tretien.

MELANIE.

Je voudrois aussi vous instruire
D'un grand secret qui pèse fort au mien.

52 LES TALENS A LA MODE;
LUCINDE.

Moi, j'ai de mon côté, tout examiné bien;
Une confidence à vous faire.

MELANIE.

Isabelle, courage, ouvrez-nous votre oœur;
Vous avez parlé la première.

ISABELLE.

Je ne me ferai pas beaucoup prier, ma sœur.
Le ridicule hymen qu'a proposé mon pere,
Me force à cet aveu sincère.

L'une & l'autre, écoutez. Dans cet appartement
Nous sommes seules.

LUCINDE.

Oui, dévoilez hardiment.
Vos sentimens à notre vûe.

ISABELLE.

Je ne veux pas au moins que la chose soit sçûe,
MELANIE.

Votre secret sera gardé fidèlement,
Puisque le nôtre aussi demande un grand silence.

ISABELLE.

J'ai, depuis peu de jours, fait, non pas un amant,
Car ce n'est pas chez moi l'ouvrage d'un moment,
Mais une aimable connoissance.

COMEDIE.

33

C'est un jeune homme plein d'esprit,
Qui joint les agrémens à beaucoup de science,
Et fait des vers les plus jolis de France.
Il m'a parlé pour la première fois.

MELANIE.

Où ?

ISABELLE.

Dans un spectacle bourgeois;
Où je l'ai vu jouer la Comédie,
Et la jouer, mais dans un vrai parfait.
Même il n'est rien qu'il ne copie.
Il fait tout ce qu'il veut, l' amoureux, le valet
D'une façon à s'y méprendre.

LUCINDE.

Voilà des talens merveilleux !

ISABELLE.

Directe, il est galant, & plus badin que tendre.

MELANIE.

Je vous en félicite, Isabelle, tant mieux,

Il doit vous plaire davantage,
Et rien n'affaiblit plus qu'un langoureux hom-
mage.

ISABELLE.

Aussi n'est-il pas de mon goût.

Diiij

54 LES TALENS A LA MODE,

Notre amour pour l'esprit, & pour les vers sur tout,
Est dans le fond le seul nœud qui nous lie :

S'il recherche mon entretien ,

Et si je préfère le sien ,

C'est pour faire tous deux briller notre génie ,

Et goûter le souverain bien

De cultiver la Poësie.

Si je devois pourtant faire choix d'un époux ,

J'aimerois mieux , je l'avouë entre nous ,

Puisqu'il faut que mon cœur sans fard se montre
au vôtre ,

J'aimerois mieux que ce fût lui qu'un autre :

Mes sœurs , à cet égard , dites , me blâmez-vous ?

MELANIE.

Rien n'est plus naturel.

LUCINDE.

Moi , loin que je vous blâme ,

Je vous applaudis fort , on ne peut mieux penser ,

Ma sœur ; & sans plus balancer ,

Votre exemple m'invite à vous ouvrir mon ame.

Je connois comme vous , depuis fort peu de temps ,

Un jeune homme des plus charmans.

Pour les accords il montre un goût extrême ;

Ma Musique est celle qu'il aime.

Savant sans le paroître , il perce en badinant ,
Jusques dans les replis & la moële du Chant ,
Et compose , en honneur , aussi-bien que moi-
même !

Je dois à son mérite un éloge si doux.

M E L A N I E.

Vous en gardez , ma Soeur , une moitié pour vous.

L U C I N D E.

Au Concert , chez Harmophilete ,

Notre connoissance s'est faite.

J'y chantois dans un *Concertò*.

Il me loua beaucoup , & nous nous fîmes

Politesse de l'œil d'abord *incognito*.

Ensuite il s'approcha ; de plus près nous nous vî-
mes.

Nous parlâmes à fonds Musique , & nous finîmes

Par chanter ensemble un *duò*.

On nous battit des mains , & nous nous applau-
dîmes.

Ce n'est pas , vous le voyez bien ,

Une ardeur déclarée , une amour véritable ,

Qui compose notre lien.

Non , c'est de sentiment un rapport favorable.

C'est du même talent un accord ... assorti ...

D iij

56 LES TALENS A LA MODE;
Et qui forme, entre-nous, un Concert agréable...
Ce Concert me le fait traiter comme un ami,
Comme un soutien de mon parti,
Et chérir tout au plus comme un confrere aimable.

ISABELLE.

La préférence est juste & raisonnable.
Vous, Mélanie, allons, parlez présentement,
C'est votre tour.

LUCINDE.

Suivez ce conseil salutaire,
Ne perdez pas un seul moment.
L'aveu que je viens de vous faire
M'a soulagée infiniment.

MÉLANIE.

Depuis huit jours aussi j'ai fait la connoissance
D'un Cavalier jeune & bien fait.

Mais à mes yeux ce qui le rend parfait,
Il sçait sauter par excellence!

Ce que j'aime encor plus, c'est qu'il ne danse pas
En Danseur par état esclave de ses pas,
Mais en jeune Seigneur qui badine sa Danse.

Ah! comme il coule un pas de menuet!
Personne ne l'égale en France,
Et d'un Zéphir, c'est le portrait.

Dans un tambourin , c'est l'image

D'un vent subit & furieux

Qui brise , qui détruit , bouleverse , ravage ;

Et c'est ainsi qu'au Bal il a frappé mes yeux.

Nous en fîmes tous deux l'ornement & la gloire :

Nous parlâmes long-tems , & je lui plûs beaucoup :

Du moins il me le dit , & j'ai lieu de le croire.

Je l'avouerai , pour moi , du premier coup

Je... aidez moi donc...

ISABELLE.

Pentens, vous l'estimâtes.

MELANIE.

Oui , mais ce n'est pas là le mot.

LUCINDE.

Moi , j'y fais , vous le distinguâtes.

MELANIE.

Quelque chose de plus.

ISABELLE.

Comment donc , vous l'aimâtes ?

MELANIE.

Quelque chose de moins. Mon cœur n'est pas si
fort.

LUCINDE.

Attendez , vous le préférâtes

58 LES TALENS A LA MODE,
MELANIE.

Non , ce n'est pas cela.

ISABELLE.

Quoi donc , vous le goûtez

MELANIE.

Qui , justement , voilà le mot que je cherchois.

Il rend mon sentiment comme je le voulois.

Ce sentiment n'est point cette aveugle manie ,

Ce fol amour qui tient nos sens assujettis.

C'est simplement le pur gout qui nous lie ;

C'est une douce sympathie ,

Qui naît des talens assortis ,

Et sans troubler nos cœurs , fait unir nos esprits.

Exempte de langueur , comme de jalousie ,

Elle ne fait que des heureux ;

Elle régné sans tyrannie.

On n'est point brûlé de ses feux ;

Et l'émulation dont sa flâme est nourrie ,

Est le seul aiguillon qu'elle nous fait sentir ,

L'amusement la fixe , & borne son desir.

A ceux qu'elle unit , il n'en coûte

Ni liberté , ni larme , ni soupir.

Elle sçait nous guider toujours vers le plaisir ,

Sans nous égarer dans la route

Qui mène droit au repentir.

Quand on la suit, quand on l'écoute

On se contente de jouir

D'un talent qu'on n'a pas reçu pour l'ensouir,

Et notre ame se livre toute

Au soin de l'exercer, de s'en entretenir.

On s'anime, on se forme, on s'amuse, on se goute.

Ce mot exprime tout, & je veux m'y tenir.

I S A B E L L E.

Il est bon, vous avez bien fait de le saisir.

M E L A N I E.

Vous même, en me parlant, n'oubliez pas ce ter-
me.

Il dit ce que je sens, & mon cœur s'y renferme.

Faites-y bien reflexion.

I S A B E L L E.

Oui, mais votre Danseur vous paroît bien aimable.

M E L A N I E.

Chacun le trouve tel, c'est sans prévention.

Votre Poëte, à vous, vous semble préférable.

I S A B E L L E.

Mais je lui rends justice, & c'est sans passion.

Du vôtre avec plaisir, vous voyez la présence,

Et sa jambe brillante a pour vous des appas.

**60 LES TALENS A LA MODE ;
MELANIE.**

Je ne meurs pas de son absence.
Il est vrai qu'avec lui, plus volontiers, je danse ;
Mais il n'a point fixé ni mon cœur, ni mes pas.
Ainsi tout bien pèse, tout mis dans la balance ,
Je le goûte , ma Sœur , mais je ne l'aime pas.

ISABELLE.

Je n'aime pas non plus , quoiqu'on veuille me
plaire ;
J'estime, je fais cas.

LUCINDE.

Et moi, je considère.
Le mot d'aimer dit plus que nous ne ressentons.

MELANIE.

Oui, chacune a trouvé son terme convenable.

ISABELLE.

Oh ! les mots sont vraiment d'un secours admirable !

Par leur moyen , aux choses , nous prêtons
Les couleurs que nous souhaitons.

(à *Mélanie.*)

Mais sur un point , daignez m'instruire ,
Celui que vous goûtez , a-t-il pris par hasard
La liberté de vous écrire ?

MELANIE.

Oui, j'ai reçu tantôt un billet de sa part.
Ce que vous estimez, en a-t-il fait de même ?

ISABELLE.

Oui, ce matin.

MELANIE.

Du ton que vous le desirez ?

ISABELLE.

Le billet étoit court & tel que je les aime.

MELANIE à Lucinde.

Celui que vous considérez

Vous a-t-il honoré d'un semblable message ?

LUCINDE.

Oui.

MELANIE.

Vous êtes contente ?

LUCINDE.

On ne peut davantage.

Et je compte le voir dans cet après midi.

MELANIE.

Je compte voir le mien aussi.

ISABELLE.

Et moi, je suis plus avancée,

Car j'ai vû le mien ce matin.

**62 LES TALENS A LA MODE,
MELANIE.**

Bien loin de l'envier , je plains votre destin ;
Et vous perdez beaucoup à m'avoir devancée.

La preuve en est claire , ma sœur ;
D'un bien qu'on a goûté la volupté passée
D'un bonheur qu'on attend , ne vaut pas la dou-
ceur.

ISABELLE.

Il m'en reste toujours un souvenir flatteur.
D'ailleurs si j'ai perdu ce bonheur qui s'envole,
En le renouvelant , j'en puis encor jouir ;
Et le plaisir passé , c'est ce qui me console ,
Ne détruit pas le plaisir à venir.

MELANIE.

Il lui fait bien souvent le tort de l'affoiblir.

Mais donnons nous ici parole ,
Quoiqu'il puisse arriver de ne pas nous trahir.
Faisons toutes les trois une commune ligue ,
Pour empêcher les nœuds où l'on veut nous for-
cer ,

Et pour conduire à bien notre innocente intrigue.
Si chacune de nous ne peut se dispenser
De subir aujourd'hui le joug du mariage :
Pour nous rendre ce joug moins dur & moins sau-
vage ;

Tâchons du moins d'y lier avec nous
Ceux dont nous faisons cas , & qui flatent nos
goûts.

LUCINDE.

Moi, je vous le promets , & ma parole est sûre.

ISABELLE.

Ma chere Mélanie , & moi , je vous le jure ,

Oui, je mourrai plutôt que de céder.

MELANIE.

Moi, je fais le serment sincère

A toutes deux de vous bien seconder.

ISABELLE.

J'ai cet après-midi des emplettes à faire.

(à Mélanie.)

Voulez-vous m'accompagner ?

MELANIE.

Oui.

Mais dépêchez-vous , je vous prie ,

Il faut que je me trouve à cinq heures ici.

LUCINDE à Isabelle.

Isabelle , je vous supplie ,

Ne passez pas quatre heures & demie ;

Car nous devons ensemble aller à l'Opéra.

64 LES TALENS A LA MODE ,
ISABELLE.

C'est à condition que Lucinde viendra
Voir avec moi demain la Comédie.

LUCINDE.

Va.

ISABELLE.

Suivez-vous nos pas ?

LUCINDE.

Non , je ne puis sortir.

Un soin des plus pressans me tient ici liée ,
Et vous êtes par moi très-humblement priée
De vouloir bien avant que de partir ,
Changer deux vers de votre Cantarille.

ISABELLE.

Tous mes vers sont fort bons.

LUCINDE.

Beaucoup d'esprit y brille ;

Mais de vous , la Musique exige ce plaisir.

ISABELLE.

Soit. Je suis bonne.

MELANIE.

Oh , moi , je n'y puis consentir.

ISABELLE.

C'est l'ouvrage d'une seconde ;

Et

Et ma veine est facile autant qu'elle est féconde.

LUCINDE à *Mélanie*.

Ayez cette bonté. Nous allons revenir.

MELANIE.

Vite. Ne perdez pas de temps à discourir.

(*Isabelle & Lucinde sortent.*)

SCÈNE V.

MELANIE, L'ÉPINE.

MELANIE.

QU'à tous égards, il est fâcheux d'attendre !
Mais c'est aujourd'hui mon destin.

L'ÉPINE.

Ah ! paroissions, voilà Lucinde seule enfin :

(*à Mélanie.*)

Mademoiselle, ici, mon Maître va se rendre :

(*à part.*)

Mais... mais, je suis un sot, je viens de me méprendre.

MELANIE.

Il va venir ?.... Pourquoi paroître embarrassé ?

L'ÉPINE.

C'est l'effet du respect.

E

66 LES TALENS A LA MODE;

MELANIE.

Mais, d'où vient que Léandre
Vous envoie à présent ?

L'EPINE.

C'est qu'il est empressé.

MELANIE.

Il veut donc prévénir l'heure qu'il m'a marquée ?

L'EPINE.

Point du tout.

MELANIE.

Pourquoi donc m'avez-vous annoncé
Qu'il va se rendre ici ?

L'EPINE.

N'enfoncez point choquée...

Puisqu'il doit s'y rendre en effet,
Comme il vous l'a mandé tantôt par son billet.

MELANIE.

Mais le rendez-vous qu'il demande

N'est que pour cinq heures ?

L'EPINE.

Oui dà...

Mais, songez bien... qu'il en est trois déjà...
Et de trois... jusqu'à cinq... la distance est peu
grande.

Dans deux heures... au plus... cette heure arrivera.

MELANIE.

Le plaissant discours que voilà !

L'EPINE.

Pour peu que votre esprit le suive ,

Il le trouvera concluant.

MELANIE.

Mais à force de temps il n'est rien qui n'arrive ;

Et tout ce vain raisonnement

De votre message présent ,

Ne m'apprend point le motif ni la cause.

L'EPINE.

Elle est facile à concevoir.

Mon Maître doit venir vous voir ,

Et comme il a de la prudence ,

Il m'envoie ici pour savoir

Si votre rendez-vous tient toujours pour ce soir.

MELANIE.

Sans doute, il peut venir en assurance.

Pourquoi ne pas vous expliquer d'abord ?

L'EPINE.

Oui, vous avez raison... mais, moi, je n'ai pas tort;

Je conçois bien... mais je balance...

E ij

68 LES TALENS A LA MODE,

Sur les mots que je cherche, & qui ne s'offrent pas,
Le don de la parole enfin n'est pas le nôtre.

C'est ce qui fait mon embarras...

Et... que je dis souvent une chose pour l'autre.

MELANIE.

Trêve de galimatias ;

Je m'en défie & me rappelle

Que vous m'avez tantôt demandé dans ces lieux ;

Si je n'étois pas Isabelle.

L'EPINE.

Oui, mais... remarquez... je vous prie..

Que c'étoit... pour m'instruire mieux...

Si vous n'étiez pas Mélanie.

MELANIE.

Hom ! de tout ceci , je ne fais que penser.

Mais ma soeur est long-temps, & je vais la presser.

S C E N E V I.

L'EPINE *seul.*

LE fâcheux interrogatoire ;

Morbleu , que je viens de subir !

Cen'est pas sans effort que je viens d'en sortir ;

Encor n'est-elle pas trop portée à me croire.
 Mais Lucinde en personne ici porte ses pas.
 C'est elle pour le coup, je ne m'y trompe pas.

SCENE VII.

L'EPINE, LUCINDE.

L'EPINE.

JE viens savoir de la part de mon Maître,
 S'il peut, Mademoiselle, en ce moment paroître;
 Et jouir du bonheur de vous voir sans témoin.

LUCINDE.

Qui, courez l'avertir.

L'EPINE.

J'y vole.

Mais le voici lui-même, il m'épargne ce soin.

(à part en s'en allant.)

Je n'ai plus rien à faire, & j'ai rempli mon rôle.

SCENE VIII.

LEANDRE , LUCINDE.

LUCINDE.

JE vous attends, Monsieur, le papier à la main.

Secondez mon transport lirique.

Executons ensemble un morceau tout divin,

J'entens parler de la Musique.

Elle est nouvelle , elle est unique.

Vous en ferez charmé.

LEANDRE.

Vous en êtes l'Auteur.

LUCINDE.

Juste, vous venez de le dire,

LEANDRE.

Sans contredit, d'avance je l'admire.

LUCINDE.

Je ne dis rien des vers , car ils sont de ma Soeur.

Ils sont entre nous deux d'une misère extrême.

LEANDRE.

Tant mieux, vous savez qu'à présent

On ne prend plus garde au Poëme ,

Et pour qu'il n'ôte rien à la gloire du Chant,
 Il n'est pas mal qu'il soit méchant.
 Mais concertons sans tarder davantage.
 Je vais goûter un bonheur des plus doux.
 Ah! quel plaisir pour moi de chanter votre ou-
 vrage,
 Et de le chanter avec vous!

LUCINDE.

Tenez, voilà votre Partie.

LEANDRE.

Bon.

LUCINDE.

Le Feu de la Ville est dépeint par mes sons.
 Vous, vous êtes Daphnis, & moi, je suis Silvie.
 L'un & l'autre enchantés des jeux que nous
 voyons,

Nous admirons de compagnie.

LEANDRE.

Nous ne nous quittons pas, & mon amé est ravie.

Allons, m'y voilà, commençons.

(il chante.)

Est-ce l'effet de la magie ?

Où de l'art des Mortels est-ce l'heureux pouvoir ?

Des clartés de la nuit la vûe est éblouie,

E iijj

72 LES TALENS A LA MODE;

Et des globes des Cieux je vois l'onde embellie.

Un spectacle plus beau jamais ne se fit voir.

Dieux ! qu'il est doux pour moi ! j'y suis près de Silvie.

LUCINDE chante.

Fixez vos yeux sur ce Palais charmant ,

Et regardez , Daphnis , cette étincelle :

Vous l'allez voir dans un moment ,

Et répandre l'éclat d'un vaste embrasement.

LEANDRE chante.

Ainsi le regard d'une belle

Met tout en feu dans le cœur d'un Amant.

Des jeux d'Amour c'est l'image fidèle.

LUCINDE parle.

Souvent son cœur brûlé tout le premier

Des feux que son regard allume ,

A le fort de l'Artificier ,

Qu'embrase & que consume ,

Le salpêtre avec le bitume ,

Que ses mains viennent d'employer.

LEANDRE parle.

De ce péril , à tort, votre esprit tremble.

Lorsque l'amour assortit nos ardeurs ,

Et fait jouer sa mine dans nos cœurs ,

Il est doux de sauter ensemble.

COMEDIE.
LUCINDE chante.

73

Quel prodige nouveau !

Le fan dissout

Les couleurs au pinceau.

Il peint , il exécute ,

Il trace en beau

Le plus parfait tableau.

LEANDRE chante.

L'Amour de même en notre ame

D'un objet vainqueur ,

Avec des traits de flamme

Peint l'éclat flatteur.

LEANDRE & LUCINDE ensemble.

Quel vaste globe de lumière

De ses feux répand les amas ?

Du Dieu du jour est-ce la sphère

Qui vient de descendre ici bas ?

De feux quelle source brillante !

Quels jets de flamme étincelante !

De l'Olimpe c'est le tableau.

Ah ! Rien n'est si beau !

LEANDRE parle.

Et vraiment cet *Ah* me ravit , m'enchanté.

74. LES TALÈNS A LA MODE;

Belle Lucinde, qu'il peint bien
La surprise toujours constante,
Et le cri du Parisien !

(Il répète avec Lucinde , Ah ! Rien n'est si beau .

LUCINDE chante.

L'Amour semblable

A ce soleil radieux

Répand une lumière aimable ,

Et brille d'un feu gracieux .

Sa clarté suprême

Fait trouver les cieux

Dans les yeux

De ce qu'on aime .

LEANDRE chante.

La gerbe foudroyante

Peint les efforts ,

Les transports ,

Les fureurs ,

Les horreurs ,

Qu'éprouvent les cœurs

Que l'Amour enchante .

Il est l'image effrayante

Du chagrin noir ,

Du désespoir .

Que leur bonheur enfante :

Des combats ,

Du fracas ,

Et des éclats

Qui naissent de leurs débats.

Mais quelle nuit profonde

Succède au feu qui disparoit !

Le calme règne sur l'onde ,

Tout est éteint , tout se tait.

LUCINDE *chante.*

Amants , voila la destinée

Du feu qui vous séduit.

Votre flamme , dès qu'elle est née ,

Eclate , fait grand bruit.

Mais cette ardeur empressée ,

Qui d'abord nous éblouit ,

Hélas ! est bien-tôt passée.

Tout est éteint dans une nuit.

LEANDRE & LUCINDE *ensemble.*

L'Amour où } *mon ame
votre ame* } *est livrée*

Sera } *tout à la fois
-t'il à la fois* } *ardent & délicat.*

Je jure
Jurez-moi } que sa durée
Egalera son éclat.

SCENE IX.

LEANDRE, LUCINDE, GERONTE.

GERONTE à *Lucinde*.

DE quelle mélodie insolente ;
Ma fille , faites-vous retentir ma maison ?
Vous êtes bien impertinente
D'aller contre mon ordre & contre la raison.
Qui l'ose exécuter avec vous ? C'est Léandre.
Léandre , juste ciel ! O meurtre ! O trahison !
A cette perfidie aurois-je dû m'attendre ?

LUCINDE, à *part*.

La surprise & la peur ont glacé tous mes sens.

LEANDRE à *part*.

Je n'avois pas prévu ce contretemps funeste.

GERONTE à *Léandre*.

Comment donc ? Vous venez céans
Pratiquer l'art maudit d'un Chant que je déteste ?

Vous venez pervertir le goût de mes enfans :

LEANDRE.

Monsieur...

GERONTE.

Vous me jouez ce tour des plus sanglans,
Vous , que je regardois comme un ami sincère ,
Et comme un des grands partisans
De la bonne Musique , elle qui m'est si chère !

LEANDRE.

Daignez ...

GERONTE.

Vous que j'aimois comme mon fils enfin :

LEANDRE.

Mais ayez donc , Monsieur , la bonté de m'entendre ?

GERONTE.

Vous , que je prétendois faire au plutôt mon gendre ?

O Ciel ! Quel étoit mon dessein !

Par un aveuglement étrange autant que triste ,
J'allois chez moi , j'allois mettre un Anti-Lulliste ,
C'est-à-dire, placer un serpent dans mon sein !

LEANDRE.

Monsieur, calmez vos sens, & m'écoutez, de grace.

78 LES TALENS A LA MODE,
Du bon chemin rien ne peut m'écarter.
Ce que j'en fais est pour mieux exciter
Mademoiselle, à suivre votre trace.

GERONTE.

Quoi! Le morceau qu'ici...

LEANDRE.

C'est pour l'en dégoûter,
Que je viens de l'exécuter:
Pour lui faire sentir le ridicule extrême
Du goût Italien qu'elle aime.

GERONTE.

Seroit-il bien possible!

LEANDRE.

Où, pour n'en plus douter,
Un moment daignez écouter.

*(il chante le morceau de la Gerbe foudroyante, & le
charge beaucoup.)*

(à Lucinde, après avoir chanté.)

Hem! Vous sentez, Mademoiselle,
Combien cette Musique est perfide & cruelle.
Sous ses accords chargés la nature gémit.

LUCINDE.

Elle a de l'harmonie.

LEANDRE.

Ah ! Ce n'est qu'un vain bruit.

GERONTE.

C'est un charivari , rien n'est plus misérable.

LEANDRE.

C'est un cahos de sons , dont le grand nombre
accable ;

Il étourdit les sens , sans rien peindre à l'esprit.

GERONTE.

Oui , ce discours est véritable.

LEANDRE.

Présentement , Monsieur , jugez si ces accens ,

Et la façon dont je les rens ,

Doivent vous alarmer , & sont faits pour séduire.

GERONTE.

Non , j'avois pris le change , & n'ai plus rien à
dire.

Pardonnez , je vous prie , à ma vivacité.

C'est un écart où m'a jetté

Mon zèle ardent pour le Chant que j'admire.

En faveur du motif vous devez l'oublier.

C'est à moi maintenant de vous remercier.

Pour corriger ma fille , on ne peut mieux s'y
prendre.

80 LES TALENS A LA MODE;

Continuez, mon cher Léandre,
Cultivez le bon goût au sein de ma maison.
Je veux qu'à l'avenir vous y donniez le ton,
Et que de vos conseils tout le monde y profite.

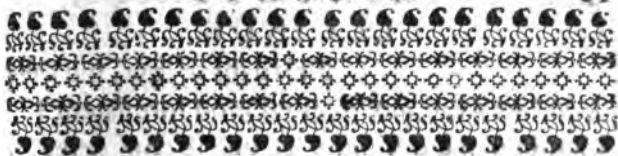
LEANDRE.

Courage, & de deux. Passons vite
A notre troisième leçon.

Fin du second Acte.



ACTE



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, LUCINDE.

ISABELLE.

CE que vous venez de m'apprendre
Me paroît singulier, vraiment.

LUCINDE.

J'ai frémi quand mon pere est venu nous surpren-
dre.

ISABELE.

Votre Amant, de ce pas, s'est tiré joliment.

LUCINDE.

Mon Amant ! Vous usez d'un terme qui me pique,
Et c'est blesser les loix de notre arrangement ;

Dites, plutôt, mon confrere en musique.

ISABELLE.

J'ai tort,

F

82 **LES TALENS A LA MODE,**
LUCINDE.

Mais dans ce jour , ma sœur ,
Admirez avec moi quel est mon sort flatteur !
Celui qui me distingue , & que je considère ,
Est l'ami parfait de mon pere ,
Qui veut par un bonheur , qu'à peine je conçois ;
Le choisir pour son gendre , il l'a dit devant moi

ISABELLE.

Et sans peine , entre nous , votre cœur le préfère ?
Sa figure

LUCINDE.

Il est vrai qu'elle est faite pour plaire ;
Mais ma raison agit bien plus que mon penchant.
Si par moi dans le fonds la chose est souhaitée ,
C'est que plus que tout autre il a le goût du chant
Et qu'étant mariés , l'on est plus à portée
De profiter

ISABELLE.

Certainement ,
Vous raisonnez fort juste , & je vous rends justice.

LUCINDE :

Ce n'est point un mari que je veux . . .

ISABELLE.

Non , vraiment ;
Vous ne cherchez uniquement
Qu'un jeune habile homme , qui puisse

Fortifier votre talent.

LUCINDE.

C'est ce que je veux justement.

ISABELLE.

De votre heureuse destinée

Je sens d'autant plus la douceur,

Que je viens , puisqu'il faut vous ouvrir tout mon
cœur ,

D'éprouver dans cette journée

Le même contre-temps & le même bonheur.

LUCINDE.

Avec l'objet de votre estime ,

On vous a donc surprise aussi ?

ISABELLE.

Oùï , ma sœur, mais loin qu'aujourd'hui

Mon pere m'en ait fait un crime ,

Il a paru charmé de le trouver chez lui.

L'amitié les unit du nœud le plus intime.

LUCINDE.

Rendons grace au hazard , il est de nos amis.

Cet heureux incident doit exclure Damis.

ISABELLE.

Ma sœur , j'ai tout lieu de l'attendre.

Mon pere doit , ce soir , m'entretenir

Sur un sujet , dit-il , qui me fera plaisir.

C'est , je n'en doute point , cela qu'il veut m'apprendre.

F ij

84 **LES TALENS A LA MODE,**
LUCINDE.

Rien n'est plus fortuné, je m'en réjouis fort ,
La pauvre Melanie , elle seule est à plaindre.

On lui prépare un triste sort ;
Mais comment ferons-nous , si l'on veut la contraindre ?

Nous avons fait serment de prendre son parti.

I S A B E L L E.

Oh ! dans cette occasion-ci ,
Qu'elle tâche , sans nous , de se tirer d'affaire.
N'allons pas sottement indisposer mon pere.

Nous sommes bien , tenons nous y ,
Le bon sens nous en fait une loi nécessaire.
On doit sacrifier , cela n'est pas douteux ,
Le bonheur d'une seule à l'intérêt de deux.

LUCINDE.

Cette raison me frappe ; elle est victorieuse ;
Nous rendrions d'ailleurs notre sort plus fâcheux ,
Sans rendre sa fortune heureuse.

Mais il est tard. Partons , il faut nous dépêcher.
L'Opéra sera plein : Nous serons mal-placées.
Les paroles , ma sœur ?

I S A B E L L E.

Ah ! je les ai laissées
Sur ma table tantôt , & je cours les chercher.

SCENE II.

LUCINDE, L'EPINE.

LUCINDE.

Vous entrez à propos ; allez dire à Leandre
Que je m'en vais à l'Opéra ;
Qu'il ne manque pas de s'y rendre ,
Qu'à coup sûr il m'y trouvera.
(*Elle part.*)

SCENE III.

L'EPINE *seul.*

JE crois qu'elle aura beau l'attendre.
Elle & sa sœur aînée ont eu déjà leur tour,
C'est à présent celui de Melanie.
Il attend pour venir lui faire ici sa cour,
Que l'une & l'autre soit sortie.
Je dois m'en informer & puis l'en avertir.
Je suis sûr de Lucinde : A l'égard d'Isabelle ,
A l'Opera la suivra-t-elle ?

F iij

86 LES TALENS A LA MODE;
Je n'en sçai, ma foi, rien : Reste à m'en éclaircir.
Il faut qu'adroitement j'interroge Lisette.
Bon , la voilà qui vient comme je le souhaite.

SCENE IV.

L'EPINE, LISETTE.

L'EPINE.

LA Vielle à la main ! Elle arrive gaiement.
Chacun dans ce logis exerce son Talent.

Ah ! de grace , Mademoiselle ,
Daignez suspendre un seul moment
Les Doux sons de votre Vielle.

Dites moi seulement . . .

(*Lisette joue en l'interrompant.*)

L'EPINE.

Là , rien qu'un mot , je vous supplie.
Pour aller voir cet Opéra nouveau
Isabelle est-elle partie ?

(*Lisette joue toujours.*)

L'EPINE.

Vous me regalez-là d'un fort joli Cadeau ;
Et vous en jouiez comme un ange.

Mais, Isabelle . . . Ah ! quelle rage étrange !

(*Lisette redouble sans dire mot.*)

L'EPINE.

Je vais battre des mains pour la faire cesser.

(*Il bat des mains.*)

Mes applaudissemens la font recommencer.

Pour converser avec une pareille folle ,

Je ne vois qu'un parti : faisons la capriole.

Pour signaler votre art , allons , n'épargnez rien.

Je vais faire briller le mien.

(*Lisette joue toujours en sautant , & l'Epine la poursuit en dansant.*)

S C E N E V.

LEANDRE, L'EPINE, LISETTE.

LEANDRE à l'Epine.

P Arle donc , es-tu fou ? Quelle ardeur te transporte ?

L'EPINE *dansant.*

Les Talens , Monsieur , les Talens.

LEANDRE.

Comment donc ?

L'EPINE *toujours dansant.*

C'est l'amour des Talens qui m'emporte.

F iiij

88 LES TALENS A LA MODE ;
LEANDRE.

Mais il te convient bien, maraut, lorsque j'attens ;
De danser . . . ,

L'EPINE *dançant encore.*

Comme vous ils entraînent l'Epine ;
Sur tout dès qu'il entre océans.

LEANDRE.

Dis ; Lucinde . . .

L'EPINE *continuant à danser.*

Oùi, Monsieur, leur pouvoir me lutine ;
Ils ont percé dans ces lieux séduisants,
Jusques dans l'anti-chambre où leur fureur domi-
ne.

LEANDRE.

Veux-tu ? . . .

L'EPINE.

Vous voyez bien cette aimable coquine,
Elle en possède d'étrouvans.

LEANDRE.

Veux-tu bien me répondre ?

L'EPINE.

Il le faut avouer ;

Ils sont rades dans une fille.

Lifette sçait danser aussi bien que jouer ;

Et jamais elle ne babilie.

Daignez un peu, Monsieur, l'interroger, pour voir.

COMEDIE.

89

LEANDRE.

C'est le parti que je vais prendre;
Mais tu me le païras ce soir.

(à Lisette.)

Ayez , ma belle enfant , la bonté de m'apprendre
Si Lucinde n'est pas allée à l'Opéra.

L'EPINE.

Ah ! voyez donc comme elle répondra !

(Lisette jône & s'en va.)

SCENE VI.

LEANDRE, L'EPINE.

LEANDRE.

Cette fille est vraiment d'un plaisant caractère;
Il faut que...

L'EPINE.

Non , jamais votre effort ne fera
Ce que tout le mien n'a pû faire.
Ici , depuis une heure entière ,
Monsieur , je l'interroge en vain :
Je n'en ai pû tirer , pour toute répartie ,
Que trois airs de Vielle avec un saut badin.
Pour Lucinde , je sçai qu'elle est déjà partie.

**96 LES TALENS A LA MODE,
LEANDRE.**

L'Epine, en es-tu bien certain ?

L'EPINE.

Oui, je suis sûr, Monsieur, qu'elle est sortie ;
Car elle-même me l'a dit ;
Et qui plus est, elle vous prie
De l'aller trouver.

LEANDRE.

Il suffit,

Je suis content.

L'EPINE.

Mais, Isabelle ?...

LEANDRE.

Elle est à l'Opera. J'ai pour garant fidelle,
J'ai ce billet qu'elle m'écrit.
Pour comble de fortune,
Geronte y doit aller aussi.

Comme je crains sa présence importune,
J'attens qu'il ne soit plus ici,
Pour voir en liberté l'aimable Mélanie.

L'EPINE.

Par elle vous voulez couronner la partie :
Mais Lucinde, Monsieur, vous parle par ma voix.
De l'aller joindre elle vous presse.

LEANDRE.

Sa sœur en fait autant par une lettre expresse ;

Mais je ne puis pas , à la fois ;
Les contenter toutes les trois.

J'ai, d'une exactitude extrême ,
Satisfait Isabelle , à qui j'avois promis.

A Lucinde au moment précis ,
L'Epine, j'ai tenu ma parole. de même.
J'ai trop d'honneur pour tromper la troisième.
Rien n'égale en ce point ma ponctualité ;
Elle tient même de l'austère.

Un principe que j'ai de tout tems adopté ,
Est qu'en Amour comme en affaire ,
Il faut de l'ordre , & de la probité.

L'EPINE.

Oh ! selon moi , la vôtre est des plus admirables
En même tems à trois filles aimables
Vous gardez la fidélité.

Un véritable amant différemment la prouve.

LEANDRE.

Mais, tu me mets à tort au nombre des amans :
Songe que je ne suis qu'amateur des Talens
Que j'aime à cultiver par tout où je les trouve.

L'EPINE.

Ce commerce pour vous est des plus amusans :
Mais satisfera-t-il ces trois objets charmans ?
Et croyez vous , Monsieur , que leur pere l'ap-
prouve ?

**92 LES TALENS A LA MODE,
LEANDRE.**

S'il l'approuve, l'Epine ? Oh ! vraiment je le croi.
Il fait plus , il m'en presse , il me le recommande ,
Et des mêmes Talens il est plus fou que moi.
Il veut qu'en sa maison ils donnent seuls la loi ,
Tant dans son cœur cette fureur est grande.

L'EPINE.

Mais le pouvoir de ces Talens maudits ,
Fera tourner la tête aux trois quarts de Paris.
A chaque instant, dans toutes les familles,
Dans tous les rangs, & dans tous les états ,
Quels ravages ne font-ils pas !
Que de femmes, Monsieur, & que de pauvres filles
Se laissent prendre à leurs traîtres appas !
Que d'Epoux pervertis ! La force enchanteresse ,
D'un gosier brillant & flatteur ,
Fait préférer le fard au teint de la jeunesse ,
Et l'artifice à la candeur ;
Négliger la beauté, dédaigner la sagesse :
Fait triompher le vice, & même la laideur.

LEANDRE.

On fait des plus beaux dons les plus mauvais usages ;
Et des Talens tu cites les abus.
Mais ces mêmes abus prouvent leurs avantages .
Puisqu'ils ont sur nos sens des charmes absolus ,
Même dans des sujets les moins dignes d'estime.

Juge sur nos esprits justement prévenus,
Jusqu'où va leur pouvoir, & leur droit légitime,

Quand ils se trouvent répandus

Sur des objets qu'un vrai mérite anime?

Négliger leur secours, ou bien le dédaigner,

Est le défaut des plus honnêtes femmes,

Quand ce n'est que par eux qu'elles peuvent régner.

Pour fixer leurs maris, pour captiver leurs ames,

C'est le seul art, s'il en est un.

Le plus bel œil, sans eux, est bientôt importun :

D'une conduite régulière

Sans eux, l'Ennui devient le fruit le plus commun.

Dans leur étude nécessaire

Est renfermé le don d'amuser & de plaire :

On leur doit l'agrément de la société;

Et pour se rendre aimable, il faut suivre leurs traces.

Les mœurs font la vertu, les traits font la beauté,

Et les Talens forment les graces.

L'EPINE.

Souvent aussi, Monsieur, ils forment en détail

Le grand art & le jeu de la minauderie;

L'exercice de l'Eventail,

Le regard en dessous, modeste agacerie,

La fureur de pincer sa levre de corail,

94 LES TALENS A LA MODE,
De ses dents pour montrer l'émail,
Le rire plein d'affetterie,
Les airs panchés & tel autre attirail,
Avant-coureurs certains de la coquetterie.

LEANDRE.

La beauté que j'attens ici
N'est pas telle ; mais la voici.

SCENE VII.

LEANDRE, MELANIE.

MELANIE.

AH ! nous pouvons enfin nous parler sans
obstacle,

Mon pere & mes deux sœurs sont allés au Spec-
tacle.

Moi, je vous avoürai, que je n'y vais jamais,
Que pour y voir danser dans les balets.

LEANDRE.

J'adore comme vous la Danse ;
Rien n'égale son éloquence.

Les pas expriment plus cent fois que les discours.
Quand on emprunte leurs secours,

La conversation n'est jamais languissante.

Ah ! ce coulé la relève toujours.

MELANIE.

Et ce pas de côté la rend intéressante.

Celle qui parle aux yeux est la plus amusante.

LEANDRE.

Pour commencer notre entretien flatteur,

En arrivant, d'abord je vous saluë,

En brillant & leste Danseur,

Qui fixant avec grace une amoureuse vuë ;

Sur tous les mouvemens de sa jambe tenduë ;

Est son premier admirateur.

MELANIE.

Et moi, je vous reçois avec l'air de grandeur

Qu'étaient à nos yeux nos Danseuses illustres ;

De qui les bras par leur hauteur

Semblent vouloir toucher, & dépendre les Lustres.

LEANDRE.

Ce développement annonce que mon cœur

Va devant vous dévoiler sa langueur.

MELANIE.

Ce mouvement soudain qu'un trouble feint anime ,

Prouve au moins que je sçai bien jouer la pudeur.

LEANDRE.

Chassez une injuste frayeur.

96 LES TALENS A LA MODE,
Ce pas de Loure vous exprime
La plus parfaite & la plus tendre estime.

MELANIE.

Et je répons à cet aveu discret ,
Par quatre pas de menuet.

LEANDRE.

Vous méprisez ma flâme sérieuse ;
Puisque vous n'aimez pas la Danse langoureuse ,
Je vais plus vivement marquer mon feu secret.

(Il fait la piroüette & plusieurs jettés batys.)

MELANIE.

Je redoute un Amour si vif & si coquet.

Adieu , je suis à tire d'aile ,

Et j'imite , en courant , le vol de l'Hirondelle.

LEANDRE.

Cruelle , vous fuyez , mais vos efforts sont vains ;

Pour vous punir d'une telle incartade ,

Je vous poursuis , je vous atteins ,

Et je vous ferme les chemins

Par une gargoüillade.

MELANIE.

Je ne puis plus marcher. Que vais-je devenir ?

Dans ce danger pressant ne perdons point la tête.

Puisqu'on m'empêche de courir ,

Il faut bien , malgré moi , que tout court je m'arrête.

Mais ne restons point sans agir.

Pour

Pour voltiger, si je n'ai plus d'espace,
Par mes mines du moins tâchons de le fléchir.
Regardez le contour de ce bras plein de grace,
Il vous dit tendrement : Est-ce donc par l'audace
Que l'on parvient à se faire cherir ?

LEANDRE.

Je suis vaincu moi-même, & vous demande grace !
Par la seule douceur je veux vous attendrir ;
Par mille petits soins j'espère y réussir.
Mes pieds auprès de vous ne tiennent point en
place.

Mon cœur est transporté ! Que je baise ce bras.

MELANIE.

Le baiser ! Doucement, car ce n'est pas un pas.

LEANDRE.

C'est une expression, il en faut dans la Danse.

Je puis d'ailleurs le baiser en cadence.

Ah !

(Il lui baise le bras en dansant.)

MELANIE.

Taisez-vous petit badin ,

Mon cœur en est ému, ma vertu s'en offense.

Vous m'avez fait un vrai chagrin.

LEANDRE.

Votre pudeur a tort , dites-lui de se taire.

98 LES TALENS A LA MODE,
MELANIE.

Je me fâcherois à la fin !

Respectez mieux la bienfiance.

LEANDRE.

Mes moindres pas sont soumis à son frein ;
Et jusques dans mes sauts je mets de la décence.

MELANIE.

Le Danseur qu'elle guide , est le plus séducteur.

LEANDRE.

Je vais donc employer son coloris flatteur.

MELANIE.

De ce pas là j'admire l'élégance.

LEANDRE.

De celui-ci regardez la douceur.

MELANIE.

Qu'il est tendre ! Ah ! je sens qu'il me ravit le cœur !
Je combats vainement sa puissance secrète.

LEANDRE.

O ciel ! Est-il bien vrai ? Suis je votre vainqueur ?

MELANIE.

Cette attitude là vous marque ma défaite.

LEANDRE.

Que mon bonheur est doux ! Que ma joye est parfaite !

Et que ma victoire a d'éclat !

Je vais la célébrer par un double entrechat.

M E L A N I E.

Non, moderez plutôt l'ardeur qui vous domine.
Soyez vainqueur modeste, & triomphez sans bruit.

Si l'amour propre où votre cœur incline, |
Veut célébrer un bien qui le séduit,

Que ce soit par une soudaine.

L E A N D R E.

Ainsi qu'un Papillon, je vole sans fracas.
Mon essor est rapide, & l'on ne l'entend pas.

M E L A N I E.

Vous imitez par l'inconstance
Ce même Papillon dont le vol est si doux.

L E A N D R E.

Par mes pas seulement j'imité son silence.
Si l'on me voit voler, ce n'est qu'autour de vous.
(Il voltige autour d'elle.)

M E L A N I E.

Et moi je voltige incertaine....

La Raison me retient, & le Penchant m'entraîne,

Tantôt je suis mon inclination,

Et je cede tantôt à la réflexion.

L'Amour veut triompher, l'Effroi vient le comba-
tre.

Il me fait reculer trois pas.

L E A N D R E, *lui tendant la main.*

Ah! dans le même instant, pour en avancer quatre,
Gij

100 LES TALENS A LA MODE,
L'Amour vous présente mon bras.
MELANIE.

J'accepte avec plaisir le secours qu'il m'envoie.
Léandre, enfin vous l'emportez;
Et cette main que vous me présentez
Me ramene au Penchant dont je deviens la proie.
LEANDRE.

Vous comblez mon ravissement!
Par un doux entrelacement,
Que de notre union nos bras peignent la joye!
Et par nos pas, que nos pieds, tour à tour,
Tracent en l'air divers chiffres d'amour.

SCENE VIII.

LEANDRE, MELANIE,
LUCINDE.

LUCINDE.

Vous formez un tableau, dont j'admire la
grace.

L'attitude est parlante, & je viens l'applaudir.

MELANIE.

Qui vous oblige donc si-tôt à revenir?

COMEDIE.
LUCINDE.

101

Nous n'avons pas trouvé de place.
Pour vous, vous employez fort bien votre repos:
Vous avez vos raisons pour rester solitaire;
Et la Danse particulière
Vous paroît préférable aux Balets généraux.

(à Léandre.)

Pour vous, Monsieur, je dois vous faire une querelle.

Votre temps est bien pris pour danser avec elle ?

LEANDRE *bas à Lucinde.*

Ah ! De grace , ne dites rien.

LUCINDE.

Rassurez-vous, ma sœur est dans ma confiance,
Ce que j'en fais est pour un bien.

Vous avez tous les deux bien tôt fait connoissance ?

MELANIE.

Vous même , à ne vous rien nier ,
Vous parlez à Monsieur d'un air bien familier :

LEANDRE *bas à Mélanie.*

Pour votre gloire, ici ne faites rien paroître.

MELANIE.

Non, non ; ce point par moi veut être démêlé.
Votre ton me surprend.

LUCINDE.

Il est tel qu'il doit être.

G iiiij

192 LES TALENS A LA MODE,
MELANIE.

Vous avez donc l'honneur de le connoître?
LUCINDE.

Qui, vraiment, c'est celui dont je vous ai parlé,
MELANIE.

Quoi ! Votre Chanteur est Léandre ?
LUCINDE.

Il vous a déjà dit son nom ?
MELANIE.

Lucinde, quelle trahison !

Autant qu'elle m'étonne, elle va vous surprendre.

Ce beau Musicien qui vous donne le ton,
Est mon maître à danser, puisqu'il faut vous l'apprendre.

LUCINDE.

Ah, le coquet !

MELANIE.

Ah, le fripon !

S C E N E I X.

LEANDRE , MELANIE , LUCINDE ;
ISABELLE.

ISABELLE.

Léandre , je vous cherche , & je suis très-ra-
vie

De vous trouver présentement ici.

LUCINDE.

Isabelle le nomme , & le connoît aussi !

ISABELLE.

Je puis parler devant Lucinde & Mélanie ,
Elles savent notre secret.

Je sors d'avec mon pere , & sur votre sujet ,
Il vient de s'expliquer d'une façon charmante.

Son amitié pour vous est surprenante ;
Et pour en resserrer plus fortement les nœuds ,

Son ame impatiente

Veut que l'hymen , ce soir , nous unisse tous deux.

MELANIE.

Vous comptez être son épouse ?

ISABELLE.

Oui ; vous ne devez pas en paroître jalouse ;
G iij

104 LES TALENS A LA MODE,

C'est le Bel-esprit qui me sert.

MELANIE.

Il ne vous sert pas seule, & j'ai droit d'y prétendre,

C'est mon homme du Bal.

LUCINDE.

Et celui du concert.

ISABELLE.

Ce discours me passe à l'entendre,

Je n'ai jamais rien vû de tel!

Mais c'est donc l'homme universel?

LUCINDE.

Pour moi, je n'y puis rien comprendre.

MELANIE.

Vous chantez, vous dansez, & vous faites des Vers?

C'est réunir, Monsieur, trop de talens divers.

ISABELLE.

Mais quel est donc l'espoir où votre esprit se fonde,

Et quel rôle ici faites-vous?

LEANDRE.

Mais, celui d'un homme du monde.

Sans faire des talens une étude profonde,

Il doit prendre la fleur de tous,

Et choisir, pour y faire un progrès convenable,

Et se former un goût qui ne soit pas commun ,

Une Maîtresse dans chacun.

L U C I N D E.

Mais la méthode est admirable !

Et le voile est charmant pour sa légèreté.

L E A N D R E.

C'est un devoir indispensable ,

Dont le monde lui fait une nécessité.

Il faut, pour le former, plus d'un Talent aimable ,

Comme pour composer un Bouquet agréable ,

Il faut plusieurs sortes de fleurs.

On y doit marier , par un adroit mélange ,

Qui fasse sortir les couleurs ,

L'Oeillet & la Grenade, avec la fleur d'Orange,

Vous rassemblez toutes les trois ,

Les différentes fleurs, dont mon cœur a fait choix.

M E L A N I E.

Mes Sœurs & moi, nous sommes la Grenade ,

La fleur d'Orange , avec l'Oeillet

Dont Monsieur forme son Bouquet

Pour réveiller son goût malade.

C'est beaucoup d'honneur qu'il nous fait!

I S A B E L L E.

Apprenez qu'en voulant effleurer chaque chose ,

Vous prenez un mauvais parti.

Il vaut mieux ignorer, qu'être instruit à demi.

106 LES TALENS A LA MODE,
LEANDRE.

A votre sentiment souffrez que je m'oppose.
Trop de savoir fait un pédant ,
Et l'extrême ignorance un sot impertinent ,
De qui l'entretien nous assomme.
Un peu de tout est justement
La devise de l'honnête-homme.

LUCINDE.

On n'a qu'à l'écouter ; il n'aura jamais tort.

ISABELLE.

Pour moi, je ne fais plus que dire.

MELANIE.

Je voudrois contre lui me fâcher & très fort.
Mais inutilement, il est fait pour séduire.

SCENE DERNIERE.

LEANDRE, MELANIE, LUCINDE,
ISABELLE, GERONTE.

GERONTE.

JE viens dans ce moment, je viens hâter les
nœuds,

Qui vont nous rendre tous heureux.
Mon cher Léandre, en épousant ma fille,

Vous ferez le bonheur de toute ma famille.

LEANDRE.

L'honneur que je reçois flatte mes plus doux vœux,
Et me voir votre Gendre est un bien où j'aspire :
Mais l'embarras du choix , puisqu'il faut vous le
dire ,

Tient mes esprits, Monsieur, dans la perplexité.
Pardonnez à l'aveu plein de sincérité ,

Que je suis forcé de vous faire.

Tout m'en fait dans ce jour une loi nécessaire.
Je l'avoue à ma honte , aux traits de la beauté
J'ai toujours eu le cœur inaccessible.

C'est pour les Talens seuls que je suis né sensible.
Je leur rends, tour-à-tour, un hommage assidu.
La Danse, la Musique, avec la Poësie,
Règnent également sur mon ame asservie ,

Et tiennent mon goût suspendu.

Chacune de ces Demoiselles
Possède un de ces dons dans un degré divin.

Voilà ce que j'admire en elles ,
Et voilà ce qui rend mon esprit incertain.

GERONTE.

Mais j'ai choisi pour vous; Isabelle est l'aînée,
Et ma main vous l'a destinée.

ISABELLE.

Non, je renonce aux droits des ans.

108 LES TALENS A LA MODE;

Il n'est pas question de leur prééminence.

Il s'agit aujourd'hui de celle des Talens.

Ils se trouvent en concurrence.

Je ne dispute ici que pour l'honneur du mien.

LUCINDE.

Je ne dois pas céder en rien.

La gloire de mon art s'y trouve intéressée.

MELANIE.

Attendez , il me vient une bonne pensée.

De finir la dispute, elle m'offre un moyen

Qui paroît le plus simple , & même le plus sage.

Pour juger quel Talent doit avoir l'avantage ,

Et couronner l'une de nous ,

Il faut qu'en lice ils entrent tous.

Si vous voulez l'approuver l'une & l'autre.

Chacune nous pouvons faire briller le nôtre

Tout-à-l'heure dans un Balet

Dont j'ai conçu le plan , & qui vient au sujet.

Ce sont les trois Muses Rivales ,

Differentes de goût , mais en mérite égales.

Celles dont mon art a fait choix ,

Sont Melpomène , Erato , Terpsicore ,

Qui se disputent à la fois ,

L'honneur de soumettre à leurs loix

Un génie agréable & plus léger encore.

(à Isabelle.)

Vous serez *Melpomène*, & *Lucinde Erato* ;

Moi, je serai la Muse de la Danse ;

Léandre, le génie enclin à l'inconstance

Qui volera tout autour du *trio*.

Celle de nous dont l'art & la puissance,

Près d'elle fixeront ce Silphe favori,

Obtiendra la victoire, & l'aura pour mari,

GERONTE.

Je trouve cette idée heureuse,

Et je donne mon agrément

D'avance à la victorieuse.

LUCINDE.

Sans balancer un seul moment

J'accepte le parti, sûre que la victoire

Va, bien-tôt, par mes soins, pencher en ma faveur.

ISABELLE.

J'y consens aussi de bon cœur,

Et j'espère y trouver ma gloire.

LEANDRE.

Moi, je suis sûr d'y trouver mon bonheur.

La Pièce dénouë par une Pantomime, où l'on voit d'abord Melpomene endormie. Plusieurs Songes volent au tour d'elle, & veulent empêcher le Génie qui paroît d'approcher du Trône où elle repose. Melpomene se

réveille, écarte les Songes, & le Génie lui fait tendrement l'aveu de sa passion, & se jette à ses genoux ; il a le bonheur de la fléchir. Elle l'arme du Poignard tragique, à la faveur duquel il met en fuite les Songes jaloux, & tous deux vont se placer sur le même Trône. On entend une symphonie qui annonce l'arrivée d'Erato. Le Génie inconstant se sent attirer par ces nouveaux sons, & quitte Melpomene pour suivre la Muse de l'Harmonie, qui va s'asseoir avec lui sur un siège de gazon. Les Suivans d'Erato célèbrent sa victoire en dansant au son de la flûte dont le Génie joue. Cette symphonie est interrompue par une beaucoup plus vive, qui caractérise la Muse de la Danse. Terpsicore paroît au milieu de sa Cour en formant une contre-danse. Le Génie ne peut résister à l'ascendant vainqueur du plus séducteur des Talens. Il abandonne Erato, & se livre tout entier aux charmes de Terpsicore, qui triomphe de ses deux sœurs. La Fête finit par un Tambourin dansé par le Génie, & par la Déesse des Entrechats.

A P P R O B A T I O N.

J'AY lû par ordre de Monseigneur le Chancellier une Comédie qui a pour titre, *les Talens à la mode*, en trois Actes, & en vers. A Paris ce 15 Septembre 1739.

Signé. L A S E R R E.

P R I V I L E G E D U R O I.

LOUIS, par la Grace de Dieu, Roy de France & de Navarre: A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra; SALUT. Notre bien amé PIERRE PRAULT pere, Libraire & Imprimeur de nos Fermes & Droits, à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer ou imprimer, & donner au Public, *Nouveau Recueil de Pièces du Théâtre Italien; le Diable boiteux; Histoire d'Osman, Premier du nom; la Vérité triomphante de l'Erreur*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires, offrant pour cet effet de les imprimer ou faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contrescel des Présentes. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes d'imprimer ou faire imprimer lesdits Livres ci-dessus spécifié, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & debiter par tout notre Royaume, pendant le tems de *neuf* années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance: comme aussi à tous Imprimeurs Libraires, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, debiter ni contrefaire lesdits Livres ci-dessus exposés; en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de

ceux qui auront droit de lui , à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits , de Six mille livres d'amende contre chacun des contrevenans , dont un tiers à Nous , un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris , l'autre tiers audit Exposéant , & de tous dépens , dommages & intérêts : A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris , dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression desdits Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs , & que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie , & notamment à celui du 10. Avril 1725. & qu'avant que de les exposer en vente , le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de Copie à l'impression desdits Livres , sera remis dans le même état où les Approbations y auront été données , es mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France , le Sieur Daguesseau , Commandeur de nos Ordres , & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau , Chancelier de France , Commandeur de nos Ordres , le tout à peine de nullité des Présentes : Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposéant ou ses ayans cause , pleinement & paisiblement , sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie desdites Présentes , qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres , soit tenue pour dûement signifiée , & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secretaires , soit ajoutée comme à l'Original: Commandons au premier notre Huissier ou Sergent , de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires , sans demander autre permission , & nonobstant Clameur de Haro , Chartre Normande & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. Donnée à Versailles le vingtième jour de Decembre, l'an de Grace mil sept cens trente-sept ; & de notre Regne le vingt-troisième. Par le Roy en son Conseil. Signé, SAINSON.

Registré sur le Registre IX. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 561. fol. 524. conformément aux anciens Reglemens, confirmés par celui du 28. Février 1723. A Paris le 24. Decembre 1737. Signé, S. LANGLOIS, Syndic.

L'EMBARRAS DU CHOIX, COMEDIE

DE M. DE BOISSY.

EN CINQ ACTES, EN VERS.

Représentée pour la première fois par les
Comédiens ordinaires du Roi, le 11.
Decembre 1741.

Le prix est de trente sols.



A PARIS,
Chez PRAULT pere, Quai de Gèvres,
au Paradis.

M. DCC. XLII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.



A P P R O B A T I O N.

J'Ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier une Comédie, qui a pour Titre : *L'Embarras du Choix*, & je crois que l'on peut en permettre l'impression. Ce 29. Février 1742.

CREBILLON.

P R I V I L E G E D U R O Y.

L O U I S, par la Grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenants nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra ; SALUT. Notre bien amé LAURENT-FRANÇOIS, PRAULT, fils, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il lui auroit été mis en main un Ouvrage qui a pour titre, *Nouveau Théâtre François*, ou Recueil des plus nouvelles Pièces représentées à Paris ; qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilèges sur ce nécessaires ; offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caractères, suivant la feuille imprimée & attachée pour modèle sous le contre-scel des Présentes. A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage cy-dessus spécifié, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de *neuf* années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance: comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage ci-dessus exposé, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits, sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de

confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel - Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de cet Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de Copie à l'Impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, le Sieur Daguesseau, Chancelier de France; Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'original; Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires: **CAR** tel est notre plaisir. **DONNE'** à Versailles, le vingt-deuxième jour d'Aoust, l'an de grace mil sept cens trente-huit: & de notre Regne le vingt-troisième. Par le Roi en son Conseil. *Signé*, SAINSON.

Registré sur le Registre X. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 105. Folio 93. conformément aux anciens Réglemens confirmés par celui du 28 Fevrier 1723. A Paris ce 26 Septembre 1738. Signé, LANGLOIS, Syndic.

**L'EMBARRAS
DU CHOIX.**

COMEDIE

DE M. DE BOISSY.

EN VERS, EN CINQ ACTES.

ACTEURS.

LISIDOR, oncle de Lucile.

LE CHEVALIER, oncle du Marquis.

CLEON, pere de Lucile.

LE MARQUIS DORGEMONT ;
amant de Lucile.

LE BARON DE FIERVAL, rival du
Marquis.

LUCILE.

ISABELLE, sœur du Baron.

FINETTE.

La Scène est en Bourgogne , dans un Château.



L'EMBARRAS DU CHOIX. COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LISIDOR, LE CHEVALIER.

LISIDOR.



Eh bien, voici le jour que vous allez-
revoir.

Ce neveu si chéri qui fait tout votre
espoir.

LE CHEVALIER.

Le bien que j'en apprens accroît cette espérance;
Et j'attens son retour avec impatience.

Paris & le grand monde, à ce que l'on m'écrit,
Ont poli ses façons, & formé son esprit

Au point que l'a toujours souhaité ma tendresse

A ij

LEMBARRAS DU CHOIX.

Pour le voir digne en tout de votre aimable niece
Cette union fortable est l'objet de mes vœux ,
Et je viens près de vous en presser les doux nœuds.

L I S I D O R.

Je suis vraiment flatté d'une telle alliance ;
Le Marquis réunit le bien & la naissance :
On ne peut pas avoir plus d'esprit , d'agrément ,
Ni prévenir les yeux plus favorablement.
Au sein de la Province , au sortir de ses Classes ,
Moi-même j'admirois sa figure & ses graces ;
Il répondoit toujours par quelques traits saillans.
Mais vous savez aussi , qu'à des dons si brillans ,
Il avoit le malheur de joindre plus d'un vice ;
Il étoit indiscret , enclin à la malice ,
Par la présomption en tout tems entraîné ,
Et montrant , à railler , un penchant éfrené ,
Qui sur ses bras sans cesse attiroit quelque affaire ;
Et le faisoit haïr , quoiqu'il fût né pour plaire.

LE CHEVALIER.

Ces défauts sont communs à tous les jeunes gens.
Paris l'en a purgé dans le cours de quatre ans.
Il est heureusement changé.

L I S I D O R.

Mais il doit l'être ;
Et ne plus se moquer des gens sans les connoître :
Il doit se souvenir de certaine leçon
Qu'il reçut de la main d'un Officier barbon ,
Qui d'une raillerie en public échapée ,
Paya le premier trait , de deux grands coups
d'épée.

LE CHEVALIER.

C'est une faute heureuse , & qui l'a corrigé.

C O M E D I E
L I S I D O R.

Pardon , je tiens encore au premier préjugé.
Pour croire, Chevalier , ce changement extrême,
J'en veux auparavant être témoin moi-même.
Attendons , s'il vous plaît, qu'il se soit présenté.
Mon frere , pour un autre , est d'ailleurs très-
porté.

L E C H E V A L I E R.

Je fai qu'à vos desirs , sa volonté déferé ;
Sa fille est par vous seul une riche héritière :
Vos biens vous ont sur elle acquis un droit certain ;
Vous êtes en un mot le maître de sa main ;
Et s'il faut vous parler ici , d'une ame franche ,
Le Baron de Fierval , pour qui ce frere panche ,
Quoique riche & sorti d'une bonne maison ,
Ne vaut pas mon neveu , qui , sans comparaison ,
Par l'âge & par l'humeur convient mieux à Lu-
cile.

On fait que l'intérêt est son premier mobile.
Il a beau se parer d'un fastueux dehors ,
Son caractère perce & trahit ses efforts.

L I S I D O R.

Ne croyez pas aussi , que ce dehors m'impose ;
Et cache à mes regards le but qu'il se propose.
Le fonds de son humeur que mon oeil aperçoit ,
Me déplaît plus qu'à vous ; mais par un autre en-
droit ,

Ce qui me choque en lui n'est pas son avarice ,
C'est , en aimant l'argent , de voir qu'il en rou-
gisse.

Moi , qui parle , je l'aime autant & plus que lui ;
C'est mon meilleur ami , c'est mon plus ferme
appui.

L'EMBARRAS DU CHOIX.

Je le chéris par goût & par reconnoissance ;
J'en fais gloire tout haut , il soutient ma naissance.
Il étend , embellit mes Terres , mes Châteaux ,
M'attire des plaisirs , des hommages nouveaux ,
Et met presque à mes pieds cette foule empressée,
De tant de concurrens , qu'une ame intéressée
Fait rechercher ma niece , & paroître en ces lieux
plus charmés de mes biens , qu'épris de ses beaux
yeux.

Pour jouir plus long-tems de leur inquiétude ,
Je me fais une joie , & souvent une étude
De tenir en suspens leurs vœux irrésolus ;
Et le Baron sur-tout me réjouit le plus.
Son amour pour mes biens , & ses peurs qu'il pallie,
A mes regards malins , donnent la comédie.
Il aime tous mes Fiefs à l'adoration.
Ils sont au fonds du cœur sa belle passion ,
Et l'oncle à ses regards , est , malgré sa vieillesse ,
Paré d'un million , aussi beau que la niece.

LE CHEVALIER.

Vous faites sagement de vous en divertir :
Mais vous aimez Lucile , & voulez l'établir.

LISIDOR.

Oùi : mais comme ce choix la touche la première,
Mon cœur l'en veut laisser maîtresse toute entière ;
Son discernement sûr n'est la dupe de rien ,
Et je suis assuré qu'elle choisira bien.
Sa raison est en tout au dessus de son âge.
A l'aveu de son cœur j'attache mon suffrage.

LE CHEVALIER.

Vous ne hazardez rien. Sur le choix d'un époux ,
Je la crois difficile encore plus que vous.
Elle ne se rendra qu'au mérite suprême

COMEDIE. 7

Trop heureux qui pourra l'obtenir d'elle-même !
Je vais donc auprès d'elle agir pour mon neveu.

LISIDOR.

Ecoutez , Chevalier. Vous ferai je un aveu ?
Si j'étois à sa place , en honneur , ma tendresse ;
Auroit peur d'employer auprès de ma maîtresse ;
D'un parent tel que vous , le dangereux appui.
Vous êtes un jeune oncle ; en travaillant pour lui ,
Vous pourriez pour vous-même intéresser sans
peine ;

Et pour gagner un cœur que le vrai seul entraîne ,
Le ton d'un homme sage est plus persuasif ,
Que , d'un Marquis brillant , l'étalage trop vif.

LE CHEVALIER.

Quand un homme a passé sa trente-huitième
année ,

Il ne doit plus parler d'amour ni d'himenée.

Le rôle d'amant veut . . .

LISIDOR.

Je suis votre valet.

J'ai soixante ans passés , & près d'un jeune objet
Je suis toujours galant , j'ai ces façons polies
Qu'avoit la vieille cour , & que l'on a bannies :
Adorateur zélé de ce sexe charmant ,
Je le lui marquerai jusqu'au dernier moment.

LE CHEVALIER.

Les Dames de tout tems ayant eu votre hommage ,
Pourquoi donc avoir fui toujours le mariage ?

LISIDOR.

Toutes m'ont inspiré tant d'estime à la fois ,
Que je n'ai jamais pû me fixer sur le choix.
Adieu , pour voir couler plus gaîment notre vie ;
Disons leur des douceurs , sans qu'aucune nous lie

A iiiij

8 L'EMBARRAS DU CHOIX:

Pour les aimer toujours , pour en être chéris ,
Soyons leurs partisans , & jamais leurs maris.

(*Il sort.*)

SCENE II.

LE CHEVALIER *seul.*

Quel heureux naturel ! Sa trempe est peu commune.

Rien ne le trouble , au sein d'une grande fortune.

Ses vœux sont modérés. Exempt d'ambition ,

Il n'est tyrannisé d'aucune passion.

Il n'a point à lutter contre un cœur indocile ,

Et le plaisir lui seul Mais j'aperçois Lucile :

Qu'elle est belle sans art ! Quel sera ton bonheur ;

Mon neveu , si tu peux en être possesseur !

SCENE III.

LE CHEVALIER, LUCILE.

LUCILE.

Vous voulez bien , Monsieur , que je vous félicite.

LE CHEVALIER.

Et vous , permettez-moi que je vous sollicite

En faveur du Marquis dont j'attens le retour.

Vous êtes , de son sort , la maîtresse en ce jour.

COMEDIE.

Son bonheur est un bien qu'en vos mains je
dépose.

LUCILE.

C'est mon oncle qui doit...

LE CHEVALIER.

Sur vous il s'en repose.

Il vous en fait l'arbitre avec juste raison ;
Et chargé d'établir le chef de ma maison ,
Je m'adresse à vous seule , & vous le recommande.
Daignez , belle Lucile , agréer ma demande.
Entre tant d'aspirans , sans vouloir les flatter ,
C'est celui qui paroît le mieux vous mériter.
La figure , l'esprit , le rang , le bien & l'âge ,
Tout parle en sa faveur , à leur désavantage.
De toute la Province , il a pour lui les vœux ,
Et la voix du Public vous unit tous les deux.

LUCILE.

J'ai beaucoup de respect pour tout ce qu'il décide ;
Mais mon cœur sur ce point craint de l'avoir pour
guide.

L'affaire est sérieuse , & vous trouverez bon
Que j'en prenne un plus sûr , ce sera la Raison ;
Elle veut avec vous que je sois ingénue.
Vous étalez l'esprit , la figure à ma vûe ,
Et vous ne dites rien du cœur , des sentimens ,
Du caractère enfin qui sont plus importants.
Ils sont le premier soin dont s'occupe mon ame ;
C'est de-là que dépend le bonheur d'une femme :
Voilà les qualités qu'il faut peindre à mes yeux ,
Et qui peuvent me rendre un amant précieux ,
Non des dons séducteurs qui n'ont que l'apparence ,

Et souvent sont un piège, où se prend l'innocence.

**50 L'EMBARRAS DU CHOIX.
LE CHEVALIER.**

Avec mille vertus vous les rassemblez tous ;
Et je sens redoubler mon estime pour vous ;
J'admire & suis surpris de voir tant de sagesse ,
Et ce fonds de raison avec tant de jeunesse.
Je répons du Marquis & de ses sentimens ;
De ceux de ses rivaux , ils sont tous différens :
Votre mérite seul attire son hommage.

LUCILE.

S'il pensoit comme vous , je croirois ce langage ;
Mais j'ai lieu d'en douter , & tout bien regardé ,
Son caractère

LE CHEVALIER.

Alors n'étoit point décidé.

Pour former ses pareils , Paris est le vrai maître ,
Et c'est présentement qu'on voit ce qu'il doit être.
Le monde a mis un frein à ses vivacités ,
Et perfectionné ses bonnes qualités.
Chacun

LUCILE.

Je sai , Monsieur , le bien qu'on en publie
Mais par mes propres yeux j'en dois être éclaircie
Avant que d'en pouvoir porter mon jugement ;
Et la chose n'est pas l'ouvrage d'un moment.
Il faut que je lui parle , il faut qu'il m'entretienne ,
Pour voir si son humeur convient avec la mienne.
Comme il pourra , Monsieur , ne pas me plaire
en tout ,
Je puis fort bien aussi n'être pas de son goût.

LE CHEVALIER.

Non , vous le charmerez. Heureux s'il peut vous
plaire!

COMEDIE.
LUCILE.

Oh ! Vous en dites trop pour un homme sincère.
LE CHEVALIER.

Je pense encore plus. Avant que de partir ;
L'amour déjà vers vous entraînoit son désir ,
Et vous avez connu son cœur dès son enfance.

LUCILE.

Monsieur , en ce tems-là , mauvaise connoissance !
Il ne ménageoit rien , malin , présomptueux.

LE CHEVALIER.

C'étoit l'esprit

LUCILE.

Le cœur ne valoit guères mieux.
Il paroïssoit sur-tout enclin à l'inconstance ;
Son oubli l'a prouvé depuis quatre ans d'absence ;
Et Paris n'est pas fait pour guérir ce défaut ,
Son exemple n'est bon qu'à l'augmenter plutôt ,

LE CHEVALIER.

Un regard de vos yeux fixera sa jeunesse ,
Et j'ose , sur leur foi , garantir sa tendresse.

LUCILE.

Songez-vous bien à quoi vous vous engagez-là ?

LE CHEVALIER.

Ma bouche , s'il le faut , pour lui le jurera.
Je suis sûr de son cœur , répondez-moi du vôtre.
Ma crainte est que vos vœux n'en préfèrent un
autre.

Je voudrois pouvoir lire un moment dans ce
cœur.

LUCILE.

Il ne vous sera pas difficile , Monsieur.
Pour personne jamais mon ame ne se cache ,
Encore moins pour vous dont l'estime m'attache.

DE L'EMBARRAS DU CHOIX.

Comme elle ne craint pas de se montrer au jour,
De son état présent , je vais sans nul détour :
Vous faire en ce moment le rapport véritable.
Mon embarras est tel qu'il n'est pas concevable.
La bonté de mon oncle est un fardeau pour moi ;
J'ai presque du chagrin , qu'il s'en fie à ma foi ;
Et puisqu'il faut , Monsieur , ici ne vous rien taire.
Aucun des prétendans n'a le don de me plaire.

LE CHEVALIER.

Je ne puis exprimer à quel point cet aveu
Est doux & consolant pour moi , pour mon neveu.

LUCILE.

Peut-être c'est ma faute , & l'orgueil qui me flatte,
Peut-être à ce sujet me rend trop délicate.
Pour me déterminer , pour arrêter mon choix ,
J'exige , je le sens , trop de dons à la fois.
Sur l'âge & l'agrément je puis être indulgente.
D'un modeste dehors mon ame se contente.
Mais pour les sentimens , les qualités du cœur ,
Jusqu'au dernier excès je porte la rigueur.
Je veux des mœurs sur-tout , je veux de la constance ;

Je veux qu'à la droiture, on joigne la prudence ;
Je veux ce que je crains de ne trouver jamais ,
Des feux à toute épreuve aussi tendres que vrais ;
Je veux, pour m'engager , être sûre qu'on m'aime ;
Désintéressement , & rien que pour moi-même.

LE CHEVALIER.

Oui , par votre sagesse & par tant de beautés,
Vous aurez ce bonheur , & vous le mérités.

LUCILE.

De ce discours flatteur , je ne suis point la dupe.
Comment m'en assurer dans le rang que j'occupe,

COMEDIE:

73

Et comment faire un choix dans cet effein nom-
breux

Qui demande ma main , & qui m'offre ses vœux

Comment favoir enfin le motif qui l'inspire ,

Si l'interêt le guide , où si l'amour l'attire ?

Mais non , mon amour propre a tort d'être incer-
tain.

Tout cède à l'intérêt. Tel est le cœur humain.

Mon oncle est l'objet seul de leur brigue impor-
tune ,

Ils sont moins mes amans que ceux de sa fortune.

Tous leurs soins sont pour elle , où si nous par-
tageons ,

L'amour subordonné n'obtient que les seconds.

Mon pere , par malheur , me persécute encore

Pour qui ? Pour un Baron que le seul bien décore ;

Et qui dans la Bourgogne enterré de tout tems ,

Au ton provincial , joint des airs importants.

Honteux du goût secret qu'il a pour la richesse ,

Il cherche à le couvrir d'un masque de noblesse ,

Et toujours combattu dans la peine qu'il prend ,

Ramasse d'une main ce que l'autre répand.

Cet embarras lui donne une mine équivoque ,

Qui divertit le monde, autant qu'elle me choque.

LE CHEVALIER.

Sa sœur est votre amie , & ses pas....

LUCILE.

Sont perdus.

Elle n'est près de moi que connoissance au plus ,

Ce titre dans le monde est un nom qu'on pro-
digue.

Pour moi , l'abus m'en blesse , & l'excès m'en fa-
tigue.

174 L'EMBARRAS DU CHOIX.
Pour élire un époux, si mon cœur est flotant,
Sur le choix d'une amie, il est encor plus lent.

SCENE IV.

**LE CHEVALIER, LUCILE,
FINETTE.**

FINETTE.

GRande, grande visite !

LUCILE.

Eh, qui ?

FINETTE.

Mademoiselle,

C'est, Monsieur le Baron & sa sœur Isabelle.

LUCILE.

Ils usent bien souvent du droit d'être voisins.

FINETTE.

Sans doute, dans ce jour ils ont de grands des-
seins.

Le frere est radieux, & la sœur est brillante.

L'un arrive en vainqueur, & l'autre en conqué-
rante

LE CHEVALIER.

La sœur est très-aimable.

FINETTE.

Elle le fait vraiment,

Et s'estime beaucoup, quoique modestement :

Mais le frere est orné d'un nouveau ridicule,

Il saute aux yeux d'abord, quoiqu'il le dissimule.

COMÉDIE.

15

Avec l'habit qu'il porte , il faut sur-tout le voir ;
De peur de le gâter , il n'oseroit s'asseoir :
On voit au soin qu'il prend , à l'air dont il s'écoute ,
Qu'il regrette en secret tout l'argent qu'il lui
coûte.

Sur son front triste & fier , par un plaisant conflit ,
L'avarice se plaint , & l'orgueil s'applaudit.

LUCILE.

Comme de leur présence ils m'honorent sans cesse ,
Je pourrai les quitter sans nulle impolitesse.

FINETTE.

Ils souperont ici . . . Mais les voici tous deux.

LE CHEVALIER.

Je sors , Mademoiselle , & vous laisse avec eux.

(*Il sort.*)

SCÈNE V.

LUCILE , LE BARON , ISABELLE ,
FINETTE.

LUCILE à Isabelle.

Vous voilà bien parée , & Monsieur est bien
lesté.

LE BARON.

L'habit est assez riche.

ISABELLE.

Et le mien est modeste.

46 L'EMBARRAS DU CHOIX.
LUCILE.

Il vous sied.

ISABELLE.

Mais chacun me l'a dit aujourd'hui.

LUCILE *au Baron.*

Le vôtre, je le vois, vous a coûté cher ?

LE BARON.

Où.

L'argent.... Mais c'est à quoi je ne prends jamais
garde,

Et briller, pour vous plaire, est ce que je regarde.
Quoiqu'on se pare en vain pour vous faire la
cour.

Le brillant de vos yeux ternit tout en ce jour.
De l'univers entier, ils feroient la conquête,
Et l'on ne vit jamais une si belle tête.

FINETTE *à part.*

Mais il doit l'adorer. En perles, en brillans
Elle est riche aujourd'hui de deux cens mille
francs.

ISABELLE *qui l'entend.*

C'est par un autre éclat qu'elle charme mon frère.

LE BARON.

Celui de la personne a seul droit de me plaire.

LUCILE.

Vous me flattez, Monsieur.

LE BARON.

Je le jure, d'honneur.

Le tems est précieux, souffrez que mon ardeur,
Saisisse ce moment où mes rivaux....

LUCILE.

Finette,

Avertissez mon oncle.

LUCILE.

COMEDIE.

17

LE BARON.

Attendez. Je souhaite . . .

LUCILE.

Dites-lui promptement que Monsieur vient le voir.

LE BARON.

Non , je viens pour vous seule , & mon premier devoir . . .

LUCILE à *Finette*.

Allez.

FINETTE.

Il est sorti.

(*Elle rentre.*)

SCENE VI.

LUCILE , LE BARON ,
ISABELLE.

LE BARON à *Lucile*.

Q Ue je vous entretienne ;

LUCILE.

Reposez-vous tous deux, attendant qu'il revienne.

LE BARON.

Un amant suppliant doit s'expliquer debout ,
Et l'on est trop gêné dans un fauteuil sur-tout.

ISABELLE.

De grace, devenez ma belle-sœur bien vite.

B

18 L'EMBARRAS DU CHOIX.
LUCILE.

Vous me faites honneur plus que je ne mérite.

LE BARON.

Nos biens sont tous voisins : j'ai deux Fiefs des
plus beaux ,

Cent mille écus de rente avec quatre Châteaux.

SCENE VII.

LUCILE, LE BARON, ISABELLE,
FINETTE.

FINETTE à Lucile.

UN Laquais vous demande , & la réponse
presse.

LUCILE.

Pardon , si pour la faire, un moment je vous laisse.
(Elle rentre.)

SCENE VIII.

LE BARON, ISABELLE,
FINETTE.

LE BARON à Finette.

A Rrête. Un mot... Voilà pour engager ton
cœur ,
Ma chère , à prévenir Lucile en ma faveur.

COMEDIE.
FINETTE.

19

Je le refuserois de la main de tout autre ;
Mais il m'est précieux en venant de la vôtre.

(Elle s'en va.)

Le Baron en donnant l'argent à Finette , avoit laissé tomber une pièce qu'il ramasse promptement , sans qu'elle l'apperçoive , & qu'il remet dans sa poche avec un air de joie.

SCENE IX.

LE BARON , ISABELLE.

LE BARON.

Lucile tâche en vain d'éluder mon amour ;
Il faut qu'elle s'explique avant la fin du jour ;
Je viens d'être informé que le Marquis arrive ,
Et voilà ce qui rend ma recherche plus vive.
C'est , de mes concurrens , le plus à redouter ,
Il réunit en lui tout ce qui peut flatter
Et surprendre le cœur d'une jeune personne.
Il revient de Paris ; ce vernis seul lui donne
Un prix , un relief qui ternit ses rivaux ,
Et m'avilit moi-même aux yeux Provinciaux :
Il a de plus , pour lui , la jeunesse en partage
Et de la nouveauté le piquant avantage ;
Sans compter qu'il est noble & riche comme moi.
Lucile va l'aimer , & j'en frémis d'effroi !

ISABELLE.

Son pere est pour vous.

B ij

20 L'EMBARRAS DU CHOIX.

LE BARON.

Oùi , j'ai même sa parole.

Dans sa petite Terre en cet instant je vole :
Elle n'est qu'à deux pas ; & sur de son appui ,
Dans une heure en ces lieux je reviens avec lui.
Vous, pendant mon absence agissez auprès d'elle ;
Sur-tout , pour gagner l'oncle , employez votre
zèle.

Vous m'avez dit qu'il a de l'estime pour vous ,
Et vous avez l'esprit insinuant & doux.
Servez-vous-en , ma sœur , pour avoir son suf-
frage ;
Et si , d'y réussir , vous avez l'avantage
Sur ma reconnoissance, oh ! vous pouvez comp-
ter ,

Et mon cœur généreux va la faire éclater :
Mon humeur libérale égale mes richesses.

ISABELLE.

Oùi , vous êtes sur-tout magnifique en pro-
messes.

LE BARON.

Je le fais en effet. Je vous établirai.

ISABELLE.

Et de tout mon pouvoir , moi , je vous servirai.
Vous pouvez , du succès , être assuré d'avance.
Je puis tout sur Lucile , & j'ai sa confiance.
L'oncle m'écoute en tout , & j'ai sur son esprit ,
Par mes attentions , acquis tant de crédit
Qu'il est rempli pour moi d'égard , de politesse ;
Ses bontés vont souvent jusques à la tendresse :
Je n'ai qu'à le prier de me faire un plaisir
Pour être , dans l'instant , sûre de l'obtenir.

COMEDIE.
LE BARON.

21

En ce cas , près de lui , mettez tout en usage ;
Songez que de lui seul dépend mon mariage.
L'autorité toujours est du côté du bien.
L'oncle est tout , en un mot , & le pere n'est rien ;
Ce nom n'est qu'un vain titre en ce vieux Militaire.

Ayant eu le malheur d'avoir plus d'une affaire,
D'un exil rigoureux , il a subi les Loix ;
Et perdant sa fortune , est déchu de ses droits.
Son exemple doit être une leçon terrible ,
Et qui nous rend des biens l'utilité sensible.
Je les méprise au fonds : Mais peut-on s'en passer ?
Non ; malgré qu'on en ait , il faut en amasser.
Le plus ou moins d'argent nous fait ce que nous sommes ;

Et c'est par sa valeur que l'on compte les hommes :
On respecte , on honore un coquin opulent ,
Et l'honnête homme pauvre est mort civilement.

Fin du premier Acte.

22 L'EMBARRAS DU CHOIX;



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER , FINETTE.

FINETTE.

Monsieur !

LE CHEVALIER.

Qu'est-ce ? Parlez.

FINETTE.

Livrez-vous à la joie ;

Voilà votre neveu que Paris vous renvoie ,
Beau , poli , gracieux , brillant & fait au tour ,
Tel qu'il paroît formé par la main de l'Amour ;
Pour le coup ses rivaux n'ont qu'à quitter la place ,
Leur vainqueur va paroître & son air les terrasse.

LE CHEVALIER.

Il est donc bien aimable ?

FINETTE.

Il est des plus charmans :

Ma foi , vive Paris pour façonner les gens.

Il entre. Regardez , quel maintien ! Sa présence

Vous en dit cent fois plus que ma vaine éloquen-
ce.

S C E N E III.

LE CHEVALIER, LE MARQUIS,
FINETTE.

LE MARQUIS.

JE vous revois, mon oncle : après un si long
tems,

Je ne puis exprimer ma joie en ces instans.

LE CHEVALIER, *l'embrassant.*

La mienne la surpasse, elle est des plus parfaites.

De vous voir de retour, formé comme vous l'êtes.

Je dois bien augurer de cet abord si doux,

Il confirme le bien que l'on m'a dit de vous.

FINETTE.

Plus je le considère, & plus j'en suis contente !

LE MARQUIS *regardant Finette.*

Cette fille a bon air.

FINETTE.

Votre mine m'enchanté,

Lucile est dans le Parc, & j'y cours faire un tour

Pour l'avertir, Monsieur, de votre heureux re-
tour.

(*Elle sort.*)

S C E N E I I I.

LE CHEVALIER, LE MARQUIS.

LE CHEVALIER.

Vous allez voir, Marquis, une fille adorable,

Et je ne connois rien qui lui soit comparable ;
 Pour elle heureusement vous semblez être né.
 Le desir de vous voir son époux fortuné,
 Est l'objet de mes soins & de mon espérance,
 J'ai préparé pour vous ces noeuds en votre absence ;

Et dans cet heureux jour où vous voilà majeur ;
 C'est peu que de vos biens vous soiez possesseur,

Pour vous aider à faire un si grand mariage,
 Je veux de tous les miens grossir votre héritage ;
 Et je trouve Lucile un bien si précieux,
 Que pour vous l'assurer rien ne coûte à mes yeux.

LE MARQUIS.

Je n'ai point de langage assez fort pour vous dire
 Combien je suis touché des soins que vous inspire

Le desir généreux d'agrandir ma maison,
 Et d'augmenter en moi l'éclat de notre nom ;
 De mon juste transport à peine je suis maître.

LE CHEVALIER.

La sensibilité que vous faites paroître,

COMEDIE.

25

Acheve d'affermir mon cœur dans son espoir.

LE MARQUIS.

Lorsque je vous dois tant , en puis-je trop avoir ?

Des Oncles de nos jours , vous êtes le modele ,

A ma reconnoissance un vrai regret se mêle.

De ne pouvoir répondre à votre empressement.

Daignez ne point presser mon établissement.

LE CHEVALIER.

Vous m'étonnez !

LE MARQUIS.

C'est mal reconnoître vos peines :

Mais pardon, je ne puis prendre si-tôt des chaînes ;

Et quoique d'un tel nœud , je sente tout le prix ,

Ma vûe & mes desseins se tournent vers Paris.

J'ai même pour la Cour des projets de Fortune.

LE CHEVALIER.

Jamais partout ailleurs vous n'en trouverez une ,

Qui puisse balancer celle qui s'offre ici ;

Tout dans un même objet se trouve réuni ,

La beauté , la vertu , les biens & la naissance.

Vous changerez de ton, Marquis, en sa presence.

Voiez-la seulement.

LE MARQUIS.

Oui , j'aurai cet honneur ;

Elle avoit autrefois presque asservi mon cœur :

Mais, Monsieur, à present quels que soient tous ses charmes ,

Je les admirerai sans leur rendre les armes.

LE CHEVALIER.

Affectez , croiez-moi , moins d'intrepidité ,

Un regard punira votre sécurité ;

Et ses yeux. . .

**26 L'EMBARRAS DU CHOIX;
LE MARQUIS.**

Leur éclat peut être redoutable ;
Mais je crois , à leurs traits , mon cœur impéné-
trable :

J'en ai vû de plus fiers.

LE CHEVALIER.

Mais non pas de si beaux.

Ils ont , depuis quatre ans , acquis des feux nou-
veaux.

LE MARQUIS.

Moi , j'ai de mon côté , pour me mettre en dé-
fense ,

Acquis beaucoup plus d'art & plus d'expérience.

LE CHEVALIER.

Pourquoi donc vous armer contre un penchant
permis ,

Et d'un si digne objet , avoir peur d'être épris ?

Tels sont les jeunes gens ; ils sont , dans leurs
yvresses ,

Hardis à s'enflâmer pour d'indignes Maîtresses ,

Et craignent de brûler d'un amour vertueux

Pour de sages beautés qui méritent leurs vœux.

LE MARQUIS.

Voilà de la morale , & très-édifiante :

Mais elle porte à faux ; je n'ai pas cette pente.

LE CHEVALIER.

Prouvez - le donc sur l'heure en montrant plus
d'ardeur

Pour rechercher Lucile & mériter son cœur :

La brigue pour l'avoir , ici n'est par petite ,

Et vous avez besoin de tout votre mérite.

LE MARQUIS.

Je n'ose me flatter de plaire à ses appas ;

COMEDIE.

27

Mais j'espere du moins qu'ils ne me vaincront pas.

LE CHEVALIER.

Pour combattre mon Choix autant que vous le faites ,

Il faut que vous aïez quelques raisons secrettes.

LE MARQUIS.

Il est vrai que mon goût. . . Vous allez me blâmer.

LE CHEVALIER.

Quel est donc ce motif ? Daignez m'en informer.

LE MARQUIS.

Un qui peut tout sur moi , que vous trouverez mince :

Jen'aime pas, Monsieur, les beautés de Province.

Mes yeux accoûtumés aux bons airs , au brillant

De celle de Paris , ne peuvent à present ,

Des autres , sans pitié , regarder le visage ;

Leur façon de se mettre , autant que leur langage ,

Est ridicule au point qu'on n'y tient pas vraiment :

On ne peut s'empêcher de rire en les voiant.

Que la beauté sans grace est gauche & revoltante !

Ah ! J'aimecent fois mieux une laidron piquante.

LE CHEVALIER.

Tant d'attraits dant Lucile éclatent , tour à tour ,

Qu'elle orneroit la Ville & pareroit la Cour ;

Rien ne peut l'enlaidir , tout sied à sa personne.

Tout devient agrément par l'air qu'elle lui donne ,

On ne sçauroit la voir sans en être enchanté ,

Son air , son caractere est l'ingénuité ;

Mais l'ingenuité fine , spirituelle ;

Car elle a de l'esprit presque autant qu'elle est belle.

Ses graces sans étude , & qui n'ont rien d'acquis ,

28 L'EMBARRAS DU CHOIX;
Charment dans tous les tems, sont de tous les Païs;
Et son ame parfaite , ainsi que sa figure ,
Pour devoir rien à l'art , tient trop de la nature.

LE MARQUIS.

Vous excellez , mon Oncle , à faire des portraits.

LE CHEVALIER.

Vous raillez ?

LE MARQUIS.

Moi , Monsieur , je ne raille jamais.
J'admire bien plutôt , votre main délicate. . .

LE CHEVALIER.

Dessine dans le vrai , jamais elle ne flatte ;
Et je fais encore mieux par mes soins assidus ,
Démasquer les défauts que peindre les vertus.

LE MARQUIS.

Pardon. Je doute encor que Lucile soit telle ,

LE CHEVALIER.

Pour en être certain , rendez-vous auprès d'elle ,
Adieu. Je reviendrai , sçavoir de vous après ,
Quel effet sur votre ame auront fait ses attraits ;

(à part en s'en allant.)

Il n'est que décoré , du moins je le soupçonne !

SCENE IV.

LE MARQUIS *seul.*

IL me tarde de voir la petite personne :
C'est un choc qu'aisément je pourrai soutenir ,
Et je vais d'un front sûr . . . Mais je la vois venir.
(*il sort.*)

SCENE V.

LE MARQUIS, LUCILE.

LE MARQUIS *à part.*

M On oncle avoit raison. Juste Ciel ! Qu'elle est belle !

(à Lucile.)

Madame, permettez que je vous renouvelle,
Un hommage rendu dès nos plus jeunes ans :
Vos charmes sont si fort augmentés par le tems,
Que mes yeux sont frappés d'une surprise extrême,
Et l'admiration qui m'enleve à moi-même,
Est le premier tribut que d'abord je leur doi ;
Mon cœur est le second qu'ils reçoivent de moi.

LUCILE.

Monfieur, un tel discours a lieu de m'interdire,
Et vous exagerez.

LE MARQUIS.

Je n'en fçaurois trop dire ;
Vous êtes accomplie , & je ne vis jamais . . .

LUCILE.

Vos termes font trop forts, Monfieur, pour être
vrais ,
Toute loüange outrée est une raillerie.

LE MARQUIS.

Non , Paris , je vous parle ici fans flatterie ,
N'offre rien de si beau , de si parfait aux yeux.
Votre air fin me surprend ; mais c'est prodigieux ,

LUCILE.

Tout est simple chez moi , rien n'y tient du prodige.

30 L'EMBARRAS DU CHOIX;
LE MARQUIS.

Je le répète encor ; prodigieux , vous dis-je !
Au fond d'une campagne & sans aucun secours .

LUCILE.

Rien n'est prodigieux, Marquis, que vos discours.

LE MARQUIS.

Mais on ne peut pas mieux jouer la modestie ,
Et tout s'y trouve joint , art , décence , ironie !

LUCILE.

Non , ma bouche & mon air , tout est sincere en
moi ;

C'est vous seul qui jouez, Monsieur: je m'aperçois,
Qu'aux autres volontiers nous prétions d'ordi-
naire ,

La teinte & la couleur de notre caractère.

LE MARQUIS.

Je ne vous prête rien , & nous nous rencontrons.
Nos goûts....

LUCILE.

Vous vous trompez, Marquis, nous differons.
Mon ton....

LE MARQUIS.

Est le bon ton. C'est-là ce qui m'étonne;
Vous l'avez comme moi , sans que je vous le
donne !

LUCILE.

Je ne connois qu'un ton dans ma simplicité ;
Le ton de la nature , ou de la verité ,
Qui la même partout , jamais ne se ressemble ,
Qui n'en affecte aucun & les a tous ensemble ;

LE MARQUIS.

Il en est un plus doux , un plus interessant ,
Et vous me l'apprenez, le ton du sentiment.

COMEDIE.

31

LUCILE.

Non, non, Marquis, ce ton est different du vôtre;
Qui n'a pas le premier, ne sçauroit avoir l'autre.

LE MARQUIS.

Mais je les ai tous deux.

LUCILE.

Le seul par vous suivi;

Est le ton de l'esprit à la mode asservi.

Comme la vérité qui lui sert de modele,

Le sentiment est simple, & marche à côté d'elle;

Il est craintif, modeste, ennemi de l'éclat;

Et pour être brillant, il est trop délicat.

Convenez avec moi qu'il n'est pas votre guide.

LE MARQUIS.

Pardonnez-moi, je suis près de vous très-timide.

LUCILE.

En verité, Monsieur, vous le cachez si bien,

Que mon esprit jamais n'en eût soupçonné rien.

LE MARQUIS.

Rien n'est pourtant plus vrai; c'est l'Amour qui
m'inspire;

Je vous trouve adorable, & le bien où j'aspire,

Est celui de vous plaire & d'avoir votre aveu,

Un Amant n'a jamais brûlé d'un plus beau feu.

LUCILE.

De grace, près de moi quittez ce faux langage,

Et reprenez plutôt celui du badinage.

LE MARQUIS.

Je suis dans vos fers....

LUCILE.

Non, jargon plein de fadeur

Qui révolte l'oreille & ne dit rien au cœur.

LE MARQUIS.

L'Amour....

32 L'EMBARRAS DU CHOIX,
LUCILE.

J'ose en parler ici sans le connoître ;
Je juge ce qu'il est , parce qu'il devoit être ,
Et j'ai droit de penser , Monsieur , que cet amour ,
Prend dans le cœur sa source , où son feu voit le
jour ;

Et que du sentiment tenant cette lumière ,
Il doit avec son air , avoir son caractère ;
Être respectueux , craindre de se montrer ,
Ne point. . .

LE MARQUIS.

Le mien est tel. Faut-il vous le jurer ?

LUCILE.

Les sermens sont des mots , les mots des sons frivoles ,

Et je ne crois rien moins que l'aveu des paroles ;

LE MARQUIS.

Cependant quand on aime , il faut les employer.
Sans leur aide , un Amant seroit un siècle entier. . .

LUCILE.

Le discours en dit moins qu'un timide silence.

LE MARQUIS.

Si l'on n'avoit recours qu'à sa seule éloquence ,
La conversation seroit sèche à périr ,
Un amour qui se tait ! Mais c'est pour en mourir ?
Le discours le soulage , & du moins nous console.

LUCILE.

Il s'exhale en propos , & comme eux il s'envole ;

LE MARQUIS.

Puisque les mots sur vous ont si peu de crédit ,
Croïez - en ce regard où l'amour est écrit.

LUCILE, *souriant.*

Il a l'air trop malin , pour le croire sincère.

LE

LE MARQUIS.

Mais enseignez-moi donc le secret de vous plaire.

LUCILE.

Ce secret-là, pour vous, me paroît mal aisé.

LE MARQUIS.

Mais pour l'apprendre; à tout mon cœur est disposé,

Que faut-il donc ?

LUCILE.

Donner le tems qu'on vous connoisse.

Ce sont les procédés qui prouvent la tendresse :
 Il faut saisir l'instant qui peut les mettre au jour ;
 En attendant qu'il naisse, il faut que votre amour
 Songe moins à briller par des traits agréables,
 Qu'à se faire estimer par des vertus aimables ;
 Qu'il préfère leur charme à tout vain agrément.
 C'est ainsi que s'explique un véritable Amant ;
 Voilà le seul avenu qu'ose risquer sa flamme ;
 Le seul qui peut toucher & convaincre mon ame.

LE MARQUIS.

Vos conseils sont ma règle, & j'y soumets mon fort,

Je veux les suivre en tout, & je prétens d'abord,
 Par mon zèle empressé, par ma conduite sage,
 Prevenir vos parens, captiver leur suffrage,
 A force de vertus vaincre mes concurrents,
 Et pour vous mériter, prendre vos sentimens.

LUCILE.

Vous me faites, Marquis, une grande promesse.

LE MARQUIS.

Et je vous la tiendrai.

LUCILE.

Nous verrons. Je vous laisse.

C (elle sort.)

SCENE VI.

LE MARQUIS *seul.*

JE brûle de revoir mon Oncle, en ces instans,
Pour le presser d'agir.

SCENE VII.

LE CHEVALIER , LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Monsieur , je vous attens ;
Je suis ravi , comblé , transporté dans l'extase ,
Et rien n'est comparable à l'ardeur qui m'embrase,
Lucile. . . .

LE CHEVALIER.

Vous riez , Marquis ?

LE MARQUIS.

Non , non vraiment.

Je n'ai jamais parlé plus sérieusement :

Pour croire ce qu'elle est , il faut la voir , l'entendre,

Et son mérite est tel , qu'on ne sçauroit le rendre !

Sa personne est divine , & passe son portrait

Que je croïois flatté , quand vous me l'avez fait.

C O M E D I E.
LE CHEVALIER.

35

Vous, qui vous moquiez tant de nos provinciales,
Vous les préférez donc à leurs fieres rivales ?

LE MARQUIS.

Lucile est un trésor transplanté dans ces lieux,
Qui ne meritent pas un bien si précieux ;
C'est un vol qu'à Paris ils ont fait en cachete,
Et qu'il faut au plutôt que ma main lui remette.

LE CHEVALIER.

Eh bien, daignerez-vous m'en croire une autre-
fois ?

LE MARQUIS.

Oùï, vous avez du goût, mon oncle, pour un
choix.

LE CHEVALIER.

Cet éloge est flatteur.

LE MARQUIS.

Parlez, pressez l'affaire.

LE CHEVALIER.

J'aurois une demande, avant tout, à vous faire.
De Lucile, Marquis, vous paroissez content ;
De vous, là, pensez-vous qu'elle le soit autant ?

LE MARQUIS.

J'ai lieu de m'en flatter, & je crois m'y connoître.
Je vous dirai bien plus, Monsieur, elle doit l'être.

LE CHEVALIER.

Marquis, vous êtes riche en bonne opinion.

LE MARQUIS.

J'ai fait voir tant d'estime & tant de passion. . .

LE CHEVALIER.

Il faut bien d'autres soins.

LE MARQUIS.

Pour avoir son suffrage,

C ij

36 L'EMBARRAS DU CHOIX,
Je sçai qu'il faut , sur tout , être modeste & sage.
J'en ai fait la promesse , & j'y veux faire bonneur ;
Mes sentimens sont peints dans mon extérieur.

LE CHEVALIER.

Votre air , à parler franc , où regne l'ironie ,
Est un garant trompeur dont mon œil se défie.
Vous n'êtes pas changé.

LE MARQUIS.

Mais regardez-moi bien.

LE CHEVALIER.

Je vous regarde , & vois à travers ce maintien ,
Luire , de vos défauts , la pointe imperceptible.

LE MARQUIS.

De la prévention , voilà l'effet risible ;
Je parois maintenant à vos regards seduits
Tel qu'elle me presente , & non tel que je suis.
Comme la jalousie , aveugle en ses caprices ,
Elle change nos traits & nous prête des vices.
Mon cher oncle , fortiez de cette injuste erreur
Qui fait à votre goût plus de tort qu'à mon cœur.

LE CHEVALIER.

Perdre une telle idée , est ce que je desirer.
Ne vous passez donc rien afin de la détruire.
A qui n'est point suspect tout sera pardonné.
Mais un rien vous nuira. Vous êtes soupçonné.
C'est Lucile d'abord que vous devez convaincre.
Vous avez des rivaux.

LE MARQUIS.

J'espère de les vaincre.

Je suis , sans vanité , je puis parler ainsi ,
Je suis le seul amant qui la mérite ici.

LE CHEVALIER.

Sans vanité ! fort bien , dans le tems qu'elle éclate.

COMÉDIE.
LE MARQUIS.

37

Mais ces gens là sont tels, que l'espoir qui me flatte,

Ne peut être jamais pris pour fatuité.

LE CHEVALIER.

Il en est un, Monsieur, qui par sa qualité,
Par son rang, par son bien doit être redoutable;
D'autant plus qu'à ses vœux le pere est favorable.

LE MARQUIS.

Vous m'allâmez! Qui donc?

LE CHEVALIER.

Le Baron de Fierval

LE MARQUIS.

J'en fais humilié. C'est un Original.

Ma plus pressante envie est de le voir en face.

Oh! parbleu je prétens qu'il me quitte la place.

LE CHEVALIER.

Allez-vous l'attaquer en jeune homme étourdi?

LE MARQUIS.

Je suis trop modéré pour prendre ce parti.

Mais quand nous nous verrons, je me flatte, &
j'incline

A combattre Fierval d'une façon badine.

Son air noble & sur tout sa libéralité

Offrent un vaste champ.

LE CHEVALIER.

Votre malignité

Vous trahit malgré vous, & pour le coup transpire.

LE MARQUIS.

Mais il est très-permis, même il est beau de rire
D'un vice qu'on démasque, & qui d'ailleurs nous
nuit.

38 L'EMBARRAS DU CHOIX;
C'est venger la vertu dont il vole l'habit.

LE CHEVALIER.

Pour vous guérir, Monsieur, d'une pareille en vie;
Songez qu'elle vous a pensé coûter la vie;
Et ce vieux Officier.....

LE MARQUIS.

J'étois novice alors ?

Je ris plus décemment, & mes heureux efforts
Sous un dehors poli....

LE CHEVALIER.

Cachent, le petit Maître.

LE MARQUIS.

Quand on l'est du bon ton, il n'est pas mal de
l'être :

Voilà ce qu'en Bourgogne on m'avoit mal appris,
Et ce que donne seul l'usage de Paris.

Il sçait prêter à tout sa couleur, sa nuance,
Mettre un Art dans son jour, & dans la bien-
séance,

En relever l'éclat, en corriger l'abus,
Et des plus grands défauts sçait faire des vertus.

LE CHEVALIER.

Il peut, de l'agrément, leur prêtant la parure,
Déguiser les défauts, non changer leur nature;
Et leur poison couvert de douceur & d'attraits
En est plus dangereux, & fait plus de progrès.
Contre un défaut grossier, tout le monde s'irrite.
Mais dès qu'il est brillant, son éclat l'accrédite:
C'est peu qu'il ait d'abord nombre d'approba-
teurs,

Il a bien-tôt un Culte & des imitateurs.

Paris est en ce point un Charlatan coupable,
Qui pare les travers, & rend le vice aimable.

COMEDIE. 39
LE MARQUIS.

Mais l'amour de briller n'est jamais un défaut ;
Il nous enseigne à plaire.

LE CHEVALIER.

A revolter plutôt.

Je dois vous avertir , qu'un pareil caractère
Est redouté de l'oncle & détesté du pere :
Lucile n'a pas moins d'éloignement pour lui.
Si vous voulez gagner son estime aujourd'hui.

LE MARQUIS.

Auprès de Lisidor employez votre adresse ,
Et laissez-moi le soin de plaire à ma maîtresse.
Je connois cette marche à présent mieux que
vous.

LE CHEVALIER.

Mais je crains vos défauts qui se dévoilent tous.

LE MARQUIS.

Adieu séparément que notre soin agisse ,
Et chacun à sa charge, il faut qu'il la remplisse.
L'oncle doit presser l'oncle, en obtenir l'aveu ;
L'art de vaincre la nièce appartient au neveu.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LISIDOR *seul.*

I Sabelle en ces lieux me demande audience :
Je m'attens , pour son frere , à quelque vive
instance.

Quoiqu'au beau sexe en tout je sois prêt à céder,
C'est un point qu'à ses droits je ne puis accor-
der.

Le Baron me déplaît presqu'autant qu'à ma nièce,
Et je veux éluder la chose avec adresse.
Pour elle, elle est aimable , & je l'estime fort ;
Je prétends , qui plus est , lui faire un meilleur
sort.

Elle attend peu l'aveu qu'ici je vais lui faire ;
Il doit plus la toucher que l'himen de son frere :
Le mien arrive exprès pour protéger ses feux ;
Voilà le difficile. Il est bon , généreux :
Mais l'exil a si fort aigri son caractère ,
Que, dans son noir chagrin tout le met en colere ;
L'offre de mes dons même offense sa fierté :

COMEDIE.

41

A peine pour sa fille il souffre ma bonté.
Il aime mieux par gloire être dans la disette,
Et maudire son sort, au fond de sa retraite,
Qu'être dans l'abondance au sein de ma maison.
Mais je le vois entrer précédé du Baron.

SCENE II.

LISIDOR , CLEON , LE BARON.

LE BARON.

Vous me voyez, Monsieur charmé, hors de
moi-même.

CLEON.

Moi, je suis d'un dépit & d'un chagrin extrême!

LE BARON.

Rien n'égale en beauté ce que je viens de voir.

CLEON.

Rien n'égale en horreur mon juste désespoir!

LISIDOR.

(*Au Baron.*)

(*A Cleon.*)

D'où vous naît tant de joie ? A vous tant de
tristesse ?

LE BARON.

Le sort vous favorise.

CLEON.

Il me poursuit sans cesse.

LE BARON.

Tout prospère chez vous.

42. L'EMBARRAS DU CHOIX.

CLEON.

Chez moi tout dépérit ;
J'ai beau faire , corbleu ! Rien ne me réussit !

LE BARON.

Vos Terres , dont je viens d'admirer l'étendue ,
Ont ravi tous mes sens , ont enchanté ma vûe ;
Du Ciel qui les engraisse , elles ont tout l'amour ,
Et pour les parcourir il faudroit plus d'un jour.
Haute & Basse Justice , avec droit de Péage ,
De plus de trente Bourgs le Tribut & l'Hom-
mage ;

La belle chose ! O Ciel ! J'en suis adorateur.

LISIDOR.

Pour mes Terres , Monsieur , ce triomphe est
flatteur.

CLEON.

Au milieu de ce Bien si beau , si magnifique ,
Un petit coin de Terre est mon partage unique :
J'applique tous mes soins , je mets tout mon
effort

A le rendre fertile & d'un meilleur rapport ,
Par les débordemens ma Ferme est désolée ;
Aux ravages des eaux succède la gelée :
Le peu que m'ont laissé ces fléaux outrageans ,
Vient de m'être enlevé par la grêle & les vents.
Je l'habite , il suffit , tout l'enfer s'y déchaîne ,
Et tout fleurit ailleurs. Pour mieux combler ma
peine

Il s'élève un orage , il fond sur mon Jardin ;
Sur un Arbre chéri , cultivé de ma main ,
Et dont les fruits faisoient ma plus douce espé-
rance ,

Le Tonnerre , à mes yeux , tombe par préférence.

COMEDIE.

43

S'il m'eût frappé plutôt, il m'auroit obligé,
Il eût fini les maux dont je suis affligé.

LISIDOR.

Bannissez le chagrin que vous faites paroître ;
Dès que je suis heureux, ne devez-vous pas l'être ?
Mon frere, mon bonheur suffit à tous les deux.

LE BARON.

Oüi, Monsieur est si bon, il est si généreux
Qu'il étend ses bienfaits sur toute sa famille ;
Qu'il veut, de tous ses biens, enrichir votre fille.
Est-il rien de plus noble, est il rien de plus grand,
Et pour elle & pour vous rien de plus consolant ?
Je suis rempli pour vous d'une estime si forte....

LISIDOR.

Celle que vous avez pour mes Terres l'emporte.

LE BARON.

Elles sont votre bien, c'est pourquoi j'en fais cas :
Ce seul titre à mes yeux relève leurs appas.
Je les chéris en vous, & je vous aime en elles.

LISIDOR.

La déclaration paroît des plus nouvelles,
Et je suis très-flatté d'un hommage si doux.

LE BARON.

Rien ne peut égaler mes sentimens pour vous
Que le parfait amour que j'ai pour votre nièce.
Si dans ce jour mes soins, mon respect, ma ten-
dresse....

CLEON.

Maudit coup de tonnerre !

LISIDOR.

Oubliez votre ennui ;
Ma main veut réparer votre perte aujourd'hui.

44. L'EMBARRAS DU CHOIX.
CLEON.

Il m'arrivera pis demain.

LE BARON.

Laissez-vous vaincre.

CLEON.

Vous irritez ma peine au lieu de me convaincre.
Je n'ai que deux plaisirs, ne me les ôtez pas ;
C'est de pester tout haut, ou de jurer tout bas.

LISIDOR.

Vous avez choisi là deux plaisirs bien étranges !

LE BARON.

Qu'un oncle tel que vous mérite de loüanges !
Je ne me lasse pas de le dire. Ma sœur
Vous a-t-elle parlé ?

LISIDOR.

Non, je l'attens, Monsieur.

LE BARON à *Cleon*.

Sortons. Prenons congé de Monsieur votre frere.

(*A Lisidor.*)

Adieu, Monsieur, je vois que vous avez à faire.

LISIDOR.

Il a beau me loüer, c'est de l'encens perdu ;
Et de sa sœur qui vient, le soin est superflu.]

(*Il sort avec le Baron.*)



SCENE III.

LISIDOR, ISABELLE.

ISABELLE.

L'Heure de ma visite est mal prise peut-être.
LISIDOR.

Non , celle où je vous vois ne sçauroit jamais
l'être.

Mademoiselle , en quoi puis-je vous être bon ?
J'en voudrois de bon cœur trouver l'occasion.

ISABELLE.

Elle s'offre aujourd'hui. Le bonheur de mon
frere ,

Puisque j'en dois , Monsieur , faire l'aveu sincere ,
Est en votre pouvoir , & dépend seul de vous.
Votre niece est l'objet de ses vœux les plus doux ;
Il met , à l'obtenir , sa gloire la plus grande ,
Et je viens de sa part en faire la demande.

LISIDOR.

Le Baron choisit bien. Il ne pouvoit jamais
En de meilleures mains mettre ses interêts.
Sa proposition dans votre bouche aimable
Acquiert à mes regards un poids recommandable ;
Cependant quel que soit sur moi votre pouvoir ,
Je ne puis décider si-tôt. Il faudra voir.

ISABELLE.

Mais de tous les partis offerts à votre niece ,
Mon frere est le premier par le rang , la richesse ;
Et ce qui me paroît d'un plus grand prix en soi ,

46 L'EMBARRAS DU CHOIX.

Par son zèle pour vous qu'il partage avec moi.

LISIDOR.

Laissons ses intérêts , parlons un peu des vôtres ,
Belle Isabelle ; au lieu d'agir tant pour les autres ,
Ne devriez-vous pas songer plutôt pour vous.

ISABELLE.

Pour moi !

LISIDOR.

Pour vous.

ISABELLE.

Monsieur , vous vous moquez de Nous.
Une fille sans bien.

LISIDOR.

Bon , une Demoiselle ,
Charmante comme vous , sage , spirituelle ,
Asservit la fortune , & peut tout espérer.

ISABELLE.

Vous le croyez , Monsieur.

LISIDOR.

J'ose vous l'assurer.

ISABELLE.

Ce discours me surprend.

LISIDOR.

La chose est très-certaine.

ISABELLE.

Si vous continuez , vous m'allez rendre vaine.

LISIDOR.

Votre orgueil en ce point sera des mieux fondés ,
Et je vous en répons.

ISABELLE.

Et vous m'en répondez !

C'est m'en dire beaucoup.

LISIDOR.

Bien moins que je n'en pense.

ISABELLE.

Vous me parlez, Monsieur, avec tant d'assurance
Que vous m'embarrassez; mais je me flatte à tort!
Eh, qui voudroit de moi dans mon malheureux
fort?

LISIDOR.

Quelqu'un, & qui m'est cher, puisqu'il faut vous
l'apprendre,

Est pénétré pour vous d'une estime si tendre
Qu'à se voir votre époux, son cœur ose aspirer :
Je suis chargé pour lui de vous le déclarer.
Il a de la naissance, un grand bien en partage,
Il est d'une humeur douce, à peu près de mon âge.

ISABELLE *à part.*

C'est lui-même.

LISIDOR.

Ce mot semble un peu vous troubler?

ISABELLE.

Non, son plus grand bonheur est de vous ressem-
bler,

Et puisqu'il vous est cher, Monsieur, vous de-
vez croire

Qu'à mériter son cœur, le mien mettra sa gloire.

LISIDOR.

Je suis flatté pour moi presque autant que pour lui,
D'un aveu dont je vais l'informer aujourd'hui.
Ne dites rien. Dans peu nous concluons la
chose.

ISABELLE.

De mon destin, sur vous, Monsieur, je me re-
pose.

48 L'EMBARRAS DU CHOIX.

Mais pour mon frere enfin, ne décidez-vous rien?

LISIDOR.

Vous m'occupez vous seule. Adieu , songez-y bien.

(Il lui baise la main.)

S C E N E I V.

LISIDOR, ISABELLE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS à *Lisidor*.

NE vous dérangez point , Monsieur , je me retire.

LISIDOR.

Je ne me gêne pas. Je n'ai plus rien à dire.

(Il sort.)

S C E N E V.

LE MARQUIS, ISABELLE.

LE MARQUIS.

Pardón , si j'ai troublé cet entretien si doux :
Mais ces lieux ont sujet de se plaindre de vous.

Vos yeux embrasent tout sans distinction d'âge,
Et sans aucun égard au droit du voisinage

Le

COMEDIE.

49

Le Maître du Château. Quel excès de rigueur !
Est forcé de baiser la main de son vainqueur.

ISABELLE.

Monsieur , en vérité

SCENE VI.

LE MARQUIS, ISABELLE,
LE CHEVALIER, LUCILE.

LE MARQUIS à Isabelle.

Venez , Mademoiselle ,
Venez féliciter la charmante Isabelle.

LUCILE.

De quoi ?

LE MARQUIS.
D'une conquête.

LUCILE.

Est-ce la vôtre ?

LE MARQUIS.

Non.

Celle dont il s'agit est, sans comparaison ,
D'un ordre bien plus rare , & d'un goût plus sublime ;

Le frivole , vraiment, n'obtient point son estime.

LUCILE.

Je le crois.

ISABELLE.

Mais, Monsieur, je ne vous comprends pas.

D

50 L'EMBARRAS DU CHOIX.
LE MARQUIS.

Je ne dirai plus rien. Je vois votre embarras ;
Et ma discrétion m'ordonne le silence.

ISABELLE.

Votre discrétion , Monsieur. Elle m'offense ?
On croiroit qu'un mystère est caché là dessous.

LE MARQUIS.

Et c'en est un vraiment ; mais glorieux pour vous.

ISABELLE.

Expliquez-vous , Monsieur , parlez. Qui vous
arrête ?

LUCILE.

Isabelle a raison. Qu'elle est cette conquête ?

LE CHEVALIER.

Votre bouche , Marquis , a tort également
D'avoir parlé d'abord , de se taire à présent.

LE MARQUIS.

Je ne balance plus , puisqu'on m'en fait un crime ,
Lisidor est celui dont elle obtient l'estime.

ISABELLE.

Ne croyez pas Monsieur qui prétend s'égayer.

LE MARQUIS.

Non ; ce triomphe est vrai , quoiqu'il soit singu-
lier.

LE CHEVALIER.

Pour avancer , Monsieur , un discours de la sorte ;
Quelle preuve avez-vous ? Parlez.

LE MARQUIS.

Une très-forte :

Mais pour le demander de cet air empressé ,
Il faut que votre cœur y soit intéressé.

LE CHEVALIER.

Oui , je prens intérêt à la cause des Dames.

COMEDIE.

Nous devons respecter le secret de leurs ames ,
Et leur sauver en tout l'embarras de rougir.

LE MARQUIS.

Que mon oncle est galant ! L'amour le fait agir,
Et pour le coup tout haut ses sentimens éclatent !

(*S'adressant à Lucile.*)

Mademoiselle en veut aux oncles qui la flattent.
Pour avoir leur hommage, elle n'épargne rien ;
C'est peu de plaire au vôtre, elle charme le mien,
Et sa beauté, pour peu que le sort la seconde ,
Va bientôt enflammer tous les oncles du monde.

ISABELLE.

Comme il a le talent de tout empoisonner !

LE CHEVALIER.

Vous abusez , Monsieur, du droit de badiner.

LUCILE.

Oùi, vous poussez , Marquis , trop loin la raillerie.

LE MARQUIS.

Madame , ce n'est point du tout plaisanterie :
Je dis ce que j'ai vû , vû de mes propres yeux ,
Tout à l'heure, à l'instant, & dans ces mêmes lieux.

ISABELLE.

Quoi ? Qu'avez-vous donc vû ?

LE MARQUIS.

Je n'ai fait que surprendre

Lisidor près de vous dans l'attitude tendre.
D'un amant.... Votre front se couvre de rougeurs
Et je dois ménager cette aimable pudeur.

ISABELLE.

La chose est toute simple.

52 L'EMBARRAS DU CHOIX.
LE MARQUIS.

Oui , toute naturelle
De baiser une main , sur tout quand elle est belle.

ISABELLE.
D'affaire sérieuse il étoit question ;
Je parlois pour mon frere.

LE MARQUIS.
Oh ! Je change de ton :
Vraiment ceci pour moi n'est plus matière à rire.

S C E N E V I I .

LE MARQUIS , ISABELLE
LE CHEVALIER , LUCILE ,
FINETTE.

FINETTE à *Lucile*.

Pardon , en ce moment votre pere desire
De vous entretenir , & marche sur mes pas.

LUCILE au *Marquis*.
Le Chevalier & moi ne vous conseillons pas
De poursuivre ce ton, Monsieur , en sa présence ;
Vous ne trouveriez pas en lui notre indulgence.

LE MARQUIS.
Je ne l'ai jamais vû.
LE CHEVALIER.

Nous allons vous quitter.
LE MARQUIS au *Chevalier*.
Avant que nous sortions , daignez me présenter.

COMEDIE.

Il me tarde d'avoir l'honneur de le connoître. 53

LE CHEVALIER.

Marquis , avançons-nous , car je le vois paroître.
Venez.

SCENE VIII.

LE MARQUIS, ISABELLE,
LE CHEVALIER, LUCILE,
FINETTE, CLEON.

LE CHEVALIER à *Cleon*.

Monsieur , voilà le Marquis , mon neveu ;
Que j'ose

LE MARQUIS.

Ah ! Ciel !

CLEON à *part*.

Mes yeux se trompent ! Non , parbleu.

C'est ce jeune étourdi

LE MARQUIS à *part*.

C'est ce vieux Militaire.

CLEON à *part*.

A qui j'appris à vivre.

LE MARQUIS.

Avec qui j'eus à faire.

LE CHEVALIER.

Vous reculez tous deux ?

CLEON.

C'est lui , je le remets.

D iij

54 L'EMBARRAS DU CHOIX.
LE CHEVALIER.

Quoi ! Vous vous êtes vûs ?

CLEON.

Oui, même de fort près.

LE CHEVALIER.

En quels lieux ?

CLEON.

A Paris, sortant des Tuilleries,

Et ce fer que voilà réprima ses faillies ;

LE CHEVALIER.

Me voilà trop instruit.

LE MARQUIS.

Je n'ai pû l'oublier.

LUCILE.

La rencontre est fatale , & le coup singulier.

ISABELLE.

Cette reconnoissance est neuve & fort touchante!

Monsieur trouve son Maître , & je sors très-contenté.

Sa façon d'enseigner est la bonne en effet.

Profitez-en, Marquis, & vous serez parfait.

(Elle sort.)



S C E N E I X.

LE MARQUIS , LE CHEVALIER ,
LUCILE , FINETTE ,
CLEON.

LA surprise fait place à la reconnoissance ;
Vous avez justement puni mon imprudence ,
De la leçon , Monsieur , je vous suis obligé ;
J'étois mauvais plaisant , vous m'avez corrigé ,
J'ai du moins près de vous fait preuve de courage ;
Pour comble de bonheur vos coups m'ont rendu
sage ;

Et si de votre estime , ils deviennent le fceau ,
Je les regarderai comme un bienfait nouveau ;
Je n'épargnerai rien pour la rendre durable.

C L E O N.

On est sûr de l'avoir , dès qu'on est raisonnable ;
Votre esprit m'a choqué ; mais vous avez du
cœur ,

Ce titre peut beaucoup près d'un homme d'hon-
neur.

Mais pour qu'il ait son prix , Monsieur , qu'il vous
souviennne ,

Qu'il faut qu'à l'avenir votre ardeur se contienne ;
Et je vous le déclare ici devant témoins ,

Je ne raille jamais , & je ris encore moins ,

Souvenez-vous-en bien , c'est ma grande maxime ;

Et c'est le seul chemin qui mène à mon estime.

D iijj

56 L'EMBARRAS DU CHOIX,
LE MARQUIS.

Je le prendrai, Monsieur.

LE CHEVALIER, à Cléon.

Et son Oncle aujourd'hui,

Ose, de son respect, vous répondre pour lui.

(Il sort avec le Marquis)

S C E N E X I I.

C L E O N , L U C I L E .

C L E O N .

MA fille, répond-moi : Parle. Aimes - tu ton
pere ?

L U C I L E .

Pouvez-vous en douter ! Quelle preuve sincere
Faut-il vous en donner qui dépende de moi ?

C L E O N .

La seule qui me flatte & que j'attens de toi.
Mon frere, de ton fort, te rend seule maîtresse ;
Et mon amour exige ici de ta tendresse,
Qu'à mon autorité tu remettes tes droits,
Et me laisses, moi seul, disposer de ton choix.

L U C I L E .

Mais à vos loix jamais je ne me suis soustraite,
Pourquoi demandez-vous que mon cœur s'y sou-
mette ?

C L E O N .

Je veux de ton respect un garant plus certain ;
C'est de prendre sur l'heure un époux de ma main.

COMEDIE.
LUCILE.

57

Sur l'heure !

CLEON.

Oui, sans tarder. Tu te tais ? Ce silence
M'annonce, je le vois, ta désobéissance.

LUCILE.

Mon silence par vous est mal interprété ;
Je suis toujours soumise à votre volonté.
C'est, d'un nœud trop prochain, l'heure précipi-
tée

Qui glace justement mon ame épouvantée.

CLEON.

L'époux à qui je veux que tu donnes ta foi ;
Ne doit point t'inspirer un si mortel éfroi ;
Fierval, à ton destin, est digne qu'on l'unisse ;
Dans ma dernière affaire, il m'a rendu service :
Pour l'en récompenser ta main est mon seul bien.

LUCILE.

Mon pere, & mon bonheur le comptez-vous
pour rien ?

Fierval ! Songez quel choix. . .

CLEON.

Mais il plaît à ton pere :

LUCILE.

Mon Oncle à mon égard se montre moins sévere :

CLEON.

Ton Oncle ! Je t'entens. La fortune lui rit,
Il est tout à tes yeux, & moi, qu'elle trahit ! ...
Je suis dans le néant. O pouvoir des richesses ! ..
O pauvreté cruelle, à quel point tu m'abaisse ?

LUCILE.

Ciel ! Qu'osez-vous penser ?

**58 L'EMBARRAS DU CHOIX,
CLEON.**

Oui, tu me fais trop voir
Que je suis dans ces lieux un pere sans pouvoir.
Le dernier des humains est maître de sa fille,
Et moi seul je n'ai pas ce droit dans ma famille.

LUCILE.

Vous déchirez mon cœur par ce reproche affreux !
Mais je dois tout souffrir. Vous êtes malheureux ;
C'est un nouveau devoir qui m'attache à mon pere,
Et qui rend à mes yeux sa personne plus chere.
Je voudrois, sur le champ, pouvoir vous obéir ;
Mais je ne puis si-tôt y plier mon desir :

N'usez point envers moi d'une rigueur extrême ;

Pour être mon tiran , vous m'aimez trop vous-même.

Un nœud fait à la hâte , & sans se consulter ,
Est , de tous les liens , le plus dur à porter.

Différez seulement , mon humble remontrance
Est mon unique espoir , & toute ma défense ;
Ne la rejetez point , j'ose vous en prier ,
Et pesez mieux ma chaîne avant de me lier.

CLEON.

Un autre sur Fierval emporte la balance.

LUCILE.

S'il étoit vrai , mon cœur vous l'eût nommé
d'avance

Et je ne serois pas dans la perplexité ;

Vous devez être sûr de ma sincérité ;

C'est l'embarras du choix qui me force d'attendre.
Mon pere , jusqu'ici , puisqu'il faut vous l'ap-
prendre ,

Aucun ne m'a paru digne de l'obtenir.

COMEDIE.

59

De les connoître mieux , donnez moi le loisir ,
Je n'abuserai pas de votre confiance,

CLEON.

A qui donc prérens-tu donner la préférence ?

LUCILE.

C'est au plus vertueux , c'est à celui de tous
Qui fera voir le plus d'attachement pour vous ,
D'estime pour mon Oncle , en un mot pour moi-même :

Et dont les procédés me convaincront qu'il
m'aime.

CLEON.

Tu prétens m'éblouir par un si beau discours.
Ecoute. Il faut t'ouvrir mon ame sans détours ;
J'ai lieu de soupçonner que dans le fonds la tienne,
De quelque vain dehors dont elle se soutienne ,
Panche vers ce Marquis qui vient de me quitter.

LUCILE.

Mon pere , il n'en est rien , j'ose le protester.

A peine je reçois sa seconde visite ,

Et vous pouvez penser. . .

CLEON.

Ces fripons-là vont vite.

LUCILE.

Non pas auprès de moi , leurs progrès sont plus
lents ;

Le vrai mérite seul a des droits sur mes sens.

CLEON.

Commence par l'exclure , ou la preuve est douteuse.

LUCILE.

Cette distinction lui seroit trop flatteuse ,
Je vous fais le serment , pour vous tirer d'erreur ,

60 L'EMBARRAS DU CHOIX ;

Qu'à votre volonté je soumettrai mon cœur ;
Et quel que soit l'époux , à qui ma foi s'engage ,
Qu'il n'aura mon aveu qu'après votre suffrage.
Mais concourant vous-même à ce bonheur commun ,

Daignez n'en protéger , ni n'en exclure aucun ;
Il faut , pour faire un choix , où l'équité se montre ,

Fuir la prévention qui parle pour ou contre.

CLEON.

Quel rôle veux-tu donc que je fasse en ceci ?

LUCILE.

Celui de Juge integre , & de parfait ami ;
Etudiez leurs cœurs , pesez bien leur conduite ,
Et prononcez après en faveur du mérite ;
Qu'il ait seul l'avantage , & dans ce jugement ,
Nous nous rencontrerons presque infailliblement.

CLEON.

Tu prendras en ce cas le Baron pour mon Gendre.

LUCILE.

S'il en est le plus digne , il a droit de l'attendre.

CLEON.

Je te répons déjà qu'il l'est.

LUCILE.

Vous oubliez,

La qualité de Juge , & pour lui vous croiez ;
La prévention seule.

CLEON.

Ah ! Têtebleu , j'enrage !

J'ai du malheur en tout. Ma fille est la plus sage ;
Il faut que je lui cède , en dépit du Baron ;

C O M E D I E.

61

Pour surcroît de chagrin', je sens qu'elle a raison.
Je fors , & malgré moi, je laisse ton cœur maître;
Puisque ton pere en rien ne sçauroit jamais l'être.
Mais songe que je suis redevable à Fierval ;
Qu'à ce mérite-là nul autre n'est égal ;
Que ton premier devoir est d'acquitter mes dettes;
Et pour ne pas combler l'horreur où tu me jettes ,
Qu'il faut que le Marquis, quand même il t'auroit
plu ,
Soit choisi le dernier & le premier exclu.

(*Il sort.*)

S C E N E X I.

LUCILE, LE CHEVALIER.
LE CHEVALIER.

LA fraïeur me ramène , & je crains votre pere,
Lucile , à mon neveu , sans doute il est con-
traire :

Mais, que vois-je ? Votre air me rend plus inquiet,
Vous êtes agitée.

LUCILE.

Et j'en ai bien sujet !

Il veut que de Fierval je devienne la femme.
Sur le juste délai que demande mon ame ,
Il m'ose soupçonner du plus noir des oublis,
Et croit que ses malheurs excitent mes mépris.
Je n'ai pû l'arracher à cette erreur fatale ;
Jugez de ma douleur , il n'est rien qui l'égale.

62 L'EMBARRAS DU CHOIX.
LE CHEVALIER.

J'en suis tout pénétré. Quel parti cependant ...
LUCILE.

En puis-je prendre aucun, dont mon cœur soit content ?

LE CHEVALIER.

C'est pourtant ce cœur seul qu'il faut choisir,
pour guide.

LUCILE.

Il est trop partagé ; le moien qu'il décide !

LE CHEVALIER.

J'ai cru, vers le Marquis, que vous panchiez un
peu.

LUCILE.

Il a dans son abord, je vous en fais l'avou,
Il a dans ses discours ce charme inexprimable,
Qui fait dire aussi-tôt : ce jeune homme est ai-
mable.

Mon cœur le choisiroit s'il en croioit mes yeux,
Mais il joint, par malheur, à ces dons gracieux,
L'esprit vain & léger des Marquis de son âge,
Et la malignité sur tout est son partage.

Vous qui parlez pour lui, vous a-t'il respecté ?

Ma presence, Monsieur, ne l'a point arrêté,
Il est incorrigible. En étant convaincuë,
Sur lui, pour un tel choix, puis-je jeter la vuë ?
J'armerois contre moi mon pere prévenu,
Qui m'a fait, de l'exclure, un devoir absolu :
Ce seroit lui manquer, bien plus, le compro-
mettre.

Et je mourrois plutôt que de me le permettre.

LE CHEVALIER.

Il est vraiment épris.

COMEDIE.
LUCILE.

53

Dites qu'il le paroît.

Tout parle de l'amour & rien ne le connoît.
Il me respecteroit, s'il étoit vrai qu'il m'aime.
Mon goût, & mes conseils feroient sa loi suprême;

Il les méprise tous, & dès le premier jour.
Et vous osez, Monsieur, me vanter son amour?

LE CHEVALIER.

Sur l'esprit du Marquis, que n'ai-je plus d'empire?
LUCILE.

Que n'a-t'il les vertus que mon cœur lui desire?
Dans l'excès de mon trouble & de mon embarras,
Conseillez-moi vous-même, & conduisez mes pas.

Sûre de votre cœur & de votre droiture,
Je m'en rapporte à vous dans cette conjoncture
Si vous me répondez vous-même, en ces momens,

De l'amour du Marquis & de ses sentimens,
En votre probité ma confiance est telle
Que je me lie à lui d'une chaîne éternelle;
Et que, sur votre foi, pour en venir à bout;
Je fléchirai mon pere & surmonterai tout.

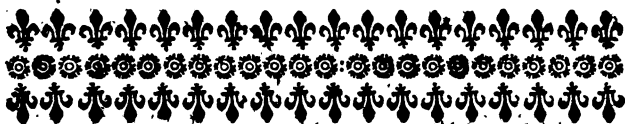
LE CHEVALIER.

Confiance qui m'est plus chere que la vie!
Votre estime pour moi ne fera point trahie.
Vous pouvez de ce choix vous reposer sur nous;
J'y serai mille fois plus sévère que vous.
Le bonheur de vos jours est l'objet qui me guide.
Ce n'est plus en parent, c'est en Censeur rigide
Que je vais, du Marquis, examiner l'ardeur.
Si son ame toujours persiste en son erreur,

64 L'EMBARRAS DU CHOIX ;
Et si , de mes conseils , sa malice se jouë ,
Ma bonté l'abandonne & je la desavouë.
Adieu , je fais serment d'adopter pour neveu
Celui qui se rendra digne de notre aveu.
Les nœuds de la vertu qui tous deux nous attachent ,
Surpassent ceux du sang qui souvent se relâchent.
L'honneur , la probité , les mœurs , les sentimens,
Sont mes premiers amis & mes plus chers parens.

Fin du troisième Acte.

ACTE



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LISIDOR. ISABELLE.

LISIDOR.

Où, charmante Isabelle, où pour votre
avantage,

Je viens presser l'instant de votre mariage.

L'époux qui vous recherche, & dont je tais le
nom,

Brûle de voir former cette heureuse union.

Votre tante est, de tout, secrètement instruite,

Et nous avons choisi le Château qu'elle habite

Pour célébrer un nœud qui doit vous enrichir,

Le silence est un point important à remplir.

ISABELLE.

Il suffit. Je tiendrai la chose très-secrète.

LISIDOR.

Nous la divulguerons quand elle sera faite.

D'une nœce publique, un Vieillard craint l'éclat.

Votre Amant, pour la sienne est d'ailleurs délicat:

Il veut qu'avec le goût, le mystère l'appuie,

E

86 L'EMBARRAS DU CHOIX;
Et n'avoir pour témoins d'une si douce fête,
Que des amis de choix, non un tas de cousins,
Convives affamés, aussi sots que malins.

ISABELLE.

Mais ne pourrai-je pas en instruire mon frère ?

LISIDOR.

Vous pouvez l'en prier, mais qu'il songe à se
taire,

Et ne mène sur tout ~~malle~~ suite avec lui.

On craint également la censure & l'ennui.

Je vais sans différer prier la compagnie.

Qui doit être ce soir de la cérémonie ;

Puis je reviens vous prendre, & conduire vos
pas,

Où vous attend un sort digne de vos appas.

SCENE II

ISABELLE *seule.*

DU Marquis, pour le coup, les vives rail-
leries,

En douces vérités se trouvent converties ;

Du riche Lisidor je triomphe aujourd'hui ;

Ma beauté fait ma gloire, & devient mon appui.

Cet époux anonyme, & dont l'amour extrême

Veut me combler de biens, n'est autre que lui-
même.

L'âge, la ressemblance ont trop dû me frapper ;

Ses yeux me l'ont mieux dit : je ne puis m'y trom-
per.

COMEDIE.

67

Tout me porte à conclure une si grande affaire ,
J'affûre ma fortune & le bonheur d'un frere.
Il doit se rendre ici. J'attens... Mais je le voi.

SCENE III.

ISABELLE LE BARON

LE BARON.

MA sœur, qu'avez-vous fait ? Parlez. Instruisez-moi.

ISABELLE.

Calmez un peu vos sens. Vous voilà hors d'haleine.

LE BARON.

Non , plus j'attens , & plus je respire avec peine,
Pour mon soulagement , de grace , expliquez-vous ,

Puis-je enfin de Lucile esperer d'être époux ?

ISABELLE.

Oui , vous pouvez , mon frere , & vous devez l'attendre.

LE BARON.

Croirai-je , juste Ciel ! ce que je viens d'entendre ?

Ne me trompez-vous pas ?

ISABELLE.

Non , je puis , en ce jour ,
Aux yeux de vos rivaux , couronner votre amour.

58 L'EMBARRAS DU CHOIX;
LE BARON.

Est-il bien vrai ?

ISABELLE.

J'en suis la maîtresse absolue !

LE BARON.

Ma joie en ce moment ne peut être rendue ;
J'implore vos bontés , ma sœur , ma chère sœur ,
Puisqu'il dépend de vous , faites donc mon bonheur !

ISABELLE.

Quelque effort qu'il en coûte à mes sens qui combattent ,

Je les vaincrai pour vous.

LE BARON.

Ces sentimens me flattent.

Mais parlez clairement , je ne vous entens pas.

ISABELLE.

Il faut vous l'avouer , malgré mon embarras ,
Puisque c'est un secret qui vous est nécessaire.
Lisidor.....

LE BARON.

Eh bien ?

ISABELLE.

M'aime.

LE BARON.

Il vous aime !

ISABELLE.

Oùi , mon frere.

LE BARON.

Mais , où cet amour là , conduira-t'il le mien ?
Voilà ce qu'entre-nous mon oeil ne voit pas bien.

ISABELLE.

Il est peu pénétrant dans cette conjoncture ;

La chose est pourtant simple, & n'est rien moins
qu'obscur :

Dès que Lisidor m'aime, il prétend m'épouser;
Lui-même pour ce nœud, vient de tout disposer.
Et de votre bonheur, ma main sera le gage.

LE BARON *d'un air froid.*

Je comprends, & je dois vous en remercier.

ISABELLE.

Oui, votre sœur pour vous veut se sacrifier;
Car je vous l'avouïrai, c'est avec répugnance
Qu'à mon âge je forme une telle alliance.
Pour unir ma jeunesse au destin d'un Vieillard,
Il faut, mon frere, il faut, à vous parler sans
fard,

Que vous me soïez cher, mais autant que vous
l'êtes.

LE BARON.

Rien n'est si beau, ma sœur, quel'effort que vous
faites,

Et je suis pénétré de votre affection.

Mais vous allez forcer votre inclination,

Et pour me rendre heureux, vous serez misera-
ble.

Je n'y puis consentir; cette image m'accable.

ISABELLE.

Mon frere, sur mon sort, ne jetez point les yeux.
Je fais votre bonheur; c'est le plus précieux.

LE BARON.

Vous ne le ferez point aux dépens de vous-mê-
me;

Quels que soient les attraits de Lucile que j'aime,
Votre frere, à ce prix, ne veut point de sa main.

70 L'EMBARRAS DU CHOIX;
ISABELLE.

Ce refus affermit mon cœur dans son dessein.
Vous êtes généreux, votre exemple m'anime,
Et pour vous surmonter, je serai magnanime.

LE BARON.

Non, ne vous flattez pas de me vaincre en bon
cœur.

ISABELLE.

Adieu, je vais presser....

LE BARON.

N'en faites rien, ma sœur.

ISABELLE.

Dans mon noble projet il n'est rien qui m'arrête,
Et Lucile au plutôt sera votre Conquête.

(Elle sort.)

S C E N E I V.

LE BARON *seul*.

L'Hypocrite me jouë, & j'étouffe en secret;
Ce n'est pas mon bonheur qui la touche en
effet.

Le bien de Lifidor lui seul la détermine.

De Lucile, ce nœud va causer la ruine....

Ciel! Quel coup! Mais au fonds je suis riche, &
mon bien...

Plaisant raisonnement! Perd-elle moins le sien?
Je sens contre ma sœur des mouvemens de rage;
Il faut que je les cache. Ah! fatal mariage!

SCENE V.

LE BARON , LE MARQUIS , LUCILE

LE MARQUIS.

Où, la sœur de Fierval se marie aujourd'hui.

C'est l'entretien du jour.

LUCILE.

Sçavez-vous avec qui ?

LE MARQUIS.

Non , voilà justement ce qu'on n'a pû me dire.

LUCILE.

J'aperçois le Baron qui va nous en instruire.

(Au Baron.)

L'Hymen de votre sœur est-il vrai ?

LE BARON.

Trop certain ;

Et j'en ressens pour vous un sensible chagrin.

LUCILE.

Pour moi ! De son bonheur , je ne suis point jalouse.

LE BARON.

D'honneur , c'est malgré - moi que votre oncle l'épouse.

LUCILE.

Mon oncle !

LE MARQUIS à Lucile.

Avois-je tort de rire à leurs dépens

E.iii

S C E N E V I.

LE BARON, LE MARQUIS, LUCILE,
FINETTE.

FINETTE à *Lucile*.

DE la part de Monsieur, on vient dans ces
instans ,
Vous prier de vouloir prêter vos pierreries.
C'est pour parer ce soir une de vos amies
Qui doit être d'un Bal.

LE BARON.

C'est ma sœur sûrement ,
C'est elle à qui votre oncle en veut faire un pré-
sent.

LE MARQUIS.

Mais ce Bal est assez intéressant pour elle ;
Et voilà qui confirme encore mieux la nouvelle.

LUCILE à *Finette qui rentre*.

Je vais les envoyer.



SCENE VII.

LE MARQUIS, LE BARON,
LUCILE.

LE BARON *à Lucile.*

Est-il permis, ô Ciel !
Que Lisidor vous fasse un tour aussi cruel ?

LUCILE.

Il est maître de tout, il peut sans injustice....

LE BARON.

Eh ! N'est ce pas assez que ma sœur vous ravisse
Tout le bien de cet oncle ? Et quel bien ? J'en
frémis ;

Le plus beau, le plus grand qui soit dans le pais ;
Cela me fend le cœur !

LE MARQUIS.

On n'y tient point, Madame,
Et Monsieur m'attendrit jusques au fonds de
l'ame.

LUCILE *au Baron.*

Consolez-vous, Monsieur, & soyez moins cha-
grin.

Si j'éprouve aujourd'hui ce revers du destin,
N'ayant point mérité ma disgrâce imprévue,
Je la supporterai sans en être abbatue ;
J'ai du moins ma vertu que rien ne m'ôtera,
Et dans tous mes malheurs elle me suffira.

78 L'EMBARRAS DU CHOIX.

Et je ne puis tenir contre un juste dépit.

Vous venez, comme lui, de vous faire connoître
De votre esprit, du sien, l'amour n'est point le
maître.

Votre gaité le prouve autant que son chagrin,
Et ce n'est pas ainsi qu'on obtiendra ma main.

(Elle sort.)

SCENE VIII.

LE MARQUIS, LE BARON.

LE MARQUIS *à part.*

LE mépris est pour lui ; pour moi seul la co-
lère :

Plus elle est vive , & plus je suis sûr de lui plaire.

SCENE IX.

LE MARQUIS, LE BARON,
CLEON, LE CHEVALIER.

CLEON *au Chevalier.*

NOn, vous prenez vous dis-je, un inutile soin ;
Je suis instruit, je sçai d'un fidele témoin
Qui les a vus partir dans un même Carrosse,
Qu'au moment où je parle, on célèbre leur nôce.

Le malheur de ma fille est signé sans retour ;
 Je-le savois bien , moi , qu'avant la fin du jour ,
 Je ferois accablé par un nouveau désastre !
 A cet acharnement je reconnois mon astre :
 Sur les jours de ma fille , il étend sa noirceur.
 Ah ! Fierval , vous Voilà. Partagez , ma douleur ,
 Ma Fille voit son bien ravi par Isabelle ;
 Je vous la destinois , vous y perdez comme elle.

LE BARON.

Je suis , à ce malheur , plus sensible que vous.

CLEON.

De votre part , Baron , ce sentiment m'est doux ;
 Votre amitié sincere , en un jour si funeste ;
 De tous les biens du monde , est le seul qui me
 reste ,

Et qui peut adoucir la rigueur de mes maux.

LE BARON.

A peine , à ce discours , je retiens mes sanglots
 Par votre affliction la mienne est trop accrue ,
 Je sens que je suffoque , & je suis votre vûe.

CLEON.

Comment ! Vous me quittez ?

LE BARON.

Hélas ! C'est malgré moi ;
 Je ne puis soutenir l'état où je vous voi.

(Il sort.)

SCENE X.

LE MARQUIS, CLEON,
LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

SA sortie est touchante, & sa douleur est rare.

CLEON.

Tu me gardois encore ce trait, ô sort barbare !
Le seul homme ici-bas sur qui j'avois compté,
Me fuit tout le premier dans mon adversité.
L'aspect d'un malheureux est un trait qu'on évite,
Dans ses meilleurs amis, la planète maudite
Étouffe la tendresse, éteint les sentimens,
Et fait exprès pour lui les malhonnêtes gens.

LE CHEVALIER.

Elle ne les fait pas, mais elles les dévoile ;
C'est la faute du cœur, & non pas de l'étoile.

CLEON.

L'avare est dévoué comme le faux ami ;
L'intérêt le guide alors qu'il m'a servi.

LE MARQUIS *d'un air gai.*

Pour moi, je vous tiendrai fidelle compagnie :
Il faut moins s'affliger des revers de la vie ;
Sur-tout un Militaire, un homme comme vous,
Du sort plus fierement doit soutenir les coups.
Je dis plus ; cet himen, Monsieur, qui vous cha-
grine,
Offre un côté plaisant.

COMEDIE. 71
CLEON.

Plaisant !

LE MARQUIS.

Des plus plaisans :

Votre cadet malin , à soixante-dix ans ,
Par un trait raffiné de vengeance secrète ,
Pour punir un avare , épouse une coquette ;
Et comme votre fille a dit , par un bon mot ,
Fierval en est la dupe , & Lisidor le sot.

CLEON.

Qu'entens-j e! Quoi? Ma fille a tenu ce langage?

LE CHEVALIER *à Cléon.*

Je réponds du contraire , & Lucile est trop sage.

(*Au Marquis.*)

Vous la faites parler , vous êtes bien hardi.

LE MARQUIS.

Mais elle a pû le dire , & le mot est joli.

CLEON.

Tant d'audace m'irrite , il est épouvantable ,
De l'avoir inventé vous êtes seul capable . . .

LE CHEVALIER *retenant Cléon.*

Ah ! tous justes qu'ils sont , modérez vos transports.

(*Au Marquis.*)

Et vous , sans répliquer , retirez-vous.

LE MARQUIS.

Je sors.

Et malgré qu'il en ait , je sçaurai par mon zèle ,
Lui prouver qu'il n'a point un ami plus fidelle.

L'EMBARRAS DU CHOIX;

SCENE XI.

CLEON, LE CHEVALIER.

CLEON.

IL fait bien d'éviter l'effet de mon couroux.

LE CHEVALIER.

Je me sens contre lui révolter comme vous :
Mais, Monsieur, il est jeune, excusez son audace.

CLEON.

Aux rechutes, jamais je n'aceorde de grace.

LE CHEVALIER.

Votre ame . . .

CLEON.

Est inflexible. En parler seulement,
C'est irriter ma peine & mon ressentiment.

Prenez, à son égard, un soin plus salutaire ;

Pour le repos commun il devient nécessaire.

Craignez d'autres écarts, courez les prévenir ;

Pour plus de sûreté pressez-le de partir ;

Avec soin désormais, dites-lui qu'il m'évite,

Ou je ne répons pas de moi ni de la suite.

LE CHEVALIER.

Je cede à ce conseil, & je cours l'arrêter ;

Mais dans votre chagrin je crains de vous quitter.

CLEON.

Il seroit aggravé par le coup dont je tremble.

Ma fille vient, laissez les malheureux ensemble.

SCENE

SCENE XII.

CLEON, LUCILE.

LUCILE.

MOn pere, jusqu'à moi, vos cris sont parvenus,
D'une juste frayeur, tous mes sens sont émus.

CLEON.

Ma fille, tu me vois dans un trouble effroyable.
La douleur me pénètre, & le chagrin m'accable.
Parens, amis, tout s'arme & s'unit contre moi.
Mon frere marié me fait gémir sur toi,
Le Baron m'abandonne, & le Marquis m'offense.

Il t'outrage toi-même; il a l'impertinence
De lancer sur ton oncle un trait des plus méchans,

Et dit qu'il vient de toi.

LUCILE.

Ciel! Qu'est-ce que j'entens?
Le Marquis à ce point ose noircir ma gloire?
Vous ne me faites pas l'injure de le croire?

CLEON.

Non, je ne le crois pas, mais je crains que ton
cœur

Ne protège en secret son calomniateur.

82 L'EMBARRAS DU CHOIX,
LUCILE.

Il a par trop d'endroits mérité ma colère:
Je n'ai des sentimens que pour plaindre mon
pere.

Mon cœur, dans son devoir, est trop bien affermi;
Et dès qu'on vous offense, on est mon ennemi.
Ma parole....

CLEON.

Suffit. Elle te justifie,
Ton état met le comble aux horreurs de ma vie.
Mes malheurs personnels jusques à ces momens,
Ne m'avoient arraché que des emportemens;
Les tiens seuls font couler des pleurs de mes pau-
pières.

Sans ces larmes, ma fille, elles sont mes premières,
Ma juste affliction redouble en te voyant;
Ta fortune est changée en un sort effrayant:
Il ne te reste plus à partager au monde
Que ma misere affreuse, & ma douleur profonde.

LUCILE.

J'ai lieu de me flatter, mon pere, dans ce jour,
Que j'obtiens votre estime, & que j'ai votre
amour.

CLEON.

Les larmes dont tu vois mes yeux encore hu-
mides,
De ma forte amitié sont les preuves solides.

LUCILE.

Ces garants sont pour moi plus précieux que l'or,
Votre fille est trop riche avec un tel trésor;
Ce bien est tout pour moi, c'est le seul que je
goûte,
Et pour le conserver, il n'est rien qui me coûte.

C L E O N.

Quoi ? Tu quitteras tout pour venir avec moi ?
Parle.

L U C I L E.

Oùi, je le souhaite autant que je le doi.
Loin que la solitude ait rien qui m'épouvante,
Je me fais de la vôtre une image charmante.
Venez, partons, mon pere, & retirons-nous y,
Je n'ai pas de mérite à prendre ce parti:
Abandonner le monde en ce revers propice,
Est un plaisir pour moi non pas un sacrifice.
Je préviendrai vos vœux, je vous consolerai,
En partageant vos maux, je les adoucirai,
Je mettrai tous mes soins & mon bonheur su-
prême
A vivre, à respirer pour un pere que j'aime.

C L E O N.

Un retour si parfait, si rempli de vertu,
Vient redonner la force à mon cœur abattu.
Qu'une fille si tendre a droit de m'être chère !
Je ne connoissois pas ton noble caractère ;
Ta tendresse devient ma richesse à son tour :
Allons tout disposer pour quitter ce séjour.
Appui de ma vieillesse, & gloire de ma vie,
Vien, tu fais éprouver à mon ame ravie,
Que les cœurs vertueux dans le sein des mal-
heurs,
Goûtent en s'unissant les plus grandes douceurs.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCÈNE PREMIERE.

LE CHEVALIER , FINETTE.

LE CHEVALIER.

QUoi? De tous ses Amans, la Troupe est disparuë?

FINETTE.

Oui. Lucile, Monsieur, ne craint plus la cohuë,
La solitude régne en son appartement.

LE CHEVALIER.

Comment! elle est donc seule?

FINETTE.

Oui, seule exactement;
Elle attend pour partir, que son pere revienne,
Sans craindre qu'à present personne la retienne.

LE CHEVALIER.

Quel sort! Le Marquis seul eût pû le rétablir;
Mais il s'en rend indigne. Au lieu de se remplir
Du soin de consoler la fille & de lui plaire;
Pour réparer le tort qu'il s'est fait près du pere
A plaifanter Fierval, il perd son tems ailleurs,

COMEDIE. 85

Et rit de mes conseils comme de leurs malheurs.

FINETTE.

Cette façon d'agir n'est pas bien régulière:
Mais on s'oublie un peu quand on est sûr de plaire,
Je rentre.

LE CHEVALIER.

Attendez-là. Pour écrire un billet,
Dont je vais vous charger, j'entre en ce Cabinet.

FINETTE.

Cela suffit, Monsieur.

(*Le Chevalier entre dans le Cabinet.*)

SCENE II.

FINETTE *seule.*

LE sort de ma Maîtresse
Me remplit d'une juste & profonde tristesse.
Mon état est plus sûr, s'il fait moins de fracas;
Finette, pour tomber, est assise trop bas;
Et je puis défier la fortune, à tout prendre,
Elle peut m'élever, non me faire descendre.

SCENE III.

LUCILE, FINETTE.

FINETTE.

Vous accompagnez donc votre pere qui part ?

LUCILE.

Où nous quittons ces lieux dans une heure au plus tard ,

Et j'attens cet instant avec impatience.

FINETTE.

Il m'afflige pout vous ; j'en souûpire d'avance ;
Je voudrois & ne sçai comment vous consoler,
Du poids de vos malheurs je me sens accabler.

LUCILE.

Ils dévoilent le cœur de mes amans avarés ?
Il font un bien pour moi.

FINETTE.

Les vrais amans sont rares.

LUCILE.

Une fille sans bien , d'ailleurs riche en vertu ,
Et dont l'amour d'un pere est le guide absolu ,
Est cent fois plus heureuse en sa noble indigence ,
Que ne l'est dans le sein d'une haute opulence ,
Une femme liée au destin d'un mari ,
Dont l'argent qu'elle apporte est l'objet favori ,
Et qui donnant au bien tout son soin mercenaire ,

Est bien moins son époux que son homme d'affaire.

L'Hymen est , à mes yeux , le comble du malheur ;
S'il n'est fait par l'estime , & lié par le cœur.

FINETTE.

Mais le Marquis vous reste , il est le plus aimable.

LUCILE.

Finette , à mes regards il est le plus coupable ;
Je n'ai , pour ses rivaux , qu'un tranquille mépris ,
Mais il a justement soulevé mes esprits.

Qu'on m'ôte tous les biens dont on m'avoit flattée ,

Je me tais , & j'en suis foiblement agitée :

Mais il veut m'enlever l'amour de mes parens ,

L'estime de mon pere , & des honnêtes gens ,

Me prêtant les noirceurs que contre eux il débite ,

Me ravir tout le fruit de ma bonne conduite ,

Le seul trésor enfin , que le sort m'ait laissé ,

Voilà ce qui jamais ne peut être effacé :

C'est un crime à ma vûe , une mortelle offense ,

Dont avant mon départ je veux tirer vengeance ;

Je prétens qu'elle éclate aux yeux de tous les miens.

FINETTE.

Vous vous radoucirez , c'est moi , qui le maintiens.

LUCILE.

Moi , Finette , jamais & je suis trop piquée.

FINETTE.

S'il vous étoit moins cher , vous seriez moins choquée.

LUCILE.

Non , il ne me l'est point.

88 L'EMBARRAS DU CHOIX ;
FINETTE.

Mais s'il est repentant ,
S'il vous offre sa main avec un sort brillant ?

LUCILE.

Je le souhaiterois pour me faire connoître.

FINETTE.

Oui, je le sçai ; d'abord vous lui ferez paroître
Un dépit éclatant : les reproches suivront.

LUCILE.

M'abaisser jusques-là ! Je me ferois affront.

Il m'a trop offensée aussi-bien que mes proches ,

Il ne mérite pas l'honneur de mes reproches ;

Ce seroit un triomphe , & non un châtiment ,

Je lui dois , & lui garde un autre traitement.

Puisqu'enfin l'ironie a pour lui tant de charmes ,

Je le veux imiter & battre de ses armes ;

C'est l'accueil qu'il mérite , & qu'il aura de moi ,

Pour réparation de ce que je me doi.

FINETTE.

Son oncle....

LUCILE.

Ma vengeance est sage , est équitable ,
Et pour la condamner , il est trop raisonnable.

FINETTE.

A propos , j'oubliois qu'il écrit là-dedans ,

Mais le voilà qui sort dans ces mêmes instans.

SCENE IV.

LUCILE, FINETTE, LE
CHEVALIER.LE CHEVALIER *à Lucile croyant
parler à Finette.*

F Inette, vous rendrez ce billet à Lucile.

LUCILE.

Je n'y manquerai pas.

FINETTE.

Je vous suis inutile.

LE CHEVALIER.

Lucile, c'est vous même ! Excusez mon erreur.

LUCILE.

Le mal n'est pas bien grand ; mais dites-moi,

Monsieur,

Si la lettre qu'ici vous venez de me rendre,

Demande réponse ?

LE CHEVALIER.

Oui. Je reviendrai la prendre.

(Il s'en va.)

SCENE V.

LUCILE, FINETTE.

FINETTE.

Allez vous au billet que vous lisez tout bas ;
Répondre sur le champ ?

LUCILE; *après avoir lû.*
Le Marquis sentira. . . Cela ne presse pas.

Mais je le vois paroître.

SCENE VI.

LUCILE, LE MARQUIS, FINETTE.

LE MARQUIS.

JE triomphe, & du champ me voilà seul le
maître ;
Mes indignes Rivaux ont tous fui sans retour ,
J'ai mis leur ridicule, & leur honte au grand jour :
Je remporte sur eux une pleine victoire ,
Je les livre au mépris , & venge votre gloire.

LUCILE.
Ce soin est généreux , & je vous dois beaucoup.

COMEDIE.
LE CHEVALIER.

97

Je crois , je vous l'avouë , avoir fait un grand coup.

**Contre de tels revers les plaintes & les larmes
Sont entre vous & moi, les plus mauvaises armes;
Rien n'est plus dangereux que de faire pitié,
Quand ce malheur arrive , on est perdu , noïé ,
Chacun fuit notre aspect par l'ennui qu'il apporte.
Des disgraces, c'est là selon moi , la plus forte :
Il vaut mieux qu'un front gai déguise nos dou-
leurs ,**

Et de notre côté mette tous les rieurs.

**L'incident le plus triste a sa face plaisante ,
Il faut toujours la prendre en personne prudente.
Sur les auteurs du mal , s'étendre , s'égaïer ;
Et rejeter sur eux le ridicule entier.**

**Voilà ce que pour vous mon amour vient de
faire ;**

**Rien n'est plus efficace , & n'est plus nécessaire ,
Que la plaisanterie employée à propos ,
Et deux mille soupirs font moins que trois bons
mots.**

FINETTE.

Il s'excuse fort bien.

LUCILE *au Marquis.*

**J'en suis persuadée ,
Et de tout mon esprit , j'entre dans votre idée.
On ne peut trop railler , ceux qui nous font du
tort ;**

**La maxime est si juste , elle me plaît si fort ,
Que je veux à mon tour moi-même en faire usage.**

LE MARQUIS.

Votre bouche me charme en tenant ce langage :

92 L'EMBARRAS DU CHOIX.

Mais est-il vrai ?

LUCILE.

Bien-tôt je vous le prouverai.

LE MARQUIS.

C'est peu de vous aimer, je vous adorerai.

Votre esprit contre moi n'a donc plus de rancune ?

LUCILE.

Non, j'ai changé d'humeur depuis mon infortune ;

Il faut que je sois gaïe, & même par raison ;

C'est contre la disgrâce un sûr contre-poison.

LE MARQUIS.

Ce trait seul vous manquoit pour être en tout charmante.

L'enjouement vous rendra quatre fois plus piquante.

L'agrément fut toujours enfant de la gaïté.

LUCILE.

Ah ! Vous intéressez par-là ma vanité.

LE MARQUIS.

Mon amour est pour vous au dernier période.

Nous n'avons plus d'obstacle, & rien ne m'incommode,

Nos esprits sont d'accord. Venez pour mon bonheur,

Dire ce oui si doux, alors qu'il part du cœur.

LUCILE.

Mon sort est maintenant trop au-dessous du vôtre.

LE MARQUIS.

Adressez ce discours à Fierval, à tout autre ;

Non pas à moi qui pense autrement là-dessus ;

Vous cessez d'être riche. Ah ! C'est un bien de plus ;

Et j'aurai la douceur de réparer vos pertes ;

Ce plaisir vaut pour moi cent richesses offertes.

FINETTE *bas à Lucile.*

Le choc est dangereux. La générosité,
Parle dans le Marquis.

LUCILE *bas à Finette.*

Non, c'est la vanité.

LE MARQUIS.

Mon amour, à ce but, ne borne point sa course,
Il veut que vous puissiez le bonheur dans sa source,
Ce malheureux Pais n'offre plus désormais,
A vos yeux révoltés, que de fâcheux objets:
Des sots qui dans le tems, qu'à rire ils vous exci-
tent,

Craignent la raillerie, autant qu'ils la méritent ;
Des femmes sans esprit, & des maris brutaux,
Qui traittent leurs moitiés plus mal que leurs vas-
faux.

Fuïons le mauvais air, & quittez pour me suivre,
Un séjour, où l'ennui forme le sçavoir vivre
Venez venez regner dans un lieu ravissant
Où mon sexe est du vôtre un sujet complaisant :
Paris est fait pour vous, pour lui vous êtes née,
Et c'est-là qu'une femme est Reine couronnée ;
Qu'elle voit tous les jeux obéir à sa voix ;
Etn'a, dans les plaisirs, que l'embarras du choix.

FINETTE.

Ah ! Madame, partons Quelle image charmante !

LUCILE *au Marquis.*

Je ne puis le cacher, tant de bonheur m'enchanté :
Mais, Marquis, croïez-vous, parlez sans me
flatter,

Que je plaise à Paris, qu'on puisse m'y goûter ?

LE MARQUIS.

Oui, vos charmes sont tels que rien ne les égale ;

24 L'EMBARRAS DU CHOIX;
Et cet ornement-là manque à la Capitale.
LUCILE.

Un pere me retient.

LE MARQUIS.

Nous en viendrons à bout;
Il est prompt, emporté : mais bonhomme après
tout.

LUCILE.

Il est vrai, s'il consent à notre mariage.
Vous devez être sûr d'obtenir mon suffrage;
L'avez-vous vû depuis?

LE MARQUIS.

Il me bat un peu froid.

Mais je ferai ma paix.

LUCILE.

Oui, mon esprit le croit;

LE MARQUIS.

Quitte pour essüier de sa part un reproche;
Mon oncle m'aidera. . . l'un & l'autre s'approche.

SCENE VII.

LUCILE, LE MARQUIS, FINETTE,
CLEON, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS à Cleon.

JE viens en suppliant me presenter à vous;
Je suis fâché d'avoir causé votre courroux.
C'est peu d'oser, Monsieur, vous demander ma
grace;

Mon espoir va plus loin , & je porte l'audace
jusqu'à solliciter la plus haute faveur ;
Daignez , de votre choix , honorer mon ardeur ,
Mon sort dépend de vous , je brûle de l'appren-
dre ,
J'attache mon bonheur au nom de votre gendre.

C L E O N.

Monsieur , dans un moment mon frere va venir ;
Il veut , avec ma fille , ici m'entretenir :
Il est bon qu'il s'explique , avant que je prononce.
Il entre. Devant lui vous sçauvez ma réponse.

S C E N E V I I I.

LUCILE, LE MARQUIS, FINETTE ;
CLEON, LE CHEVALIER,
LISIDOR.

L I S I D O R.

Pour vous tirer d'erreur , vous me voïez ici,
Remettez-vous mon frere , & vous ma nièce aussi ,
D'une allarme si fausse & qui me fait injure.
L'Hymen qui l'a causée , & qu'on vient de con-
clure ,
N'est point du tout le mien , mais celui de Da-
mon ;
Il ne se cache plus , je puis dire son nom ,
A present qu'il se voit le mari d'Isabelle ,

96 L'EMBARRAS DU CHOIX.
Et j'avois emprunté tes Diamans pour elle.
FINETTE.

Je respire!

CLEON.
Damon est cet époux !
LISIDOR.

C'est lui ;

Il faut qu'après avoir marié mon ami,
Je couronne ce jour par l'Hymen de ma nièce,
Et qu'une riche dot lui prouve ma rendresse :
Je lui veux assurer tous mes biens après moi.

(à Lucile.)

Eh bien , as-tu trouvé quelqu'un digne de toi ?
D'un attachement vrai , t'a-t'on donné la preuve ?
Ton malheur prétendu t'a dû servir d'épreuve ;
Parle. Pour terminer , je n'attens que cela.

LUCILE.

Oui , mon oncle , je viens d'avoir ce bonheur-là ;
Ce qui va vous paroître encore peu croïable ,
C'est au jeune Marquis que j'en suis redevable.
Je n'aurois pas sans lui découvert ce trésor.

LE MARQUIS.

Mon cœur seul m'a guidé , j'ai suivi son effor ;

LUCILE.

Oui , c'est un bien Marquis que je dois à vous même ,

Je goûte , à vous le dire , une douceur extrême.

LE MARQUIS.

Par cet aveu public vous comblez mon bonheur.

LUCILE.

Mon pere , & vous mon oncle , aïez moins de
fraïeur ,

Le cœur que Monsieur vient de me faire con-
noître ,

Est

COMEDIE.

97

Est vrai, noble, sincere autant qu'on le peut être;
Et je veux vous forcer de convenir tous deux,
Qu'autant que votre estime, il mérite mes vœux;
Ce cœur brûle pour moi d'une ardeur véritable,
Et j'en ai par écrit la preuve incontestable;
La voici. Vous allez sur elle prononcer.

CLEON.

Voions donc ce Billet :

LE MARQUIS *à part.*

Je ne sçai que penser!

LISIDOR.

Ma nièce, hâte-toi d'en faire la lecture.

FINETTE.

Ceci pour le Marquis n'est pas d'un bon augure!

LUCILE *lit.*

Votre état me jette dans un trouble que je n'ai jamais senti. J'avois cru jusqu'ici n'avoir pour vous qu'une estime parfaite, votre malheur me désabuse : il m'apprend que je vous adore. Pardonnez-moi ce mot, la force de la douleur me l'arrache. Je ne puis sans mourir vous voir un seul jour malheureuse. Je vous offre ma fortune, je n'ose dire ma main. Belle Lucile, acceptez la première, ma vie en dépend.

LISIDOR.

Voilà ce qui s'appelle aimer parfaitement?

LE MARQUIS *à part.*

Qui peut l'avoir écrit ?

CLEON.

Quel que soit cet amant :

Pour lui je me déclare.

LISIDOR.

Et peut lui je prononce.

98 L'EMBARRAS DU CHOIX.
LUCILE.

(*au Chevalier lui donnant sa main.*)

Marquis, je vous dois trop. Vous, voilà, ma réponse.

LISIDOR *avec joie.*

Le Chevalier !

LE MARQUIS *avec surprise.*

Mon oncle !

LE CHEVALIER *à Lucile.*

Ah ! Mes sens sont ravis !

LUCILE *au Chevalier.*

Vos nobles procédés sont dignes de ce prix.

LE CHEVALIER.

Bien ne peut jamais l'être.

LE MARQUIS.

Est-ce une raillerie ?

LISIDOR.

Je le voudrois, ma joie en seroit infinie,
Elle viendroit bien juste ; & qui s'est égaïé,
Marquis, à nos dépens, doit être ainsi payé.

LUCILE.

S'il est vrai dans ce jour que je m'y sois livrée,
Il faut bien que Monsieur se la soit attirée ;
Et par devoir peut être ai-je dû l'employer,
Pour détromper mon pere ; & me justifier.

CLEON.

Pour le coup j'applaudis. Bonne plaisanterie !
C'est la première fois que j'ai ri de ma vie.

LISIDOR *à Lucile.*

Ton esprit, ta raison, ton choix combleront mes vœux,

Les oncles aujourd'hui valent bien les neveux.

Mais il est obligé beaucoup à ma famille ,
Il reçoit des leçons du pere & de la fille.

LE CHEVALIER *au Marquis.*

Je suis par votre faute heureux dans ce moment ,
Vous direz. . . .

LE MARQUIS.

Qu'en Province on est mauvais plaisant.
Adieu. L'on n'y sent point le prix des gens aimables ,
Et je revole aux Lieux où brillent mes semblables.
(*il sort.*)

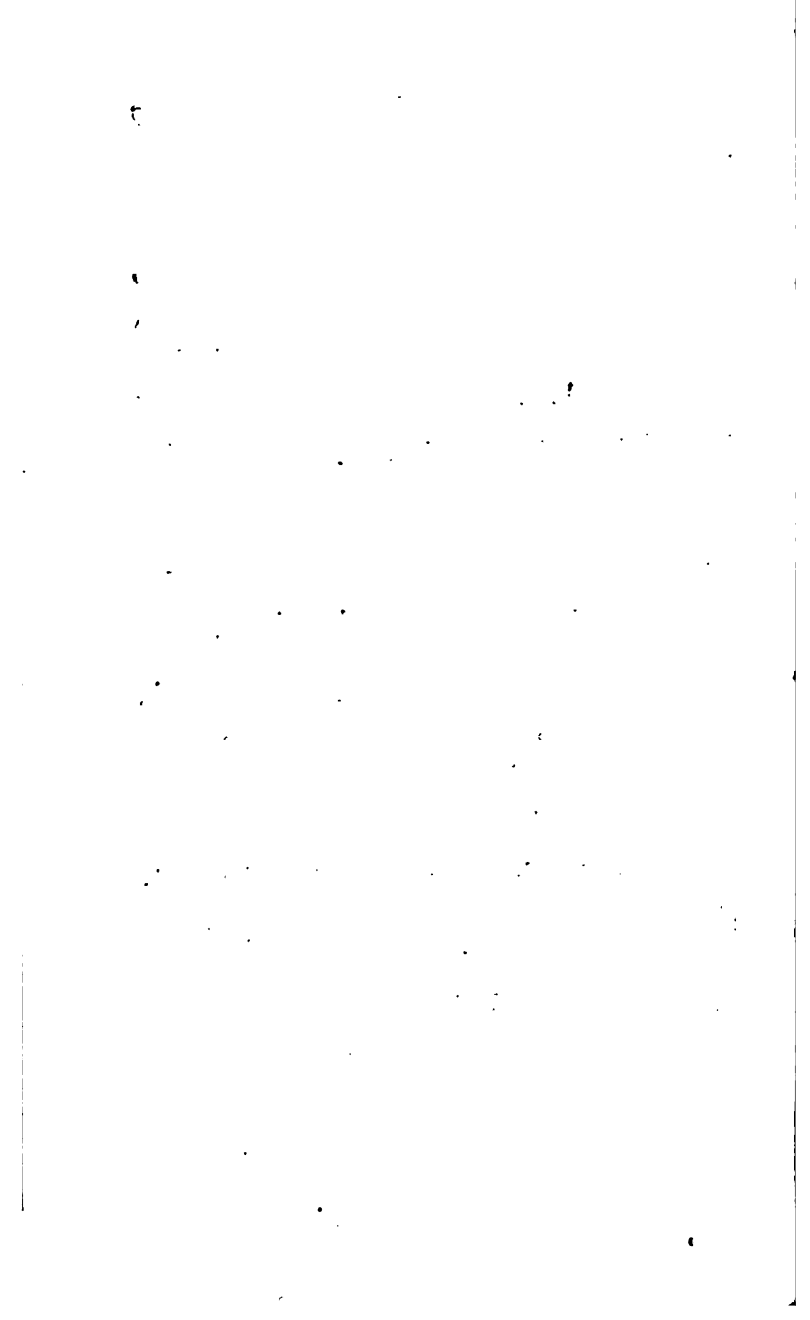
S C E N E IX. & dernière.

LUCILE, LE MARQUIS, FINETTE;
CLEON, LE CHEVALIER,
LISIDOR.

CLEON *à Lucile.*

Vien, embrasse ton pere, il n'est plus malheureux,
Et le mérite seul va vous unir tous deux.

F I N.



L E
MARI GARÇON,
C O M É D I E

De Monsieur DE BOISSY.

EN TROIS ACTES EN VERS.

Représentée , pour la premiere fois , par les
Comédiens Italiens ordinaires du Roi,
le 10. Février 1742.

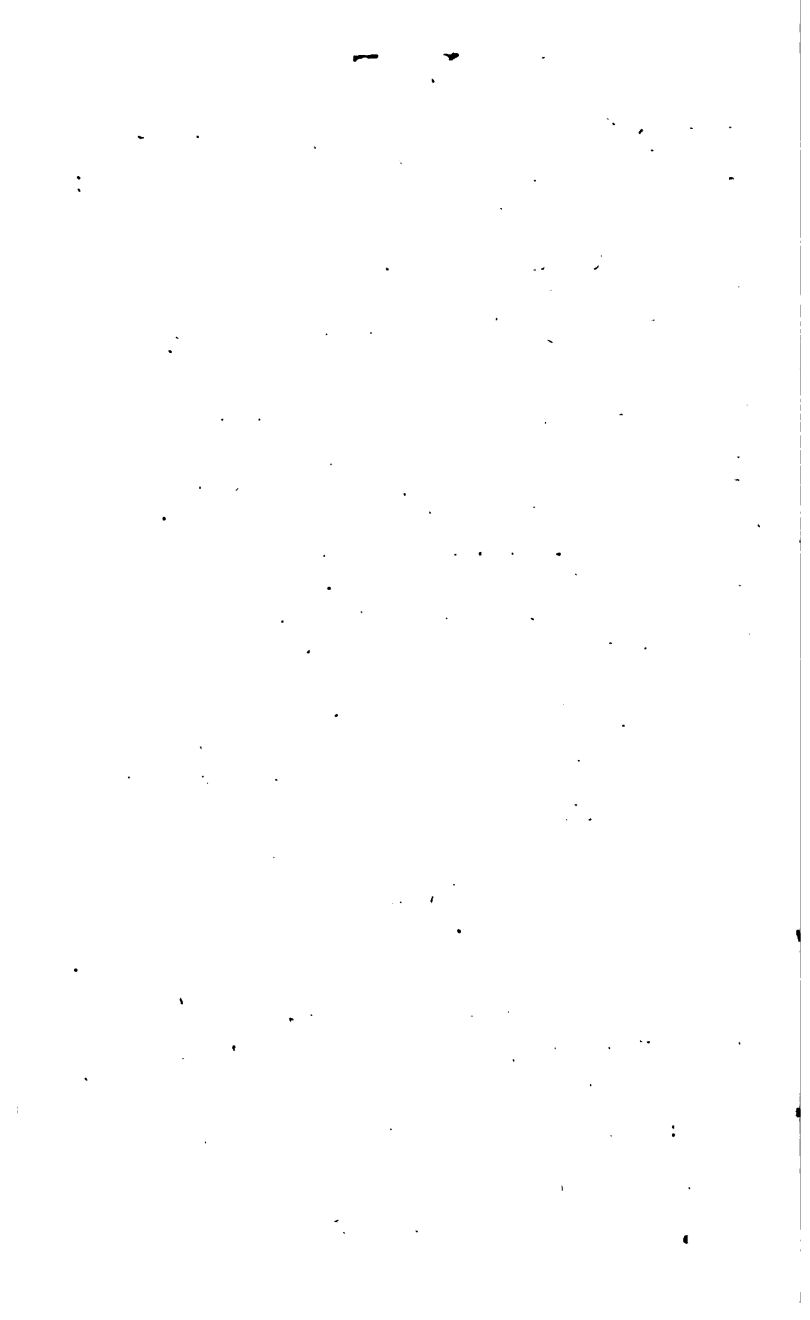
Le prix est de trente sols.



A P A R I S ,
Chez P R A U L T pere , Quay de Gèvres ,
au Paradis.

M. D C C. X L I I.

Avec Approbation & Privilege du Roy.



à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposéant, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression desdits Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs; & que l'Impetrant se conformera en tout au Règlement de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. & qu'avant que de l'exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimés qui auront servi de copie à l'impression desdits Livres, sera remis dans le même état où les Approbations y auront été données, es mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur Daguesseau, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur Daguesseau, Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposéant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secretaires, soy soit ajoutée comme à l'Original: Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. Donné à Versailles le vingtième jour de Décembre, l'an de grace mil sept cent trente-sept: Et de notre Règne le vingt-troisième. Par le Roi en son Conseil.

Signé, SAINSON.

Registré sur le Registre IX. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 561. fol. 524. conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28. Février 1723. A Paris ce 24. Mars 1737.

Signé, G. Martin, Syndic.

LE MARI GARÇON;

COMÉDIE.

EN TROIS ACTES, EN VERS.

A C T E U R S.

LA COMTESSE, crue Veuve , & Femme de Léandre.

LEANDRE , cru frere de la Comtesse.

LE MARQUIS DE FLORANGE, ami de Léandre , & Amoureux de la Comtesse.

CIDALISE , fâcheuse , attachée à la Comtesse.

FINETTE , Suivante de la Comtesse.

Monfieur DE LA JOYE, Médecin.

La Scène est à Forges ; dans un Bois



LE MARI GARÇON, C O M É D I E.



A C T E P R E M I E R.

SCENE PREMIERE.

LE A N D R E , F I N E T T E ,

F I N E T T E .



ON JOUR, Monsieur.
LE A N D R E .

Bon jour, Finette.
Di, comment se porte ma sœur ?

F I N E T T E .

Sa santé, Monsieur, est parfaite ;
Ses yeux sont d'un brillant, son teint d'une fraîcheur...
Oh ! Ma foi, vive Forges, & ses eaux efficaces,
Pour rendre à la Beauté tout son éclat vainqueur,
Dans le sein des Plaisirs, on y puise les Graces.

A ij

4 **LE MARI GARÇON;**
LE ANDRÉ.

Depuis dix jours que j'ai quitté ces Lieux ,
Ma sœur s'est donc bien divertie ?

FINETTE.

Oui , Monsieur , on ne peut pas mieux
Concert , Festin , Bal , Comédie.

LE ANDRÉ.

J'en ai , vraiment , l'ame ravie.
Mais le Bal nuit aux eaux ainsi que tout Festin.

FINETTE.

Madame n'a rien pris sur elle ;
C'est par ordre du Médecin.

L'aimable homme ! C'est un modèle
Que devoient suivre ses rivaux.

Il veut que les Buveurs respirent

Le Plaisir en tout tems , la Joie à tout propos.

Plus on'a soif , dit-il , de traquer ses eaux ,

Plus elles font de bien , & plus elles transpirent.

Comme elles font d'ailleurs naître un grand appétit ;

Il les exhorte , il leur prescrit

De faire sur-tout bonne chere ,

Et de ne dormir que la nuit ;

Car le repos du jour est un poison contraire.

Un tel régime est doux autant que salubre.

LE ANDRÉ.

Et la Comtesse avec plaisir le suit.

FINETTE.

Le moyen qu'elle s'en défende

Quand tout le monde ici se réjouit ?

L'exemple est si puissant , & la cour est si grande ;

Que le torrent l'entraîne en dépit qu'elle en ait.

Vous savez que Madame a le pouvoir secret

De fixer toujours , auprès d'elle ,

COMEDIE

Y

La foule des honnêtes gens.

Quelque part qu'elle soit , sa douceur naturelle ;

Son humeur gaie , & ses soins complaisans

Attirent , sans coquetterie ,

Les deux Sexes en même tems.

La volonté d'autrui soumet ses sentimens ,

Et fait la regle de sa vie.

LEANDRE.

Son esprit trop liant la porte à recevoir

Toute sorte de Compagnie :

Elle feroit mieux de l'avoir

Moins nombreuse , mais plus choisie.

FINETTE.

Oh ! Le grand nombre divertit.

LEANDRE.

Je trouve plutôt qu'il ennuit.

FINETTE.

Sa variété qui me rit ,

Amuse les regards & dissipe l'esprit.

LEANDRE.

Cidalise , dis-moi , n'est-elle point partie ?

FINETTE.

Non ; elle n'a garde , vraiment :

Elle ne quitte point Madame un seul moment.

LEANDRE.

Tant pis.

FINETTE.

C'est sa meilleure amie ;

Elles n'ont toutes deux qu'un même appartement.

LEANDRE.

Qu'un même appartement ! C'est un attachement
bien fort.

A iij

6 LE MARI GARÇON,
FINETTE.

Oui, chaque instant l'augmente.

LEANDRE.

La Comtesse est trop complaisante.

FINETTE.

Mais Cidalise a beaucoup d'agrément ;

Elle est vive , spirituelle ;

Avec des personnes comme elle ,

L'entretien ne tombe jamais ;

Elle a , pour en faire les frais ,

Des ressources continuelles ;

C'est un recueil vivant de toutes les nouvelles ;

LEANDRE.

Moi , j'en ferois beaucoup de cas ,

Sans un défaut qui dans elle me blesse ;

On voit toujours qu'elle s'empresse

D'être par-tout où l'on ne la veut pas :

Sans vous connoître , elle se livre ,

Et vient , hors de propos , toujours vous acoster,

S'attache-t-elle à vous ? Rien ne peut l'écarter ;

Elle est la première à vous suivre ,

Et la dernière à vous quitter.

Quelque soin que l'on prenne , & quelque part qu'on
aille ,

On la trouve toujours , on a beau l'éviter ;

Elle est en même tems à Paris , à Versailles ;

Elle a le don de se multiplier.

Par son activité qui tient de la Magie ,

Elle est de chaque fête & de chaque partie ;

Sans qu'on prenne jamais le soin de l'en prier,

FINETTE.

Je porte envie à son bonheur extrême,

COMEDIE.

7

Fille majeure , & sans état certain ,
Elle est maîtresse d'elle-même ,
Et peut , comme elle veut , promener son destin ;
Ce soir à Forge , à la Ville demain.
Mais Madame a près d'elle une autre compagnie ;
Qui sans doute vous plaira mieux ,

LEANDRE.

Qui donc ?

FINETTE.

Un Marquis jeune & des plus gracieux ;
Qui , pour former son goût , depuis quatre ans voyage ,
Et qui vient , en passant , visiter ce séjour.
Il fait grande dépense , & met tout en usage
Pour amuser Madame , & lui faire sa cour.

LEANDRE.

Je suis charmé de voir , qu'en mon absence ,
Tout contribue à la bien divertir ,

FINETTE.

Notre Médecin qui s'avance
N'est pas homme à me démentir.
Demandez-lui , Monsieur.

LEANDRE.

Va , je t'en crois , Finette.
Cours avertir ma sœur , qu'en ces lieux , sans témoin ,
Je veux l'entretenir d'une affaire secrète.

FINETTE.

Je vais , sans différer , m'acquitter de ce soin.

8 LE MARI GARÇON;

SCENE II.

LEANDRE, M. DE LA JOIE.

M. DE LA JOIE.

LA fête pour le coup, Monsieur, sera complète;
Et soyez le bien arrivé,
Votre sœur vous attend, & l'air dont je la traite,
Doit être par vous approuvé.
Le plaisir que j'ordonne est ma grande recette;
Et tout mon art consiste à le bien varier.
Pour prouver sa vertu parfaite,
J'en fais l'essai tout le premier.

LEANDRE.

J'approuve fort cette méthode;
Et Monsieur de la Joie a trouvé la façon
D'être un Médecin à la mode,
Et de justifier son nom.
L'usage du plaisir est bon;
Tout le monde s'en accommode,
Mais il veut être pris avec précaution.
L'excès du bien même indispose;
Et vous outre souvent la dose.

M. DE LA JOIE.

Non, le plaisir renferme en soi tant de bonté,
Qu'on n'en sçauroit jamais trop prendre;
Et de moi vous devez apprendre
Qu'on ne se porte bien qu'à force de gaité.
Quelque loin qu'on la pousse, elle ne sçauroit nuire.

COMEDIE

J'en connois trop la qualité.

Un excès de plaisir ne peut jamais produire ,
Mettons la chose au pis , qu'un excès de santé.

LEANDRE.

Pour le coup votre esprit badine,

M. DE LA JOIE.

Non point du tout , je dis la vérité.

Par goût & par état vers le plaisir j'incline,

Un Professeur en Médecine

Est un Docteur en volupté ;

Et mon art , puisqu'il faut dévoiler ce mystère ,

N'est que l'art d'amuser , d'égayer , & de plaire.

Nous devons mettre nos efforts

A divertir l'esprit pour rétablir le corps.

Un Médecin , au fonds , n'est qu'un homme agréable.

De notre sçavoir admirable ,

Voilà les plus secrets ressorts ,

Et l'histoire très-véritable.

Le reste n'en est que la fable.

LEANDRE.

Vous êtes le plus vrai de tous les Médecins ,

Par conséquent le plus aimable.

M. DE LA JOIE.

Oh ! Mon système est d'autant plus louable ,

Que personne jamais ne meurt entre mes mains.

LEANDRE.

Par quel expédient ?

M. DE LA JOIE.

Par un des plus certains.

Pour ne pas me conduire en bête ,

Je ne traite jamais que des gens en santé ,

Qu'allarme un léger mal de tête ,

Ou la moindre incommodité.

110 **LE MARI GARÇON.**

Et pour calmer leur esprit agité ,
J'ordonne repas fins , charmantes promenades ;
Vin d'Auvilé sur tout , pere de l'enjouement.

S'il n'opere que foiblement ,
L'Escubak ou l'Eau des Barbades
Est mon dernier médicament.
Tant pis pour eux si la fièvre les prend ,
Car j'abandonne mes malades ,
Dès qu'ils le font bien sérieusement ;
Et je laisse à mes camarades
La gloire de l'enterrement.

LEANDRE.

Cette méthode est sage autant que fine.

M. DE LA JOIE.

Fort à propos ici vous êtes de retour ,
Pour voir briller ma nouvelle doctrine.

Je dois & vais la mettre au jour ,
Dans une fête où la gaité préside.
Elle ouvre ce matin par un dîner splendide ;
Et finira ce soir par un balet brillant.

LEANDRE.

Eh ! Qui donc est l'auteur de ce cadeau charmant ?

M. DE LA JOIE.

Moi.

LEANDRE.

Personne ne vous défraie ?

M. DE LA JOIE.

Mais je partage cet honneur
Avec un Marquis riche , & d'agréable humeur.
Je prépare la fête , & c'est lui qui la paie.

LEANDRE.

Mais vous êtes vraiment un homme universel !
Vous reglez la cuisine aussi bien que la danse ;

COMÉDIE. 11

On n'a jamais rien vû de tel !

Cependant, Monsieur, plus j'y pense,
Moins je voudrois, tout mis dans la balance,
Choisir mon Médecin pour mon Maître d'Hôtel.

M. DE LA JOIE.

Vous avez tort, Monsieur. Un Médecin rassemble
Toutes les qualités & tous les arts ensemble.

J'entens par arts, ceux qui par leur gaité ;
Ont mérité le nom de talens agréables,

Et concourent à la santé

Comme au délassement de tous les gens aimables.

Il est tout à la fois Musicien, Gourmer,

Poète, Cuisinier, & Maître de Ballet.

De toute façon il s'escrime.

Il change, comme il veut, de ton & de maintien.

Tantôt vif & badin, tantôt grave & sublime.

Tout digne enfant de Galien

Doit être né Comédien.

Notre Profession n'est qu'une Pantomime.

Adieu, je suis forcé de finir l'entretien,

Car l'heure du dîner s'approche.

Je ne veux point m'attirer de reproche ;

Et je suis sur tout ponctuel,

Quand il faut ordonner un repas solemnel.

(Il sort.)

LE MARI GARÇON:

SCENE III.

LEANDRE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

COMMENT vous portez-vous, mon frere ?
Pour vous revoir, j'ai tout quitté.

LEANDRE.

Personne ne nous voit dans ce Bois solitaire.
Trouvez bon que je prenne une autre qualité ;
Et qu'étant votre époux, je puisse, en liberté,
Vous parler un moment comme on parle à sa femme.
Le rôle que je fais coûte trop à mon ame ;
Et puisqu'il faut vous l'avouer,
Je me lasse de le jouer.

LA COMTESSE.

Vous m'étonnez par ce langage !
Et vous manquez de goût, d'amour également.
Passer pour frere & sœur, quand l'himen nous engage,
Mais rien n'est plus divertissant !
Et le mystere séduisant
Prête à ces noms je ne sçai quoi de tendre,
De doux ensemble & de piquant,
Qui fait qu'on aime à les entendre,
Et qu'à les répéter, on trouve du plaisir,
Mais un plaisir qu'on ne peut rendre !
Il n'est permis de le comprendre,
Qu'à ceux qui sçavent le sentir.

COMÉDIE.

LEANDRE.

Je goûterois fort ce mystère ;
Si j'en tirois le fruit que j'en devois avoir ;
Et qu'étant le jour votre frere ,
Je fusse votre époux le soir.
Mais c'est une douceur interdite à ma flâme.
Depuis six mois que nous sommes unis ,
J'en suis au point où j'en étois , Madame ;
Le premier jour que je vous vis ;
Et vous m'avez , sans me permettre
De vous dire adieu seulement ,
Fait partir pour mon Régiment ,
Lorsque du nom d'époux j'ai tout dû me promettre.
A cet arrêt forcé de me soumettre ,
Je me vois dans le monde un être singulier ;
Je suis Mari garçon : mais garçon à la lettre.

LA COMTESSE.

Monsieur , pour me justifier ,
En même tems pour vous confondre ;
Je n'ai qu'un mot à vous répondre.
J'ai voulu vous donner ma foi ,
Pour vous prouver mes feux , & rassurer les vôtres.
Mais d'en faire un secret , me faisant une loi ,
Pour en mieux dérober la connoissance aux autres ,
J'ai dû vous éloigner de moi ,
Et plutôt que ma flâme , en croire mon éfroi.

LEANDRE.

Veuve , & par conséquent de votre fort maîtresse ;
Falloit-il tant de crainte , & de délicatesse ?

LA COMTESSE.

Vous sçavez mes raisons.

LEANDRE.

Bon , discours superflus !

14 **LE MARI GARÇON,**
L'Amour n'en connoît point, & passe par dessus.
Tant de prudence est importune.

LA COMTESSE.

Quoi ! Vous auriez voulu que risquant mon secret,
J'exposasse avec lui mon bien & ma fortune ?
Que de quelques instans le plaisir indiscret
Fût peut-être suivi de trente ans de regret ?
Jusques ici ma richesse incertaine
Est, vous le sçavez bien, attachée au succès
Du difficile & long procès
Que doit juger le Parlement de Renne.
Cléon, qui pour son fils, m'a demandé ma main,
Doit rapporter cette affaire importante
Qui tient mon état incertain,
Et j'attens tout de sa faveur puissante:
J'ai par cette raison dû flatter son erreur,
Et cacher notre nœud, jusques à la journée
Qui doit, par un Arrêt, fixer ma destinée.
Songez que s'il venoit à sçavoir par malheur
Le secret de notre himenée,
Pour ennemi j'aurois mon Rapporteur,
Et qu'infailiblement je serois ruinée.
Ai-je tort ?

LE ANDRÉ.

Oui, Madame, & non.
A Rennes vous aviez raison ;
Car vous & moi nous étions sous sa vûe.
Aussi pour ôter tout soupçon,
J'ai vécu dans ma garnison,
Et ma tendresse vous a cruë.
Mais à Forges, Madame, où vous êtes venuë,
Vous avez tort & très-grand tort.

COMÉDIE.

LA COMTESSE.

15

En quoi , Monsieur ? Vous me surprenez fort.
Je vous ai rappelé.

LEANDRE.

Pour augmenter ma peine.
Dans ces lieux éloignés , où l'on vit librement ,
J'arrive , plein de l'espérance vaine
Que je vais être heureux , du moins secrètement.
Point du tout ; un excès de prudence ou de crainte ,
D'un nouveau joug m'impose la contrainte.
Ma femme , malgré moi , qui veut être ma sœur ,
A tenir mes feux en souffrance ,
Goûte une maligne douceur ,
Leur refuse l'attrait de la moindre faveur.
Comme un autre Tantale , au sein de l'abondance ,
J'expire de famine , & vois fuir mon bonheur.
Jamais tourment ! .. Vous en riez , cruelle ?

LA COMTESSE.

Je trouve la plainte nouvelle.
Mais comptez vous pour rien d'être avec moi , Mon-
sieur ?
De me voir à toute heure , & de me voir fidelle ?

LEANDRE.

Ce bien accompagné d'une gêne éternelle ;
Ajoute à mon supplice , & devient un malheur.
Mit-on jamais un homme à cette rude épreuve !
Ma situation est vraiment toute neuve.

J'eusse attendu moins de rigueur ,
Et plus de pitié d'une Veuve.

LA COMTESSE.

Mon frere , en vérité , vous me touchez beaucoup.

LEANDRE.

Oh ! Mon frere ! Ce nom m'outrage pour le coup.

17 LE MARI GARÇON;

Si vous vous mettiez à ma place,
Et que vous aimassiez autant que je le fais,
Vous changeriez de façons désormais,
Et vous finiriez ma disgrâce.

LA COMTESSE.

Mon cœur qui le voudroit, le peut moins que jamais.

LEANDRE.

Qu'est-ce donc qui vous embarrasse ?
Il n'est point de Cléon à craindre dans ces lieux,
Et vous pouvez, loin de sa résidence,
Avoir pour moi, sans risque, un peu de complaisance.

LA COMTESSE.

Non, de plus d'un Argus je dois craindre les yeux,
Je dois redouter la présence
De Cidalise attachée à mes pas.

Comme il n'est point de Villes ni d'Etats
Où cette fille n'ait quelque correspondance,
Si notre mariage à Forges transpiroit,
Sur le champ sa main indiscrette,
Dans ma province l'écriroit ;

Et j'aimerois autant qu'il fût dans la Gazette.

LEANDRE.

L'insupportable fille, & que mon cœur la hait !

LA COMTESSE.

Depuis votre départ, puisqu'il faut vous l'apprendre,
Un nouvel incident a traversé nos vœux ;

Et nous prescrit, mon cher Léandre,
Le devoir d'être encor plus circonspects tous deux.
Ce sont nos communs avantages.

LEANDRE.

Mais deux époux, quoiqu'on exige d'eux,
Ne peuvent pas être plus sages.

Quel obstacle plus fort nuit donc à mon repos ?

LA COMTESSE.

COMEDIE.

LA COMTESSE.

Le fils de Cléon est aux Eaux.

LEANDRE.

Quoi ! Le fils de Cléon , le Marquis de Florange
Est à Forge ?

LA COMTESSE.

Oui.

LEANDRE.

L'aventure est étrange !

C'est ce jeune homme aimable , & des plus opulens ,
Dont m'a parlé votre Hipocrate ,
Et qui donne pour vous des cadeaux si galans ?

LA COMTESSE.

C'est contre mon aveu que sa dépense éclare.

LEANDRE.

Plus que je ne voulois , ce discours m'éclaircit ;

Et du sort qui se divertit ,

Ce sont là les cruels caprices.

Ce fatal & jeune Marquis ,

Je l'ai vû beaucoup à Paris.

Avec lui , qui plus est , j'ai fait mes exercices ;

Et nous étions très-grands amis.

LA COMTESSE.

Pour moi , de l'avoir vû , je me souviens à peine.

Dès l'âge de dix ans il est sorti de Renne

Sans qu'il y soit rentré depuis.

Il ne me connoît point , & ne sçait qui je suis.

LEANDRE.

Mais votre nom a dû l'instruire

Que vous êtes précisément

Le parti que pour lui son pere veut élire.

LA COMTESSE.

Non , Monsieur , il sçait simplement

18 LE MARI GARÇON;

Qu'on le doit marier d'abord en arrivant ;
Il n'est point informé du nom de la personne.

Après l'avis que je vous donne ,
Jugez combien il nous est important
De mettre , à nous cacher , tout notre soin prudent.

LEANDRE.

Allons , puisqu'il le faut , je veux bien m'y soumettre.
Mais pour me consoler , daignez donc me promettre
De m'accorder , de tems en tems ,
Madame , le plaisir que j'ai dans ces instans
De vous voir en bonne fortune.

LA COMTESSE.

C'est trop risquer , nous serions vûs.

LEANDRE.

Mais pour n'être point aperçus ,
Si vous voulez , nous choisirons la brune.

LA COMTESSE.

Je crains trop le ferein. Adieu , séparons-nous ,
Quelqu'un pourroit venir & nous surprendre.

LEANDRE.

Ayez auparavant la bonté de m'apprendre
Si je me reverrai bien-tôt seul avec vous.

LA COMTESSE.

Mon amour en ce lieu vous donne rendez-vous . . .

LEANDRE.

Tantôt ? Ce soir ? Dites , ma chere .

LA COMTESSE.

Le jour que j'apprendrai le sort de mon procès.
Jusqu'à ce jour que je crois près ,
Je ne vous verrai plus qu'en qualité de frere
Et qu'en présence de témoin.

LEANDRE.

Ah , ce jour est encore loin !

COMEDIE. 19

Tant de rigueur me désespere.

Vous me traitiez moins durement ;

Quand je n'étois que votre Amant.

Souvent , pour adoucir la rigueur de ma chaîne ;

Je pouvois en secret vous dire au moins ma peine :

Que le mari soit sur le même pié.

Songez qu'au fond la faveur n'est pas grande.

Ma rendre , ma douce moitié ,

De votre époux ayez pitié ;

A genoux je vous le demande.

LA COMTESSE.

Dans une promenade où l'on est vû de tous ?

Levez-vous au plutôt : ce trait est des plus foux ;

Vous méritez que je vous gronde.

Si vous étiez surpris , mon frere , à mes genoux ;

Juste Ciel ! Que diroit le monde ?

Partez , ou vous allez exciter mon courroux.

LEANDRE.

Je ne demande plus qu'une grace légère :

Que je baise la main d'une sœur aussi chere ;

C'est peu pour un Amant , & rien pour un Epoux.

LA COMTESSE.

Oui , mais c'est trop pour un frere.

LEANDRE.

Je l'obtiendrai , malgré votre rigueur.

LA COMTESSE.

Arrêtez ; voilà Cidalife.

Songez que je suis votre sœur ;

Aucune liberté ne vous est plus permise.

LEANDRE *avec dépit.*

Son importunité m'est contraire en tout tems !

20 LE MARI GARÇON;
LA COMTESSE.

Non, elle vous favorise,
Puisqu'elle sert de frein à vos feux imprudens.

SCENE IV.

LEANDRE, LA COMTESSE,
CIDALISE.

CIDALISE *à la Comtesse.*

JE croyois vous avoir perdue.
Je vous cherche de toutes parts;
Et, tout à coup, à mes regards
Votre personne est disparue
Sans que je m'en sois aperçue.
Dans les lieux où vous n'êtes point,
On n'y tient pas, belle Comtesse,
Et l'ennui vient saisir au point
Qu'il faut vous retrouver, où mourir de tristesse.

LEANDRE *à la Comtesse.*

Mais Madame a pour vous une belle tendresse.

CIDALISE.

Ah! Vous voilà, Monsieur, de retour. Depuis quand?

LEANDRE.

J'arrive dans le même instant.

CIDALISE.

Vous venez de la Cour? Dites-nous des nouvelles;
C'est la source en tout tems des grandes & des belles.

LEANDRE.

Point du tout; c'est l'endroit où l'on en dit le moins.

COMEDIE. I

CIDALISE.

Vous avez dû, Monsieur, en apprendre à la Ville ;
En nouveautés elle est toujours fertile.

LEANDRE.

C'est, à vous dire vrai, le moindre de mes soins,
Qui, mieux que vous, peut avoir connoissance
Des nouvelles du jour, & même du matin ?
Vous devez les avoir de la première main ;
Vous êtes en commerce avec toute la France.

CIDALISE.

Il est très-vrai, qu'à tout Paris,
Trois fois par jour exactement j'écris :
Mais il a tant de nonchalances,
Qu'il ne répond qu'à tard à ses amis.

Sans l'attachement qui me lie
A la Comtesse votre sœur,
Oh, je serois déjà partie
Pour lui reprocher sa froideur.

LEANDRE.

Partez, Mademoiselle, en toute diligence,
Je dois vous dire de sa part,
Qu'il vous attend avec impatience.

CIDALISE.

Comment ! Il me souhaite ?

LEANDRE.

Oui, partez sans retard.

LA COMTESSE.

Non, pour moi, de rester, ayez la complaisance.
Vous m'êtes nécessaire, & de votre présence,
Cidalise, en ces lieux je ne puis me passer.

CIDALISE.

Mon cœur se rend sans balancer :
Je vous donne la préférence

LE MARI GARÇON,

Sur Paris, tout charmant qu'il est ;
Autant que vous rien ne me plaît.

LEANDRE.

Vous avez pour ma sœur trop de condescendance ;
Paris ne fut jamais si brillant ni si beau ,

En votre faveur il se pare

De ce que l'art invente de plus rare ;
De ce que la Peinture offre de plus nouveau :
Le Louvre étale exprès plus d'un riche tableau ;
Votre portrait sur-tout attire l'affluence.

CIDALISE.

Mon portrait est du nombre ? ...

LEANDRE.

Oui vraiment, le pinceau
A rendu tous vos traits avec tant d'élégance
Qu'ils charment les regards de tous les spectateurs
Qui leur donnent la préférence.
Au jugement des connoisseurs ,
Le Peintre & vous, vous disputez de gloire ;
S'il captive les goûts, vous enchaînez les cœurs ,
Chaque instant est marqué par plus d'une victoire.
Pour voir & pour jouir d'un triomphe si doux ,
Abandonnez ces lieux, vite, qu'attendez-vous ?

CIDALISE.

Vous me flâtiez.

LEANDRE.

Je suis Historien sincère.
Paris, par ses efforts, n'aspire qu'à vous plaire ;
Il faut tout pour vous engager
A revoler dans son sein agréable.

CIDALISE.

Que ne puis-je me partager !

COMEDIE.
LA COMTESSE.

29

Il exagère exprès.

LEANDRE.

Non , pour se rendre aimable ;
Paris a soin de ne rien oublier ;
Vous allez voir dans ce papier ,
De mon discours la preuve véritable.

CIDALISE lit.

(Elle s'interrompt.)

Nouvelles de Paris. Des nouvelles ! ha ! ha !
Vous ne vouliez pas m'en apprendre ;
Cependant , Monsieur , en voilà.

LEANDRE.

Plus-agréablement j'ai voulu vous surprendre.

CIDALISE lit.

*Un Phénomene tout nouveau
Brille aux Italiens , & les rend à la vie
Presqu'au sortir de son berceau.
Terpsicore est l'auteur d'un prodige si beau.
A la priere de Thalie ,
De tous ses dons les plus brillans ,
Elle y fait admirer la force réunie
Dans une Elève de quatre ans.*

(elle s'interrompt.)

De quatre ans ! Bon ! C'est une raillerie.

LEANDRE.

Non , c'est un fait des plus constans :
Son oreille est parfaite , & sa grace infinie.
Moi , qui parle , j'ai vû cette enfant si jolie ,
Qui donne à tout Paris , dans les mêmes instans ,
Le plaisir de la Danse & de la Comédie.

B iij

24 LE MARI GARÇON;

Son frere , à sept ans & demi ,
Paroît presque un géant auprès de sa cadette ;
Et , comme un Danseur grave , il se voit applaudir.

LA COMTESSE.

J'admire les progrès que fait ce siècle-ci.
Pour le coup sa gloire est parfaite :
Dans l'enfance on est accompli ,
Tous les talens y sont à la bavette.

CIDALISE.

Dites-moi , pendant ce tems-là ,
Comment se porte l'Opera ?

LEANDRE.

Il jouit à présent d'une santé complète ;
Mais cet écrit bien mieux vous l'apprendra :
Je suis sûr qu'à partir il vous obligera.

CIDALISE.

Quelle joie ! A tout Forge il me tarde déjà
D'en faire la lecture , & d'aller l'en instruire.

LEANDRE.

Aimable Cidalise , allez donc , courez-y ;
Aussi-bien je dois seul entretenir ici
Ma sœur , ma sœur avec qui je desirer...

LA COMTESSE.

Non ; vous n'avez plus rien d'important à me dire.
Et je ne puis quitter Cidalise aujourd'hui ;

J'aime les nouvelles comme elle ,

Elles dissipent mon ennui :

Nous allons toutes deux , d'une ardeur mutuelle ,
En régaler tout le peuple buveur.

CIDALISE.

Quel plaisir nous allons leur faire !
Partons , volons , Comtesse. Adieu , Monsieur.

COMEDIE.
LA COMTESSE.

Adieu, mon frere.

LEANDRE.

Adieu, Madame, adieu ma sœur.

(Elles sortent.)

SCENE V.

LEANDRE *seul.*

MA femme a, pour le coup, une garde fidelle;
Exprès, pour m'éloigner, elle attache auprès
d'elle

La sâcheuse que je hais tant.

Et c'est un trait malin.... Mais un homme s'avance;

Il a l'air du Marquis. C'est lui-même vraiment.

Déguisons-nous en sa présence,

Et jouons bien l'étonnement.

SCENE VI.

LEANDRE, LE MARQUIS.

N LEANDRE.
E me trompai-je point?

LE MARQUIS.

En croirai-je ma vue?

LEANDRE.

Ah! Florange!

26 LE MARI GARÇON;

LE MARQUIS.

Ah ! Léandre !

(Ensemble.)

Est-ce toi que je vois ?

LE MARQUIS.

Quel bonheur surprenant ! ...

LE ANDRE.

Quelle joie imprévue !

LE MARQUIS.

De rencontrer à Forge un de mes bons amis !

LE ANDRE.

De rejoindre en ces lieux mon aimable Marquis !

(Ils s'embrassent.)

LE MARQUIS.

Comment vont les plaisirs ? Comment va la fortune ?

Et qu'as-tu fait depuis mon départ de Paris ?

LE ANDRE.

J'ai voltigé de la Blonde à la Brune ;

J'ai suivi , tour-à-tour , quatre inclinations ;

L'Amour , le Jeu , le Vin , la Bonne-chère ;

J'ai mis enfin au jour toutes les actions

Qui peuvent signaler un jeune Militaire ,

Et j'ai toujours , avec un scrupule sévère ,

J'ai rempli les devoirs , j'ai fait les fonctions ;

Et mené la vie exemplaire

D'un Capitaine de Dragons.

LE MARQUIS.

Tant de sagesse m'édifie ;

Et ton état , Léandre , est un bien que j'envie.

LE ANDRE.

A ton tour , Marquis , apprends-moi ;

Avec la même bonne foi ,

Tes occupations , pendant quatre ans d'absence à

C O M E D I E.

27

LE MARQUIS.

J'ai beaucoup voyagé , mais sans aucun plaisir.

J'ai d'abord visité la France ,

Mais avec tant de diligence

Que je n'ai pas eu le loisir

De m'ennuyer , ni de me divertir.

J'ai parcouru , sans faire résidence ,

L'Allemagne , la Suisse , où l'on m'a forcément

Enseigné l'art de boire alternativement

En même pot qui fait la ronde ,

Et de m'enivrer proprement

Pêle mêle avec tout le monde.

Puis j'ai vû la Hollande , où l'Esprit , l'Agrément ,

Où le Plaisir paroît un Estre imaginaire ;

Où le vrai Savoir-vivre , où le grand Art de Plaire ,

Est l'art de commercer toujours utilement.

J'ai fait le tour de l'Italie :

Là , j'ai , pendant dix mois , subsisté de concert ,

Où n'ai vécu que de dessert :

En Décoration , ou bien en Symphonie ,

On vous y traite , on y fait les honneurs :

Un Concerto , des Fruits , des Glaces , des Liqueurs ,

Il est vrai d'un goût admirable ,

Accompagnés de parfums & de fleurs ,

Composent le repas , & remplissent la table :

Bref , c'est un Pays merveilleux ,

Où l'Art y sert de nourriture ;

On n'y soupe jamais , on y dîne en peinture ,

Et l'on n'y mange que des yeux.

LE ANDRE.

D'une indigestion , on court peu l'aventure

Dans un Festin si singulier ,

Dont un Peintre est le Cuisinier ,

28 LE MARI GARÇON,
LE MARQUIS.

J'ai terminé ma course à Londres ;
On y fait tous les Arts , hors l'art de converser :
La Parole est un bien qu'on craint d'y dépenser.
Pour se donner la peine de répondre ,
On est trop occupé du travail de penser.
Auprès de lui mon pere me rappelle ;
Sa lettre m'apprend que son zèle
Me destine un parti dont il me tait le nom ;
Et , pour dissiper l'humeur noire
Que donne l'air de Londres , & son maudit charbon ;
Je suis à Forge venu boire
Par ordre de la Faculté ,
Et prendre avec ses eaux une aimable gaité :
La Compagnie y contribue ;
Celle avec qui sur-tout on est en liaison :
Ses effets sont plus sûrs que ceux de la Boisson :
J'y retrouve un ami , j'y jouis de sa vûe ;
Je répons de ma guérison.

LEANDRE.
Mais j'en vois sur ton teint d'infailibles présages.
On est sûr de guérir quand on se porte bien.
Et tes amours ? Ne m'en diras-tu rien ?

LE MARQUIS.
Ils ne sont pas heureux, non plus que mes voyages.
Pour trois différentes Beautés ,
J'ai brûlé , tour-à-tour , dans le fond de mon ame ;
Sans avoir pu , malgré tous mes soins répétés ,
Parvenir seulement à déclarer ma flamme ,
Ni même à me trouver sans témoin une fois
Vis-à-vis d'aucune des trois.

LEANDRE.
C'est être malheureux autant qu'on le peut être.

C O M É D I È.

29

LE MARQUIS.

Une Fille à Milan fut mon premier vainqueur ;
J'en devins amoureux en passant dans sa rue :
Mais , à peine un regard eut-il frappé mon cœur ,
Qu'une mere sévère , avec un ton grondeur ,
La fit disparaître à ma vue.

J'eus beau , durant quatre mois de séjour ,
Epier le moment de parler à la Belle ,
Je ne la vis jamais sans sa mere éternelle ,
Qui servit de rempart toujours à mon amour ;
Et toute la faveur qu'en obtint ma constance ,
A force de saluts l'un sur l'autre entassés ,
Fut une simple révérence :
Encore la fit-elle avant les yeux baissés.

LE ANDRÉ.

Voilà des feux bien mal récompensés.

LE MARQUIS.

Une Femme ensuite , à Florence ,
Succéda dans mon ame au Tendron de Milan ;
Ses beaux yeux , à travers sa double jalousie ,
Trouvèrent le chemin de mon ame asservie :
Mais son époux jaloux , ou plutôt son tyran ,
Faisoit de sa maison une prison cruelle ,
Et trente clefs répondoient d'elle.

Je rodai tant autour de son logis ,

Qu'à force d'or je séduisis

La Surveillante intéressée ,

Qui m'introduisit une nuit

Chez sa Maîtresse , à petit bruit :

Mais , en entrant , mon ardeur empressée

Rencontre en face le Mari :

Il voulut d'un poignard accueillir ma tendresse ,
Et courut après moi , de tous ses gens suivi ;

30 LE MARI GARÇON;

Mais l'ayant gagné de vitesse ,
Je m'échapai de sa fureur.

Ce fut là le progrès où se borna ma flâme ;
J'eus le regret , & , malgré moi , l'honneur
D'être reconduit par Monsieur ,
Sans avoir pû donner le bon soir à Madame.

L E A N D R E.

Quel Epoux incivil ! Ah ! Rien n'est plus affreux ;
Les nôtres savent bien mieux vivre :
Dès que vous arrivez chez eux ,
Ils vous quittent la place , au lieu de vous poursuivre.

L E M A R Q U I S.

Ici , pour mettre fin à ma narration ,
Une Veuve charmante , & née en tout pour plaire ;
Fait ma troisième passion ;

Ou plutôt , cher Léandre , elle fait ma première.

Des autres l'apparition
N'avoit produit chez moi qu'une flâme légère ,
L'esprit de celle-ci , sa conversation ,
Avec l'estime & l'admiration ,

Ont fait naître un amour aussi fort que sincère ;
Il tient de l'adoration.

Mais la fatalité qui m'est particulière ,
Attache sur ses pas , pour traverser mes feux ,
Une fille obstinée à la suivre en tous lieux ,

Et qu'on appelle Cidalise.

Elle l'obsède au point , que jusques à présent
Je n'ai pû dans ces lieux la voir seule un instant ;
Pour lui dire l'ardeur dont mon ame est éprise.

Cette incommode-là ne quitte jamais prise :
Sans cesse je maudis son assiduité ,

Et je suis sur le point de perdre patience.

Elle surpasse en importunité ,

Les Meres de Milan, les Maris de Florence.

LEANDRE.

Oui, cette Cidalise est de ma connoissance ;

Elle est telle que tu la peins.

Je murmure contre elle autant que tu t'en plains.

LE MARQUIS.

Tu dois connoître aussi ma Comtesse adorable ;

Puisque l'une est toujours de l'autre inséparable.

LEANDRE.

Oui, nous nous connoissons.

LE MARQUIS.

Tu dis cela d'un ton ;

Qui tout à coup me fait naître un soupçon.

Elle attend aujourd'hui le retour de son frere ,

Et tu viens d'arriver. Seroit-ce toi ? Répon.

Eclairci-moi par un aveu sincere.

LEANDRE.

Mais il est vrai qu'à Forge on me donne ce nom.

LE MARQUIS.

La Comtesse est ta sœur ? Léandre, cher Léandre ;

Ah ! Quel surcroît de joie, & de bonheur pour moi !

Je dois de ton secours, de ton zele, de toi,

Je dois, & j'ose tout attendre.

L'amitié t'en fait une loi.

Unique confident du feu qui me dévore,

Du feu que dans ton sein je viens de déposer,

Et frere en même tems de l'objet que j'adore,

En ma faveur tu dois le disposer.

Au tourment d'un ami tu dois être sensible ;

Le servir, le conduire, & le favoriser.

LEANDRE.

Je le voudrois fort... Mais... à ne rien déguiser ;

Marquis, la chose est impossible.

LE MARI GARÇON;

LE MARQUIS.

Impossible ! En quoi donc ? Songe que mon amour
Est aussi pur que l'est le plus beau jour.

LEANDRE.

J'y vois , te dis-je , un obstacle invincible.

LE MARQUIS.

Mais quel obstacle enfin ? Parle.

LEANDRE.

Près de ma sœur ;
Puisqu'il faut m'expliquer , je ne puis , en honneur ;
Servir tes feux , quelque fort que je t'aime ,
Dans le tems que je viens d'apprendre de toi-même ,
Qu'une autre est destinée à recevoir ta main ,
Qu'un pere te rappelle en France à ce dessein.
Moi-même , en ce moment , je ne puis te comprendre !

LE MARQUIS.

Cet obstacle n'est rien , & mon amour , Léandre ,
Mon amour est prêt à le lever.

Je renonce au parti qu'un pere me propose.
Ta sœur , qui de mon cœur seule en reine dispose ;
Est le plus éclatant que je puisse trouver.
Loin qu'à ce nouveau choix ma famille s'oppose ;
Elle fera gloire de l'approuver.
J'en répons.

LEANDRE.

Peux-tu ? ...

LE MARQUIS.

Je le puis & je l'ose.

Pour moi , parle à ta sœur.

LEANDRE.

Non , je n'en ferai rien ;

Et si tu me connoissois bien ,

Tu...

LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Mais , pour un ami volontiers on s'emploie.
Je ne te conçois pas. Quel frere scrupuleux !
Fais du moins qu'un moment sans témoin je la voie.
Ecoute. J'imagine un moyen très-heureux.

Le grand obstacle à ce bien que je presse ,
Est Cidalise importune à tous deux :
Il s'agit d'éloigner ses pas de la Comtesse ,
Pour que je puisse seul lui déclarer mes feux.

Tu peux me rendre ce service.

LEANDRE.

Je le puis moins qu'un autre ; ainsi ne compte pas
Sur moi pour un pareil office.

LE MARQUIS.

Mais aisément tu le pourras ;
Je donne , ce soir , une fête :
Près d'elle tu te placeras ,
Tu feras l'empressé , tu loutras ses appas ;
Tu feindras d'être sa conquête.
Je prendrai cet instant , où tu l'amuseras ,
Pour instruire ta sœur , & la voir tête-à-tête.

LEANDRE.

Le bel emploi que tu me donnes-là !

LE MARQUIS.

Ton zele , de ce soin , au mieux s'acquittera.
Mon cher ! Je t'en conjure , à charge de revanche.
Mon amitié , sans peine , à tout se prêterà ;
Je te le jure ici , d'une ame franche.

LEANDRE.

Non , non , je ne veux point , Marquis ,
Te mettre dans le cas de la reconnoissance.

SCENE VII.

LEANDRE, LE MARQUIS,
M. DE LA JOIE.

M. DE LA JOIE *à moitié pris de vin.*

JE viens, Messieurs, pour vous donner avis
Que vous allez contre mon ordonnance.
A babiller à jeun, à causer à crédit,
Sans en prévoir la conséquence,
Vous employez un tems qu'on doit mettre à profit
A converser des dents, & non pas de l'esprit.
La conversation d'une table charmante
Est la plus agréable & la plus nourrissante ;
Et je ne sçaurois voir, sans un mortel dépit ;
Qu'on manque de se rendre à l'heure intéressante
Du dîner qui se refroidit.

(Il fait un boquet.)

Pour moi, je meurs de soif, j'étrangle d'appétit.

LE MARQUIS.

Il y paroît.

LEANDRE.

Mais, quand on sort de table,
Et que l'on vient de déjeuner,
On peut, mon Docteur très-aimable,
Tranquillement attendre le dîner.

M. DE LA JOIE.

Je n'ai point déjeuné, je m'en fais un scrupule ;
Et c'est, Messieurs, un ridicule

COMEDIE.

35

Que vous prétendez me donner.

LEANDRE.

Le ridicule est bon !

M. DE LA JOIE.

L'injustice est parfaite.

D'honneur , je suis un homme à jeun ,

Si dans le monde il en fut jamais un.

Je n'ai pris aujourd'hui que du Sel de Seignette.

LE MARQUIS.

Vous verrez que des eaux ce sera le montant.

M. DE LA JOIE.

Point du tout , je vous fais excuse.

Je les ordonne , & jamais je n'en use.

L'eau m'est contraire , & le vin excellent.

Un Médecin sçait son tempérament.

J'estime donc le vin , mais je hais tout yvrogne ;

Et j'ai pris mon sel , sobrement ,

Dans deux bouteilles de Bourgogne.

LE MARQUIS.

Le remede est nouveau. L'usage en est charmant ;

Et la dose des plus modestes,

M. DE LA JOIE.

Je m'en trouve parfaitement ,

Et j'ai de son effet des preuves manifestes.

(*Il pousse un hoquet.*)

LEANDRE.

Mais en voilà.

M. DE LA JOIE.

Sans doute. On voit par son moyen ,

Parbleu , que je me porte bien.

LEANDRE.

Un excès de plaisir , pour le coup , mon cher maître ,

Produit chez vous un excès de santé.

C ij

36 LE MARI GARÇON,

M. DE LA JOIE.

Je ne dispute pas , mon fils ; cela peut être.

LE MARQUIS.

Vous ne dînez point.

M. DE LA JOIE.

Je dînerai , parbleu ,

Et dînerai pour quatre.

LE MARQUIS.

Allez dormir un peu.

M. DE LA JOIE.

Vous vous moquez , Monse Florange ;

Je ne dors point quand tout l'univers mange.

Sur ce chapitre je prens feu.

A bien dîner je mets ma gloire :

Je veux avoir trop bû. Mettons la chose au pis.

C'est un motif pressant qui m'oblige à reboire.

Lorsque le vin de Beaune m'a surpris ,

Le vin d'Aï me raccommode ;

C'est un remede sûr. Je veux dans tout Paris

Mettre ma recette à la mode.

Ecoutez , raillerie à part ,

Comme dans le balet je dois faire un vieillard

Que le vin a surpris , qui se soutient à peine ,

Le déjeuner que j'ai fait un peu tard ,

M'a donné l'esprit de ma scène ,

Et m'a servi de répétition

Pour le pas qu'il faut mettre en exécution.

Suis-je bien dans mon caractère ?

LE ANDRE.

Au mieux.

M. DE LA JOIE.

Vous me flattez , vous n'êtes point sincère.

Je suis encore loin de la perfection ;

Et pour y parvenir, sans plus long-tems remettre,
Venez, partons, Messieurs, à table allons nous mettre.
Hei!...

(Il danse en s'en allant.)

LEANDRE.

Vous faites des entrechats.

M. DE LA JOIE.

Tout en chemin faisant je repète mon pas:

La, la, marquez moins de surprises

(Il fait un faux pas.)

LE MARQUIS.

Doucement.

M. DE LA JOIE.

Je le fais exprès.

LEANDRE.

Vous allez tomber.

M. DE LA JOIE.

Non, je me caractérise.

Trois bouteilles encore, & nous voilà parfaits.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS *seul.*

OUI, mon amour, quoique je fasse ;
 Sera toujours infortuné,
 Pour les obstacles je suis né.
 Mon froid ami, qui rit de ma disgrâce,
 A ne point me servir est toujours obstiné.
 La Cidalise, à me nuire empressée,
 Redouble ses soins assidus.
 Pour comble de douleur, ma Veuve étoit placée
 A table entre son frere & ce femelle Argus.
 Encore, si j'avois été vis-à-vis d'elle,
 La perspective eût fait ma consolation ;
 Mais, par malheur, ma place étoit la plus cruelle ;
 Et l'importun objet de mon aversion
 S'étoit arrangé de maniere,
 Qu'il s'offroit, de profil, le premier devant moi,
 Et qu'il me cachoit toute entiere
 La charmante Beauté qui me tient sous sa loi,
 Je faisois bonne contenance ;
 Et, tâchant d'exciter les autres au plaisir,

COMEDIE.

39

Pour faire les honneurs , j'augmentoïis ma souffrance :
Le héros de la fête en étoit le martir.
Pour déclarer mes feux , quel moyen vais-je prendre ?..
De l'écriture empruntons le secours ;
Souvent mieux que la voix elle sert les amours.
Ecrivons un Billet ; & , pour le faire rendre
A la Suivante ayons recours.
L'intérêt séduisant guide toute Soubrette ;
Toujours par l'or son cœur est radouci.
Tâchons , par son éclat , de séduire Finette ;
Et courons de ce pas Mais elle vient ici.

SCENE II.

LE MARQUIS, FINETTE.

LE MARQUIS.

JE rends grace au hazard qui vous offre à ma vûë. ...
Mais , quel soin vous occupe , & distrait vos esprits ?
FINETTE.

Excusez , Monsieur le Marquis ,
Je cherche

LE MARQUIS.

Achevez donc la phrase interrompue ,
Et dites-moi ce que vous cherchez tant.

FINETTE.

Monsieur , je cherche , en ce moment ,
Une bague qu'ici je crois avoir perdue
Ce matin en me promenant ,
Et dont Madame hier me fit présent.

LE MARI GARÇON;

LE MARQUIS.

D'une recherche superflue
 Epargnez-vous cette peine assidue ;
 Finette , je vous prie , en dédommagement ,
 De recevoir ce diamant.

FINETTE.

Cette offre généreuse a lieu de me surprendre.
 Je n'ai perdu qu'un fort petit rubis ,
 Et vous m'offrez , Monsieur , un diamant de prix :
 Le présent est trop beau pour que j'ose le prendre !

LE MARQUIS.

Non , prenez hardiment.

FINETTE.

Vous m'en dispenserez.
 Je n'ai rien fait pour vous, Monsieur, qui puisse...

LE MARQUIS.

Mais aisément vous vous acquitterez ,
 Si vous voulez , par un service
 Qu'en cet instant vous me rendrez.

FINETTE.

Monsieur , quel est donc cet office ?

LE MARQUIS.

Simplement vous vous chargerez
 D'un billet que je vais écrire ,
 Et qu'en secret vous remettrez

FINETTE.

A qui , Monsieur ? Ayez la bonté de m'instruire.

LE MARQUIS.

Finette , vous le donnerez
 De ma part à votre Maîtresse,

FINETTE.

A Madame , un billet ! Vous me surprenez fort.

COMEDIE.

41

LE MARQUIS.

Mais vous êtes surprise à tort :
Je prétens éclaircir un point qui m'intéresse.

FINETTE.

De dîner avec vous à l'instant elle sort.
Que ne lui parliez-vous, vous qu'elle voit sans cesse ?

LE MARQUIS.

Belle Finette, il est des choses qu'on écrit,
Entre nous deux, bien mieux qu'on ne les dit.

FINETTE.

Ce discours devient clair, & je dois vous entendre :

Cette lettre dont il s'agit,
Est, je n'en doute plus, une missive tendre.

LE MARQUIS.

Oui, ma chere, il est vrai : Si vous voulez la rendre ;

Et me servir dans mon amour,

Comptez sur ma reconnoissance

Et sur ma bourse, dans ce jour :

Par ce brillant, d'abord, souffrez que je commence.

FINETTE.

Pour le prendre, Monsieur, j'ai trop de conscience.

LE MARQUIS.

Je vous en fais présent.

FINETTE.

Non, il ne m'est pas dû :

Ce seroit un présent perdu.

Je ne reçois jamais rien des personnes

Que je sai ne pouvoir servir.

Vous êtes dans le cas.

LE MARQUIS.

Mais vos raisons...

FINETTE.

Sont bonnes ;

42 **LE MARI GARÇON,**

Et, pour vous le prouver, & mieux vous éclaircir,
Apprenez que Madame est d'une humeur sévère,
Et ne lit point de tels billets.

Sachez, en même tems, qu'attentive à lui plaire,
Moi, qui vous parle ici, je n'en porte jamais.

LE MARQUIS.

Voilà des scrupules, Finette....

FINETTE.

Non, c'est de la sincérité;

Et, quoique je ne sois qu'une simple Soubrette;
Je me pique de probité.

Si je servoais une coquette,

J'accepterois vos dons sans balancer:

Sûre que vos poulets seroient bien reçus d'elle;

Et que je devrois voir de droit récompenser

Mon service effectif, & mon utile zèle

Qui dans ses mains les seroient tous passer.

Mais aujourd'hui que je me vois aux gages

D'une Maîtresse des plus sages,

Qui ne voit les Amans que d'un œil de courroux,

Monsieur, auprès d'elle, pour vous,

Mon ministère est inutile.

Si je me chargeois, entre nous,

De lui rendre vos billets doux,

Je tromperois votre amour trop facile,

Et je volerois vos bijoux.

LE MARQUIS.

Mais cet amour est pur autant qu'il est extrême.

FINETTE.

Monsieur, expliquez-vous vous-même.

LE MARQUIS.

Je ne saurois près d'elle en trouver le moment.

Essayez de donner....

F I N E T T E.

C'est inutile enen.

Je ne servirois pas votre flâme ,
Et je me mettrois mal dans l'esprit de Madame.

L E M A R Q U I S.

Recevez la bague toujours :
Si votre soin , à ma tendresse ,
Ne peut être d'aucun secours ,
De la restituer vous serez la maîtresse.
Par cet accord

F I N E T T E.

Non , Monsieur le Marquis :
Voilà ce que jamais on ne me verra faire ,
Car jamais je ne rends ce qu'une fois j'ai pris ;
C'est encore là mon caractère.

L E M A R Q U I S.

Je vois que mon présent est trop mince à vos yeux ;
J'y joins la boîte d'or que ma main vous présente.

F I N E T T E.

Ah ! Vous êtes , Monsieur , un homme dangereux ;
Et , de peur qu'à la fin tant d'éclat ne me tente ,
Je me retire vite , & suis votre servante.

(Elle s'enfuit.)

S C E N E I I I.

L E M A R Q U I S *seul.*

O H ! Pour le coup , mon malheur est affreux ;
Et j'en sens un dépit horrible :
Il faut que , tout exprès , il se trouve pour moi

44 LE MARI GARÇON,

Une Suivante incorruptible,
Dont la droiture soit la loi !
Mais la Fortune aura beau faire ;
Mon amour n'en veut pas avoir le démenti ;
Et je vais prendre le parti
D'être de mon ardeur , moi-même l'émissaire.
En vain j'ai contre moi , dans cette occasion ,
Freres , Amis , Cidalises , Soubrettes.
Soyons plus forts que tout : Trouvons l'invention
D'apprendre , en dépit d'eux , mes souffrances secrètes
A l'objet de ma passion . -
Faisons en vers ma déclaration ;
Et l'écrivons sur ces tablettes.
Grace à la Nature , j'en fais
Facilement de fort mauvais ;
J'en ai même donné des preuves très certaines.
J'étois un des meilleurs Poètes du Marais ,
Dont j'ai fait les plaisirs le cours de six semaines.
Comme , avec eux , les vers portent leur passeport ;
Et qu'on les croit sans conséquence ,
Pour les faire accepter , il faut bien moins d'effort :
La plus sévère en badine d'abord ;
On y dit ce qu'on veut , sans qu'elle s'en offense.
Je trouverai , ce soir , sûrement les moyens ,
A la faveur d'un peu d'adresse ,
De donner , ou du moins de faire voir les miens
A mon adorable Comtesse ;
Et j'aurai l'avantage , en prenant cet Emploi ,
De n'être , d'un tel bien , redevable qu'à moi . . .
Mais voilà Cidalise ! Ah ! Qui peut la conduire ?
Elle n'est pas contente , obstinée à me nuire ,
De m'empêcher de lui parler ,
Elle la quitte exprès pour venir me troubler ,

Dans le moment que je lui veux écrire !
Par bonheur, j'ai fini, sans qu'il m'en ait coûté ;
Et je rends grace à ma facilité.

SCENE IV.

LE MARQUIS, CIDALISE.

JCIDALISE.
E vous y prenez, Marquis. Ah ! Voyons, je vous prie,
Les vers que vous écrivez là.

LE MARQUIS.
Ce n'en sont point.

CIDALISE.
Seul dans la rêverie !
Des Tablettes en main ! Surement en voilà.
Je sçai que Monsieur versifie
Comme jamais on ne versifia.

LE MARQUIS.
(à part.)
Non. Ah ! J'enrage.

CIDALISE.
En vain votre bouche le nie ;
Vous avez sur le front un air de poésie
Qui m'est un garant de cela.
Montrez donc. De les voir il me tarde déjà.
J'aime les vers à la folie !

LE MARQUIS.
(à part.)
Les miens sont trop mauvais. Comment les lui cacher ?

46 LE MARI GARÇON,
CIDALISE.

Treuve de fausse modestie.

Faut-il donc vous les arracher ?

LE MARQUIS.

(à part.)

(à Cidalise.)

Peste de la fâcheuse ! Eh , non , je suis sincère.

CIDALISE.

Seriez-vous du nombre de ceux
Qui brûlent à la fois , & rougissent d'en faire ,

Qu'on nomme Poètes honteux ?

LE MARQUIS.

Si j'en faisois de bons , si je pouvois le croire ,

De les montrer je ferois gloire.

Il n'appartient qu'aux fots de rougir des talens.

Mais , par malheur , les miens sont si méchants ,

Qu'après les avoir faits , souvent je les déchire ,

Et qu'à moi seul j'ai le front de les lire.

CIDALISE.

Pour si mal réussir vous avez trop de goût ;

Et je ne vous crois point du tout.

Vos vers ne restent point dans une nuit profonde.

Vous en faites pour tout le monde ;

Pour vos amis sur tout.

LE MARQUIS.

Je vous l'avoue ici.

Pour un ami j'ai fait ceux-ci ;

Mais j'avois juré de le taire ,

Et de vous en faire un secret ,

Quoique vous en soyez l'objet.

CIDALISE.

Qui , moi ? Je suis l'objet de ce mystère ?

Nouvelle raison pour les voir.

Ma curiosité n'en devient que plus vive.

COMEDIE.

47

LE MARQUIS.

Les voilà , puisqu'enfin vous voulez les avoir.

Sans cet incident qui m'arrive ,

Votre main par un autre eût dû les recevoir.

CIDALISE.

Et par qui donc ?

LE MARQUIS.

Puisqu'il faut vous l'apprendre ,

C'étoit par la main de Léandre.

CIDALISE.

De Léandre !

LE MARQUIS.

De lui. Je n'ai fait simplement

Que rimer ce qu'il pense , ou plutôt ce qu'il sent.

CIDALISE.

J'entens. C'est de sa part une galanterie.

LE MARQUIS.

Oh ! C'est mieux que cela ; jugez-en , je vous prie.

CIDALISE lit.

Depuis le tems que je vous vois ,

Je languis en secret , je brûle , je soupire :

Si je pouvois vous en instruire ,

Et me rencontrer seul avec vous une fois ,

L'aveu soulageroit l'horreur de mon martyre.

Mais vous n'êtes jamais sans témoin un instant ;

Et mon supplice est accru doublement ,

Par la crainte de vous le dire ,

Et la difficulté d'en trouver le moment.

(après avoir lû.)

C'est un aveu d'amour en forme tout-à-fait.

LE MARQUIS.

Comment le trouvez-vous ?

48 LE MARI GARÇON ;
CIDALISE.

Excessivement tendre :

Mais le jour l'autorise , & le lieu le permet ,
Et comme un simple jeu je sens qu'il faut le prendre :

LE MARQUIS.

Non , Léandre , pour vous , sent un amour parfait
Qui ne blesse point votre gloire.

CIDALISE.

Marquis , vous badinez , & je ne puis le croire.

LE MARQUIS.

Je vous proteste ici qu'il est , de vos beaux yeux ,
Epris au point qu'il n'en dort point , Madame.
Son amour est prodigieux ;

Et puisque votre cœur est instruit de sa flâme ,
Trouvez bon que mes soins intercedent pour lui.
Parlez ; qu'en sa faveur votre bouche prononce :
J'ose , à titre d'ami , presser votre réponse.
Songez bien que sa vie en dépend aujourd'hui.

CIDALISE.

Ses feux sont moins ardens , votre bouche exagere :

LE MARQUIS.

Je n'exagere point ; il en mourra , d'honneur ,
Pour peu qu'à son amour votre arrêt soit contraire.

CIDALISE.

Mais quand on aime tant la sœur ,
On ne veut point la mort du frere.

LE MARQUIS.

Ah ! Je cours , à Léandre , apprendre son bonheur.
Quels seront ses transports ! Mais je le vois paroître.

SCENE

SCENE V.

LE MARQUIS, CICALISE,
LÉANDRE.

LE MARQUIS.

Vien , ton amour , Léandre , est bien plus avancé ,
Bien plus heureux qu'il ne croit l'être.
L'aimable objet qui l'a fait naître ,
En est instruit sans en être offensé.
Sa bonté , qui plus est , te permet l'espérance.
Mon zele avoit promis de garder le silence ;
Mais ces vers surpris dans mes mains ,
Ont trahi le secret de tes feux clandestins.
Loin de t'être fatal , l'incident t'est propice ;
Et j'ai tant fait , par mon empressement ,
Qu'on vient de s'expliquer très-favorablement.
Adieu. J'ai , d'un ami , rempli pour toi l'office ;
Et c'est à toi , présentement ,
De t'acquitter de celui d'un amant.

(Il sort.)

50 LE MARIGARÇON;

SCENE VI

LEANDRE, CIDAÏSE.

LEANDRE.

JE voudrois fort vous cacher ma surprise ;
Mais le Marquis me charge , aimable Cidaïse ,
D'un rôle , qu'aujourd'hui , quoiqu'il soit des plus doux ,
Je ne m'attendois pas de jouer près de vous.

CIDAÏSE.

Un tel discours à rien ne vous engage ,
Et ne doit point étonner vos esprits :
Je n'ai reçu , Monsieur , que comme un badinage
Les vers galans que le Marquis ,
En secret , à votre priere ,
Vient , pour vous , de mettre en lumière
Dans ce Bois où je l'ai surpris.

LEANDRE.

La vérité m'oblige de vous dire
Qu'il ne les a pas faits pour moi ,
Et son discours a dû produire
L'éronnement où je me voi.
Pour faire des vers de commande ;
Je n'ai jamais recours à la veine d'autrui ;
Et j'ai , sans vanité , l'aïfance la plus grande
D'en faire , quand je veux , tout aussi mal que lui.
Il a , j'en suis certain , travaillé pour son compte ;
Car ce matin , du feu qui le surmonte ,

C O M E D I E. 51

Puisqu'il faut l'avouer, il m'a lui-même instruit.

C I D A L I S E.

Mais pourquoi donc, Monsieur, ne me l'a-t'il pas dit ?

L E A N D R E.

C'est, de sa part, une mauvaise honte,
Ou plutôt un travers, un caprice maudit.
En voyageant, Madame, il s'est gâté l'esprit.
De tant de Nations les divers caractères

Ont à tel point brouillé le sien,
Que dans ses sentimens, comme dans ses manières,
On a beaucoup de peine à le démêler bien.

Il a, du fin Italien,

Pris les détours, & l'air impénétrable,

Et de l'Anglois indéchiffrable,

La singularité qui ne ressemble à rien.

C I D A L I S E.

Il est vrai que son air, quoiqu'il n'ait rien qui choque,
Et qu'il prévienne même, est pourtant équivoque ;

Et qu'à le bien envisager,

Il a, quoique François, un vernis étranger.

L E A N D R E.

Comme il craint d'être au ton des autres ;

Par un de ses raffinemens,

Il n'a fait, sous mon nom, parler ses sentimens,

Que pour mieux pénétrer les vôtres ;

Que pour voir, sans risquer, (le tour est bien conçu)

Comment un tendre aveu seroit de vous reçu.

C I D A L I S E.

Mais s'il eût agi pour lui-même,

M'eût-il pressée avec tant de chaleur

D'être sensible à votre ardeur ?

L E A N D R E.

Eh, c'est cette chaleur extrême

LE MARI GARÇON,
 Qui doit précisément vous prouver aujourd'hui
 Que , sous le nom d'un autre , il vous parloit pour lui.
 D'un ami , Cidalise , à quelque point qu'on l'aime ,
 Avec moins de transport on se montre l'appui.
 Si je l'avois chargé des vers qu'il vient de faire ,
 Moi-même qui suis éclairci
 Qu'ils ont eu le don de vous plaire ,
 A le désavouer m'obstinerois-je ici ?
 Je serois , en votre présence ,
 Brûler plutôt ma joie , & ma reconnoissance.
 Mais j'abuserois vos esprits ;
 Et je pense trop bien , je suis trop galant homme ;
 Pour usurper un droit qu'un autre s'est acquis.
 J'aurois trop à rougir , si je volois la pomme
 Que votre belle main doit donner au Marquis.

CIDALISE.

Mais dans ses procédés j'ai peine à le comprendre ;
 Et s'il vouloit la recevoir ,
 Il se déclareroit sans plus long-tems attendre.

LEANDRE.

 Il se déclarera ce soir ;
 Et s'il retarde , au fonds , c'est pour mieux vous sur-
 prendre ,
 Ou pour suivre , plutôt , cet esprit singulier
 Dont je vous ai parlé , qui lui fait toujours prendre
 Un chemin tout particulier.
 Faites-moi l'honneur de m'en croire ;
 Par vos attentions ménagez cet amant :
 Vous y trouverez sûrement
 Votre fortune & votre gloire.

CIDALISE.

Ma fortune !

C O M E D I E. 33

LEANDRE.

Oui, vraiment, je vous parle en ami.
Un jeune homme amoureux n'aime pas à demi.
L'esprit d'une Maîtresse habile
Tourne son cœur & ses vœux à son gré ;
Rend, par son art, chaque moyen facile ;
Et le conduit à l'himen par degré.
Faites réflexion sur cet avis utile.

CIDALISE.

Je commence à vous croire, & j'en profiterai.

LEANDRE.

Par inclination, moi, je vous aiderai.
Je vous conseille bien, & vous gagnez au change ;
Le Marquis est mieux fait & plus riche que moi.
Si vous le voulez bien, vous obtiendrez sa foi.
Je vous fais compliment, Madame de Florange.

CIDALISE.

Je n'ose me flatter si-tôt d'y parvenir.

LEANDRE.

Oh ! Vous y parviendrez, charmante Cidalise.
Mais à propos, je dois vous avertir
Que ma sœur vous attend chez la jeune Marquise ;
Pour aller voir les petits Hollandois.
Ils sont charmans ; je les connois.

CIDALISE.

Ils sont ici !

LEANDRE.

Leur troupe arrive ;
Et chacun, à la voir, montre une ardeur très-vive.

CIDALISE.

J'en fais autant. Adieu. J'y vole de ce pas.

(Elle sort.)

D iij

SCENE VII.

LEANDRE *seul.*

B On , je l'envoie où ma femme n'est pas.

SCENE VIII.

LEANDRE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS *riant.*

E H bien , es-tu , mon cher , content de ta Maîtresse ?

En beau chemin j'avois mis ta tendresse.

Parle. T'en es-tu bien tiré ?

LEANDRE.

Je t'ai payé du même zèle.

LE MARQUIS.

Te voilà , par mes soins , son Amant déclaré :

Il est de ton honneur de servir cette Belle.

LEANDRE.

Va , j'ai plus avancé tes affaires près d'elle :

Tu n'as lié , pour moi , qu'un simple amusement.

LE MARQUIS.

J'ai , Léandre , entre vous formé l'engagement

D'un amour sérieux , d'une parfaite flâme.

J'en ai fait ta Maîtresse , ayant droit sur ton ame.

COMEDIE.

55

LEANDRE.

Mes nœuds ont plus de force & de solidité ;

Car je dois en faire ta femme ,

Et vous unir tous deux à perpétuité.

LE MARQUIS.

Oh ! ne badinons pas !

LEANDRE.

Je l'ai défabulée

Entièrement sur mon sujet.

LE MARQUIS.

Tant pis.

LEANDRE.

Et j'ai parlé si-bien en ta faveur , Marquis ;

Qu'elle croit ton ame embrasée.

LE MARQUIS.

Ah ! le tour est perfide ! Et tu vas m'engager

LEANDRE.

Pour la nôce , mon cher , tâche de t'arranger ;

Car déjà de ta part j'ai porté la parole.

LE MARQUIS.

Morbleu ! Cela ne se fait pas ;

Et je vais avoir sur les bras

Plus que jamais cette importune folle.

LEANDRE.

Tu n'as qu'à l'épouser pour sortir d'embarras.

LE MARQUIS.

Peux-tu porter si loin ? Et dans la circonstance

LEANDRE.

Je suis toujours entré dans ma reconnoissance.

Quand on veut me donner , puisqu'il faut parler net ;

Des Maîtresses à moi , sans avoir mon suffrage ;

Je donne sur le champ , c'est toujours mon usage ,

Des Femmes malgré qu'on en ait.

D iij

56 LE MARI GARÇON;
LE MARQUIS.

En me rendant un si mauvais office,
Tu n'en peux espérer aucune utilité.
Au lieu qu'à mon dessein si tu t'étois prêté,
J'aurois pû, de ce jeu, tirer un grand service.
C'étoit le moïen d'écarter
La personne qui m'est nuisible.
Va, renouë au plutôt.

LEANDRE.

Cesse de t'en flatter.
Je te l'ai déjà dit, la charge est trop pénible.

LE MARQUIS.

Puisque tu ne sçauois feindre de soupirer
Pour cet objet commun de notre antipathie;
Faisons mieux tous les deux. Lions une partie
Pour hâter son départ, & pour nous délivrer
De sa fâcheuse compagnie.

LEANDRE.

A ce projet, taupé de tout mon cœur !

LE MARQUIS.

Pour mieux conduire l'entreprise,
A nous prêter la main, engageons le Docteur.

LEANDRE.

Oùï, comme, pour un rien, l'esprit de Cidalise
Prend l'allarme sur sa santé,
Un Médecin sur elle a grande autorité.
Mais est-il en état de nous rendre service ?

LE MARQUIS.

Oùï, sa recette a réussi très-fort.
Il s'est au mieux trouvé du Champagne propice ;
Qui chez lui, du Bourgogne, a réparé le tort.
Pour l'engager à cet office,
Je cours le joindre, & je reviens après

COMEDIE.

Te faire part de nos projets.

LEANDRE.

Je t'attens ; pars donc au plus vite.

LE MARQUIS.

Léandre, avant que je te quitte ;

Il me reste à te demander

Un plaisir que tu peux aisément m'accorder :

Pour mon repos il est de conséquence ,

Et tu n'y dois avoir aucune repugnance.

LEANDRE.

Di, quel plaisir ?

LE MARQUIS.

Tien, prends cela.

LEANDRE.

Qu'est-ce donc ?

LE MARQUIS

C'est pour ta sœur une Lettre ,

Que tu lui rendras.

LEANDRE.

Non, je ne puis la remettre.

LE MARQUIS.

Je t'en prie. Elle vient. Saisi ce moment-là.

(Il sort vite.)

SCENE IX.

LEANDRE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Dites-moi, quel papier tenez-vous là, Léandre ?

58 LE MARI GARÇON;
LEANDRE.

Mais c'est, ma femme, un Billet doux
Que le Marquis, ici, m'a chargé de vous rendre.
LA COMTESSE.

Mais, la commission est charmante pour vous.

LEANDRE *lui présentant le Billet.*

Fidèlement, je m'en acquitte :

Vous l'allez lire, sans tarder,

Pour y répondre encor plus vite ;

Et d'un ton à ne pas devoir l'intimider ;

Car je dois, de sa part, vous le recommander.

Son instance vraiment n'a pas été petite ;

Et c'est une faveur qu'il lui faut accorder.

LA COMTESSE.

Il doit fort se louer de votre complaisance,

De votre zèle à le servir,

Et vous devez aussi lui faire ce plaisir,

Et par justice, & par reconnoissance.

Puisqu'il compose & donne en votre nom

Des Vers galans à Cidalise,

Et qu'il sert d'Emissaire à votre passion,

Vous pouvez vous charger, cette peine est bien prise ;

De me faire accepter un Billet de sa part ;

Il mérite trop cet égard.

LEANDRE.

Quoi ! Sérieusement vous êtes dans l'idée

Que le Marquis a fait ces Vers pour moi ?

LA COMTESSE.

Oùi, j'en suis très-persuadée.

LEANDRE.

Pouvez-vous penser

LA COMTESSE.

Je le dois.

COMEDIE.



Quand le Marquis tout haut lui-même le déclare ;
Le bruit de cet amour est si fort répandu
Que tout Forge en est convaincu.

LEANDRE.

Ce bruit injuste autant qu'il est bizarre
Me fâche beaucoup en secret ,
Puisqu'il fait une injure à mon amour parfait :
Mais d'un autre côté, je l'avouë , il me charme ;
Puisque votre esprit s'en allarme ,
Et qu'il m'est , de vos feux , un garant des plus doux.
Je suis sûr d'être aimé , votre cœur est jaloux ;
Le mien en est ravi : rien n'égale sa joie ;
Devant vous sans reserve , il faut qu'il la déploie.

LA COMTESSE.

Je sens à ce discours redoubler mon dépit ;
Mon esprit n'en est plus le maître.

LEANDRE.

Ne craignez pas de le faire paroître ;
A mes yeux il vous embellit ;
Oui, cnez-vous il devient une grace piquante.

LA COMTESSE.

Léandre , finissez ! Car je sens qu'il augmente.

LEANDRE.

Plus vous m'en ferez voir , plus vous ferez charmante !

LA COMTESSE.

Sçavez-vous bien , Monsieur , que si j'osois ,
Sincèrement je vous battois ?

LEANDRE.

Si je suivois ma fantaisie ,
Pour moi , de tout mon cœur , je vous embrasserois :
A votre égard , contentez votre envie ;
Vos coups seront pour moi d'un goût flatteur ;
Et d'une douceur infinie.

60 **LE MARI GARCION ;**
LA COMTESSE.

Ah ! Par ce regard séducteur ;
Malgré-moi , je suis attendrie !
Puis-je l'être pour un ingrat
Qui bien loin qu'il se justifie
Du crime de m'avoir trahie ,
De mon courroux vient exciter l'éclat ?
Et pour combler l'insulte , il en jouit encore !

LEANDRE.

Madame , il est vrai , j'en jouis ;
Mais en époux qui vous adore ,
Et qui , de vos transports , sent vivement le prix :
J'en jouis en époux , qui loin d'être capable
De sentir pour une autre une nouvelle ardeur ,
N'est malheureux au fonds du cœur
Que pour vous trouver trop aimable.

LA COMTESSE.

Si véritablement vous n'étiez point coupable ,
Vous vous seriez déjà justifié , Monsieur.

LEANDRE.

Fixez vos yeux sur moi , mon épouse adorable :
Là regardez-moi donc , mais regardez-moi bien ,
Votre œil sera payé de cette complaisance ;
L'amour que vous voyez éclater dans le mien ,
Vous prouve seul mon innocence.

LA COMTESSE.

Les yeux ? Garants trompeurs , dont rien ne me répond.
Les plus tendres en apparence ,
Sont bien souvent les plus traîtres au fonds ,
Je veux des raisons convaincantes.
Faites-moi voir par des preuves parlantes . . .

LEANDRE.

Le fait suffit lui seul pour vous désabuser.

COMEDIE.

61

Sçachez que le Marquis avoit fait pour vous-même,
 Les Vers dont faussement, je me vois accuser;
 Mais comme Cidalise incommode à l'extrême,
 Et faite en tout pour troubler les Humains,
 Les a surpris & saisis dans ses mains,
 Il a dit, pour cacher le fonds de ce Mystere,
 Que je l'avois pour elle obligé de les faire;
 Voilà l'occasion, la source de ce bruit.

LA COMTESSE.

Ah! Je respire à ce récit!

Cependant Cidalise est jeune, elle est aimable;
 Et cet objet....

LEANDRE.

Ne peut rien sur mes vœux,
 Dès qu'on a le talent de se rendre fâcheux,
 On n'a jamais celui d'être agréable.
 Je ne puis rencontrer son aspect importun,
 Sans sentir dans mon ame une révolte extrême;
 Je la hais... Comme je vous aime:
 C'est dire autant qu'on peut haïr quelqu'un.

LA COMTESSE.

Présentement, que je la hais moi-même!
 Que je souhaite son départ!

LEANDRE.

Vos vœux seront bien-tôt remplis à cet égard.
 Il n'est point de moïen que notre esprit n'emploie.
 Nous sommes tous ligués pour la faire partir,
 Et nous avons pour Chef....

LA COMTESSE.

Qui?

LEANDRE.

Monfieur de la Joie.

LA COMTESSE.

Mon Médecin?

52 LE MARI GARÇON,
LEANDRE.
Lui-même, & je le vois venir.

SCENE X.

LEANDRE, LA COMTESSE,
Mr. DE LA JOIE.

LEANDRE à Mr. de la Joie.

EH bien, mon cher Docteur, avez-vous vu Flo-
range ?

Sçavez-vous son dessein ? L'avez-vous concerté ?

Mr. DE LA JOIE.

Oùi, j'ai plus fait. Je l'ai, Monsieur, exécuté ;
Et déjà pour partir Cidalise s'arrange.

LEANDRE.

Exécuté si-tôt !

LA COMTESSE.

Quoi ? Cidalise part !

Par quel moyen ?

Mr. DE LA JOIE.

Par un trait de mon art ;

Ou plutôt de son caractère.

J'ai reveillé l'effroi qu'elle a pour sa santé,
Et qui la rend souvent malade imaginaire ;

Et j'ai fortement excité

En même tems sa curiosité,
Qui, de ses actions, est le guide ordinaire ;
Et qui la porte avec rapidité

COMEDIE

Vers les fêres d'éclat, & vers la nouveauté,
Celle du jour, & qu'on dit la plus belle,
Toujours la détermine & l'emporte chez elle.
Sur ces deux pivots là, je me suis appuyé;

J'ai fait d'abord le surpris à sa vue,

Et sur sa pâleur prétendue,

Je me suis beaucoup récrié,

Prononçant d'un air effraïé,

Qu'il faut partir de Forge à l'instant sans réplique,

Sous peine d'être pulmonique :

Que le danger est grand, bien plus qu'elle ne croit,

Que le Fer regne trop dans son eau métallique,

Et que de ce fatal endroit,

L'air est ferrugineux, l'air est vitriolique,

Mille fois plus encore que l'onde qu'on y boit.

A ces grands mots qui sont pour elle un coup de
foudre,

Elle a sincèrement pâli.

LEANDRE.

Mais l'air ferrugineux me fait frémir aussi.

Mr. DE LA JOIE.

Pour achever de la refondre,

Et l'engager à partir sur le champ,

Je mêle les plaisirs à cet éfroi pressant.

Je parle de Paris, je lui vante la fête

Qu'avec tant de pompe on apprête.

J'ajoute qu'elle occupe & la Ville & la Cour :

Que rien n'approchera de sa magnificence :

Qu'elle doit réunir mille jeux, tour à tour,

Et que, de toutes parts, on vole en affluence,

Pour se trouver à ce beau jour.

Je finissois la frase à peine,

Qu'elle s'écrie : Ah ! Je voudrois la voir.

64 LE MARI GARÇON ;

La Marquise , chez qui j'ai joué cette scène ,

Dit qu'elle doit partir ce soir ,

Qu'elles feront ensemble le voyage ;

Et lui fait offre , poliment ,

D'une place en son équipage.

Cidalise l'accepte avec empressement ;

Et son esprit , rempli de la brillante image ;

De tant de jeux divers que j'ai peints vivement ;

De la terreur passe à l'enchantement.

Les fêtes de Paris obtiennent l'avantage ;

Les nôtres , qui , pour elle , avoient tant d'agrément ,

Ne sont plus , à ses yeux , que des Bals de Village.

LA COMTESSE.

Vous nous obligez tous de nous en délivrer.

(Elle regarde tendrement Léandre.)

Elle ne donne pas le tems de respirer.

M. DE LA JOIE.

Venez donc , à partir , l'inviter au plus vite :

Je suis , présentement , sûr de la réussite :

Contre tous les Fâcheux mon art dois conspirer :

Dans la société , cette peste maudite

Conduit toujours l'Ennui , le Chagrin , après soi :

Poisons de la Santé , supplices de la Vie ,

Et peres de la Maladie ,

Le plus pressant devoir , & le premier emploi

D'un Esculape tel que moi ,

Est d'en purger la Compagnie ;

Et d'extirper ce mal de bonne foi.

Fin du second Acte.

ACTE III.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, M. DE LA JOIE.

POUR le coup, je respire, & la voilà partie.
 Je ne puis retenir les transports de mon cœur
 Et mille fois je vous en remercie.
 C'est vous, mon cher, mon aimable Docteur,
 A qui je dois ce bien, dont mon ame est ravie.
 De cet heureux départ vous avez tout l'honneur :
 Je pourrai, sans témoin, parler à la Comtesse ;
 Et je pourrai, dans l'ardeur qui me presse...
 Mais ma bouche en dit trop, & devroit cacher mieux
 Un secret....

M. DE LA JOIE.

Sur ce point que votre crainte cesse,
 Elle ne me dit rien que mon art ne connoisse :
 J'ai lû, depuis long-tems, ce secret dans vos yeux ;
 Les maux, dont j'ai, d'abord, le plus de connoissance,
 Sont ceux qui, dans le cœur, cachent leur résidence,
 Et qui, dans les regards, vont se peindre en naissant.

LE MARI GARÇON,

Oui , l'étude des yeux est ma grande science ;
Et c'est pour moi qu'ils sont exactement
Le vrai miroir de l'ame où je lis couramment.

LE MARQUIS.

Soyez fidelle à garder le silence ;
Autant qu'à deviner vous êtes pénétrant.

M. DE LA JOIE.

C'est notre devoir le plus grand ,
Dont jamais rien ne nous dispense :
Un Médecin doit être un discret confident.
Pour qu'en moi votre cœur ait plus de confiance ,
Je mets l'Amour au rang des maux secrets
Dont nous faisons serment de ne parler jamais.

LE MARQUIS.

Je voudrois bien vous prier de me dire ;
Vous , qui , dans les regards , avez le don de lire ,
Ce que vos yeux ont découvert
Dans ceux de la Comtesse ?

M. DE LA JOIE.

Oh ! Ses yeux , que j'admire ,
Sont un vrai labyrinthe où tout mon art se perd.

LE MARQUIS.

Comment donc ! Vos clartés sont en défaut pour elle ?

M. DE LA JOIE.

La chose ne doit pas vous surprendre si fort ;
Car , dans les yeux d'un homme , on lit sans nul effort ;
Chaque trait est lisible , & peint au vrai son ame :

Mais , Marquis , dans l'œil d'une femme ,
Les caractères sont brouillés
Au point , qu'il faut un an de soins bien redoublés ,
Et d'étude continuelle ,
Avant qu'on les ait dé mêlés ,
Encore , bien souvent , aux regards de la Belle ,

COMÉDIE.

87

Sommes-nous lourdement trompés ;
Et, quand elle est , sur-tout , sage & spirituelle ,
Les plus fins y sont attrapés :
Vous savez , comme moi , que la Comtesse est telle.

LE MARQUIS.

Vous auriez , par votre savoir ,
Dû , tout au moins , appercevoir
Quelque petite & légère étincelle.

M. DE LA JOIE.

Puisqu'il faut vous en faire un rapport bien fidelle ;
Je n'ai rien vû , Monsieur , à force de trop voir :
Vingt sentimens divers sont écrits , pêle mêle ,
Dans ses beaux yeux que je ne comprends pas ;
Et qui n'offrent aux miens qu'un galimatias :

On y voit de l'indifférence ,
Et de la sensibilité ;
De la douceur , de la fierté ,
Qui contrastent d'intelligence ;
De l'Amour qui se travestit ,
Et qu'on prendroit , à son habit ;
Pour la Sagesse ou la Prudence.

LE MARQUIS.

De l'Amour , dites-vous ? Quel seroit mon bonheur ;
Si , dans son ame , il avoit pris naissance ,
Et que d'un feu si doux je me visse l'auteur !

M. DE LA JOIE.

Mais , afin d'y trouver , vous seul , votre avantage ,
A vos rivaux , donnez , pour lot , Marquis ,
L'Indifférence & le Mépris ,
Que j'ai lûs dans ses yeux d'une Beauté si sage ;
Et gardez , pour votre partage ,
La Sensibilité , la Douceur & l'Amour ,
Dont j'ai vû ses regards s'animer à leur tour.

E ij

LE MARI GARÇON, LE MARQUIS.

J'ai fait d'abord , dans le fond de mon ame ,
La même distribution.

Si j'en croyois la voix de l'espoir qui m'enflâme ,
J'affermirois mes sens dans cette illusion.

M. DE LA JOIE.

Il faut l'en croire. En vérité constante ,

On peut changer une si douce erreur.
L'espérance , Marquis , qui flatte votre cœur ,
Est juste autant que séduisante :

Si la Comtesse est aimable & charmante ,
Vous êtes riche , & propre à vous faire chérir :

Tous deux , à peu près , de même âge.
Moi , qui connois vos maux , je m'offre à les guérir.

LE MARQUIS.

A quel remède , donc , comptez-vous recourir ?

M. DE LA JOIE.

Mais , au plus simple , & du plus grand usage ;
Au spécifique sûr , topique souverain ,
Qu'en langage ordinaire , on nomme Mariage ;
Et dont l'effet est prompt autant qu'il est certain.

LE MARQUIS.

Ah ! C'est le bien que je souhaite ,
Comme le seul qui peut me rendre heureux ;
Et vous serez l'auteur , si vous formez ces nœuds ,
De ma félicité parfaite.

M. DE LA JOIE.

Mais , pour vous & pour moi je le dois , je le veux :
Comme votre bonheur , ma gloire m'y convie ,
L'Hymen , à la rigueur , est de notre ressort.

Plus notre soin & notre effort
Travaillent à donner des sujets à la vie ,
Plus nous nous procurons de sujets pour la mort ;

Ou , du moins , pour la maladie.
 Je veux parler à Léandre d'abord :
 La Comtesse a pour lui beaucoup de déférence ;
 Et jamais frere & sœur ne furent mieux d'accord :
 Son zèle est grand pour elle.

LE MARQUIS.

En cette circonstance ,
 Pour son ami , que n'est-il aussi fort ?
 Quoiqu'avec moi , presque dès notre enfance ;
 Il soit uni d'une étroite amitié ,
 Et que de mon amour il ait la confiance ,
 Il n'en a pas plus de pitié.
 Je l'ai chargé , tantôt , d'une lettre pour elle ;
 Je n'en reçois réponse ni nouvelle :
 Au lieu de me servir , & de m'en apporter ,
 Il ne paroît prompt & fidelle ,
 Qu'au soin marqué de m'éviter.
 Voyez-le , cher Docteur ; employez toute chose
 Pour le changer en ma faveur ;
 Ou bien , tâchez , de sa froideur
 A démêler du moins la cause.
 Vous possédez l'art séducteur
 De persuader , de convaincre ;
 Exercez-le pour mon bonheur.

M. DE LA JOIE.

Eût-il un cœur de fer , j'espère de le vaincre.
 Vous , cependant , voyez la sœur ;
 Pendant que j'agirai vivement près du frere ,
 Occupez-vous du soin de plaire ,
 Et d'attaquer son cœur dans les règles de l'art ;
 Faites-lui , de vos feux , l'aveu tendre & sincère.

LE MARQUIS.

C'est ce que je brûle de faire.

70 **LE MARI GARÇON ;**
Mais sa beauté , de loin , vient frapper mon regard.
Elle est seule. Partez. Allez joindre Léandre :
Et moi , pour m'expliquer , sans plus long tems attendre ,
Je vais mettre à profit ce bienfait du hazard.

S C E N E I I .

LE MARQUIS , LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

A Prés huit jours de peine , inutilement prise ;
Enfin , Madame , enfin le sort me favorise :
Je trouve cet instant si doux , si souhaité ,
Où je puis vous parler seul , avec liberté :
J'ai mille choses à vous dire ,
Qu'à tout autre qu'à vous je ne puis confier ;
J'attendois , pour vous en instruire ,
Cet entretien particulier.

LA COMTESSE.

Est ce un récit de vos voyages ?
Je vais l'entendre avec plaisir ;
Il doit , Monsieur , amuser , réjouir ;
Et présenter aux yeux de riantes images.

LE MARQUIS.

Madame , mon récit est plutôt sérieux ,
Il vise au pathétique.

LA COMTESSE.

Il est donc merveilleux.
Auriez-vous abordé dans des Pays sauvages ?
Ou seriez-vous tombé dans la captivité ?

COMEDIE.
LE MARQUIS.

21

Oui.

LA COMTESSE.

Vous riez.

LE MARQUIS.

Je dis la vérité.

LA COMTESSE.

Vous n'avez point fait de naufrages ?

LE MARQUIS.

Pardonnez-moi.

LA COMTESSE.

C'est donc au trajet de Calais ?

LE MARQUIS.

C'est , si j'ose risquer le terme ,

En France même , en terre ferme.

LA COMTESSE.

Monsieur le Voyageur , ah ! je vois , à ces traits ,

Que vous vous égayez.

LE MARQUIS.

Non , je ne mens jamais.

J'ai fait naufrage en France , & je m'y vois esclave :

Mais , loin que je m'en plaigne , & loin que je les brave ;

Je chéris , je respecte , & j'adore mes fers.

De la personne que je sers

Apprenez donc le nom , que je ne puis plus taire ;

Tout me fait une loi de vous en informer :

Près d'elle votre appui me devient nécessaire.

C'est , puisqu'il faut vous la nommer . . .

LE MARI GARÇON,

SCENE III.

LE MARQUIS, LA COMTESSE, CIDALISE.

CIDALISE.

JE reviens vous causer une aimable surprise,
Comtesse ; J'ai tant fait auprès de la Marquise ,
Que son départ est remis à demain.

LE MARQUIS *à part.*

Où suis-je ? Juste Ciel ! Je revois Cidalise !
Je me meurs ! C'est un coup de mon astre malin.

CIDALISE *à la Comtesse.*

Partagez donc ma joie , & prenez l'air serein.

LA COMTESSE.

Je la partage aussi dans cette circonstance.

Vous revenez , je parle en bonne foi ,
Dans l'instant que j'avois regret à votre absence ,
Et que je souhaitois de vous voir près de moi.

CIDALISE.

Que j'en ai de plaisir & de reconnaissance
Je ne puis l'exprimer.

LA COMTESSE.

Vous ne m'en devez point.
Je ne considèrois que moi seule en ce point.

CIDALISE.

De votre accueil je suis flattée ;
Mais je suis très-surprise , & presque révoltée
Du froid silence du Marquis.

COMEDIE.

73

Loin qu'en me revoyant il marque de la joie ;
Sur son front étonné , le chagrin se déploie ,
Et vient glacer tous mes esprits.

LE MARQUIS.

Pardonnez , belle Cidalise ,
Votre prompt retour m'a surpris :
C'est l'étonnement où je suis
Qui l'arrête , ou qui la déguise.
Je crains , d'ailleurs , pour vous , s'il faut que je le dise ,
Vous exposez votre santé.

CIDALISE.

Pour être un jour de plus avec ma bonne amie ,
J'exposerois ma propre vie.

LE MARQUIS.

Vous la risquez aussi. Vous sçavez...

CIDALISE.

Je l'oublie.

LE MARQUIS.

Vous allez vous brouiller avec la Faculté.

CIDALISE.

Ne m'entretenez , je vous prie ,
Que de Bal , de plaisirs qui flattent seuls mon goût.
Je n'en vais perdre aucun , & je serai de tout.

Parlons à present de la fête

Qui fait l'objet de tous mes vœux.

Puisqu'aujourd'hui , par votre ordre , on l'apprête ,
Faites-en , près de moi , les honneurs un peu mieux.

Dites-moi , tout au moins , que votre ame est ravie

Que j'augmente , ce soir , la bonne Compagnie

Qui doit composer votre Bal.

LE MARQUIS.

Vous en ferez l'ornement principal.

Mon compliment est très-sincere.

94 LE MARI GARÇON;
CIDALISE.

Les mots en sont flatteurs ; mais le ton ne l'est guere ;
Et vous les prononcez avec un phlegme Anglois
Qui m'afflige , & me désespere.

Mais je vous le pardonne ; entre nous , je connois
La singularité de votre caractère ;
Et , qui plus est , Marquis , je commence à m'y faire.

LE MARQUIS.

Pardonnez , mais en nous toujours l'extérieur ,
Quelque effort que nous puissions faire ,
Se sent de la contrainte , où se trouve le cœur.
Je ne puis plus long-tems vous cacher ce mystere ;
Et mon état present est tel ,
Qu'il cause à tous mes sens obligés de se taire ,
Un supplice continuel.

CIDALISE.

Pour adoucir un tourment si cruel ,
Parlez , Monsieur , parlez ; c'est un bien nécessaire.

LE MARQUIS.

Dans le moment que vous avez paru ,
J'étois prêt d'implorer les bontés de Madame ;
Et de nommer l'auteur des peines de mon ame.

CIDALISE.

Je vous ai donc interrompu ?

LE MARQUIS.

Oui , devant vous , je n'ai plus scû que dire ;
Et mon embarras s'est accru.

CIDALISE.

Nous ne formons qu'une ame , & vous pouvez l'in-
struire.

Que je ne vous arrête pas.

LA COMTESSE à Cidalise.

A votre vûë il se sent interdire ,

COMEDIE:

73

Vous augmentez son embarras.

Monsieur s'explique assez , ce discours doit suffire ;

Il paroît très-clair à mes yeux ,

Ma chere , & vous devez l'entendre encore mieux.

LE MARQUIS à la Comtesse.

Je vois à vos regards que la chose est obscure ,

Et je dois l'exprimer avec plus de clarté.

LA COMTESSE.

Il n'est pas mal qu'il regne un peu d'obscurité.

LE MARQUIS.

Non , je dois m'affranchir d'une gêne si dure ;

Ma raison m'autorise à cette liberté.

Eh ! Qu'ai-je à craindre , en cette conjoncture ,

Quand mes sens sont réglés , & mes desseins conduits

Par la vertu , l'honneur , l'estime & la droiture ?

Je n'espere qu'en vous dans l'état où je suis ;

Madame , ayez pitié des peines que j'endure.

LA COMTESSE.

Votre amour à présent n'a plus rien de suspect.

Puisqu'il est suivi de respect ,

Et que vous desirez que mon secours l'appuie ,

Je vous promets mes soins auprès de mon amie.

CIDALISE.

Comtesse , épargnez-moi , vous me faites rougir.

LE MARQUIS.

Non , ne rougissez pas. La Comtesse s'abuse.

LA COMTESSE.

A quoi bon ce détour , quand je veux vous servir ?

CIDALISE.

Il est dans son génie. Aisément je l'excuse.

LE MARQUIS à la Comtesse.

Mon Billet , si vous l'avez lû ,

Madame , a dû mieux vous instruire.

76 LE MARIGARÇON,
LA COMTESSE.

Je ne sçai pas , Monsieur , ce que vous voulez dire.

LE MARQUIS.

Léandre , je le vois , ne vous l'a pas rendu.

LA COMTESSE.

Je vous laisse , Marquis , avec Mademoiselle ;

Votre cœur s'expliquera mieux ,

Quand vous serez seul avec elle.

LE MARQUIS.

Non , ayez la bonté de rester en ces lieux.

Votre frere à propos vient s'offrir à mes yeux ;

Je lui veux devant vous , daignez me le permettre ,

Demander compte de ma Lettre.

SCENE IV.

LES ACTEURS PRECEDENS,
LEANDRE.

LE MARQUIS.

DI moi , je t'en serai tout-à-fait obligé ;
Qu'as-tu fait du Billet dont je t'avois chargé ?

LEANDRE *bas.*

Tais-toi donc.

LE MARQUIS.

Instruis moi.

LEANDRE *bas.*

Tu manques de prudence.

LE MARQUIS.

Non. Parle haut.

COMEDIE.

77

LEANDRE *bas.*

Ce n'est ni le lieu ni le tems.

LE MARQUIS.

C'est le tems & le lieu de rompre le silence ;
Et ta discrétion se montre à contre-tems :
Il faut devant ta sœur que ta bouche s'explique.

LEANDRE.

Tantôt.

LE MARQUIS.

Non. A présent. Mauvaise politique.

LEANDRE *bas.*

Tu t'en repentiras , si tu me fais parler.

En ami , je te le déclare.

LE MARQUIS.

Je ne puis concevoir ton procédé bizarre !
Mais au point où j'en suis , rien ne me fait trembler.
Parles , quoiqu'il en soit.

CIDALISE.

Mais , puisqu'il veut , Léandre ,
Que vous éclaircissiez la chose devant nous ,

A son desir vous devez condescendre ;

C'est un secret , pour moi , que je brûle d'apprendre.

LEANDRE.

J'ai tort de n'avoir pas rendu son Billet doux.

LE MARQUIS.

Pourquoi ne pas le rendre ?

LEANDRE.

Appaise ton courroux.

CIDALISE.

C'est un soin que jamais un bon ami , n'oublie.

LEANDRE.

Mademoiselle , excusez , je vous prie ,
Je vous l'aurois rendu , puisqu'il étoit pour vous ;

LE MARI GARÇON,

Mais j'ai cru franchement que vous étiez partie.

LE MARQUIS.

Ah! Quelle trahison! Je reste confondu.

CIDALISE.

Pour l'oubli d'une Lettre, il paroît éperdu!

Mais ce jeune homme a des manieres,
Et des façons d'agir toutes particulieres.

LEANDRE à Cidalise.

Le Billet vous fera fidèlement rendu;

Et vous ne perdrez rien, pour avoir attendu.

LA COMTESSE à Cidalise.

Je vous l'avois bien dit, que vous étiez aimée;

Je vous en félicite, & j'en suis très-charmée.

LE MARQUIS.

Madame, encore un coup, votre esprit est déçû;

Impitoyablement, votre frere me jouë.

LA COMTESSE.

Adieu, Marquis. Vous voilà convaincu;

Et de votre choix je vous louë.

(Elle s'en va.)

CIDALISE.

A ce tendre Billet que je dois recevoir,

Si vous voulez que je fasse réponse,

Il faut me l'envoier ce soir même;

Je pars demain, je vous l'annonce;

Et vous risquez, Marquis, de ne plus me revoir.

(Elle suit la Comtesse.)

SCENE V.

LE MARQUIS, LEANDRE.

LE MARQUIS.

DEs la pointe du jour, ah ! Fusses-tu partie
Pour ne plus te montrer à mes yeux, de ta vie !
Dans la peine où je suis, je ne me verrois point !
Et toi, cruel ami, parle. Jusqu'à ce point,
As-tu pû, contre moi, pousser la raillerie ?
Devant ta sœur, encor, tu vas me desservir.

LEANDRE.

Tu m'y forces toujours toi-même,
J'ai pris soin de t'en avertir :
C'est un acharnement qui me fait trop souffrir.

LE MARQUIS.

Mais enfin, à ta sœur, par quel caprice extrême
Ne pas rendre ma Lettre ?

LEANDRE.

Oh ! C'est ta faute à toi,
D'avoir voulu m'en charger malgré moi.
Je t'ai marqué ma repugnance,
Pour m'acquitter de cet emploi ;
Mais, loin de m'écouter, tu m'as fait violence,
Et tu m'as mis par ta cruelle instance,
Dans la nécessité de tromper ton ardeur.

LE MARQUIS.

Mais Léandre, d'où vient, à me servir près d'elle

80 LE MARI GARÇON,

La répugnance de ton cœur ?
Instruite de mes feux, ton amitié fidelle
Devroit plutôt parler en ma faveur :

LEANDRE.

Sincèrement pour toi je m'intéresse ;
Et suis, à te servir, extrêmement porté,
Mais, il faut que je le confesse ;
Malgré ma bonne volonté :
Dans mon chemin je me vois arrêté
Par la barrière insurmontable
De ce qu'on nomme impossibilité.

LE MARQUIS.

Ton ame est donc impitoiable ?

LEANDRE.

C'est la rigueur du sort qui contraint, en secret ;
Mon cœur d'être inflexible en dépit qu'il en ait.

LE MARQUIS.

Mais di-m'en la raison.

LEANDRE.

Elle est inexplicable.

LE MARQUIS.

Ah ! De mes feux tu te moques toujours
Par ton langage impénétrable.

SCENE

SCÈNE VI.

LEANDRE, LE MARQUIS,
M. DE LA JOIE.

LE MARQUIS à *M. de la Joie.*

Venez, mon cher Docteur, venez à mon secours,
Pour fléchir un ami, dont le cruel discours
Me surprend & me désespère.

Au lieu de servir mon ardeur,
Il se fait une joie, une étude sincère
De me nuire auprès de sa sœur,
A moi, qui mets ma gloire, & qui mets mon bonheur
A m'unir de plus près, à me voir son beau-frère.

M. DE LA JOIE.

Je vais, pour vous, agir avec chaleur :
Je compte, qui plus est, sur un succès flatteur.
Apprenez, cependant, qu'un Courrier vous demande;
Il est très-empressé. Partez vite, Monsieur.

LE MARQUIS.

Adieu, je vais sçavoir ce qu'un pere me mande.

A votre art je me recommande;

Qu'il se signale en ma faveur.

Faites, à mes desirs, que Léandre se rende.

Si votre effort n'est pas plus heureux que le mien;

Je suis perdu, mes jours ne tiennent plus à rien.

(*Il sort.*)

SCENE VII

LEANDRE, M. DE LA JOIE.

M. DE LA JOIE.

AH ! Je suis effrayé d'une telle menace.
Voulez-vous, dans mes mains, voir mourir votre ami ?
Et me causer une disgrâce,
Que j'ai pris soin d'éviter jusqu'ici ?
Non, pour le permettre, Léandre,
Votre cœur est trop bon, trop sensible & trop tendre.
Le remède que je prétens
Apporter à ses maux pressans,
Sur la santé de tout le monde
Doit influer en même tems ;
Et c'est sur la raison que mon espoir se fonde.
D'un ami, le bonheur certain
Doit vous rendre joyeux, par conséquent plus sain.
En rappelant à la lumière
Son Amant languissant, par un oui gracieux,
Votre sœur doit y gagner la première,
Et s'en porter quatre fois mieux.
Une Veuve comme elle, & qui se remarie
Avec un Epoux jeune & fait pour les amours,
Doit redoubler de santé tous les jours ;
Par la même raison, en être plus jolie :
Le plaisir qu'elle en a, renouvelle sa vie,
Et de vingt ans, au moins, en prolonge le cours.

COMEDIE.

83

LEANDRE.

Votre éloquence est merveilleuse ;
Et votre remède est fort bon ;
Mais , du Marquis , la crise est si fâcheuse ,
Que je crains pour sa guérison.

M. DE LA JOIE.

Dès que vous admettez la bonté du remède ,
Vous ne devriez pas douter de son effet :
A sa vertu , Monsieur , il n'est rien qui ne cede.

LEANDRE.

Je crains qu'il ne soit pas applicable au sujet.

M. DE LA JOIE.

Applicable au sujet ! Votre crainte m'étonne.
Quelle est donc la raison que votre esprit en donne ?
Je ne puis la comprendre en aucune façon.

LEANDRE.

Je sçai que dans le fond ma raison est très-bonne.
Mais elle est compliquée ; & je n'ai pas le don
D'expliquer , comme vous , sur le champ , mes idées :
Dans mon esprit confus par des brouillards fréquens ,
Elles sont toujours retardées.

Ce n'est qu'au bout d'un certain tems ,
Et par degré , qu'elles se développent ,
Et que , pour les saisir , tous mes esprits galopent.

M. DE LA JOIE.

Ah ! Vous me payez de jargon ,
Moi , de qui le métier est d'en payer les autres !

LEANDRE.

Mes sens , je vous l'ai dit , sont plus lents que les vôtres ;
Je pourrai , dans un mois , expliquer ma raison.

M. DE LA JOIE.

Du Marquis la fièvre est pressante ;
Dans huit jours , au plus tard , elle l'emportera.

F ii

84 LE MARI GARÇON,
Si votre sœur savoit le mal qui le tourmente ,
Et le remède heureux que ma main lui présente ,
Son ame n'auroit pas cette dureté-là ,
Et seroit plus compatissante.

LEANDRE.

Je ne suis pas son maître ; ainsi consultez-la.

M. DE LA JOIE.

Du moins , plus nettement elle s'expliquera.

LEANDRE.

Non , Docteur , dans notre famille ,
Nous nous expliquons tous très-difficilement :
Ma sœur a , là-dessus , l'embarras d'une fille.

M. DE LA JOIE.

Je ne dois plus garder aucun ménagement.

Je vais , pour le Marquis , lui parler tout à l'heure :

Il périclite en ce moment ;

Et , sans un prompt secours , je crains fort qu'il n'en
meure.

SCENE VIII.

LEANDRE , M. DE LA JOIE ,
LE MARQUIS.

LE MARQUIS *arrétant M. de la Joie.*

N (*à Léandre.*)
On , il n'en mourra pas. Non , malgré ta rigueur ,
Et , pour déclarer à ta sœur
Le feu secret qui me dévore ,
Va , ce n'est plus toi que j'implore ,

COMEDIE

Et je n'ai plus besoin de ta faveur.

M. DE LA JOIE.

Quel changement subit ! Et quels discours flatteurs !

LE MARQUIS.

Je suis autorisé , par mon pere lui-même ,
A lui dire , tout haut , & cent fois , que je l'aime :

Je n'ai plus désormais à craindre de refus :

Et je pourrai , du moins , sans qu'on me contrarie ,
Avouer mon amour une fois en ma vie.

LEANDRE.

Apprens-nous le sujet de ces transports confus.

LE MARQUIS.

Oui , mon bonheur est au-dessus
De tous les biens qu'on s'imagine ;
Et la lettre que je reçois

M'apprend que la Comtesse est enfin l'heureux choix :

Que ma famille me destine ;

Et , qu'au retour des eaux , où j'ai dû la trouver ,
Nous formerons ces nœuds que tout doit approuver.

Hem ! Léandre , à présent que je viens de t'instruire ,
Que me répondras-tu ?

LEANDRE.

Je n'ai rien à te dire.

M. DE LA JOIE.

Marquis , je vous l'avois bien dit ,
Que vous seriez heureux : Un projet réussit
Toujours si-tôt que je m'en mêle.

LE MARQUIS à Léandre.

Pour surcroît de fortune & de bonne nouvelle ,

Mon pere , en même tems , m'écrit
Que ta sœur a gagné , d'une voix générale ,
Son Procès , avec les dépens.

Fiii

LE MARI GARÇON;
LEANDRE.

Mon cher Marquis , à ces instans ,
Ma joie , au moins , à la tienne est égale !

LE MARQUIS.

Elle aura son Arrêt par le prochain Courrier.

LEANDRE.

Mais je dois t'en remercier.

LE MARQUIS.

Je viens de charger sa Suivante
Du soin de l'informer , toute chose cessante ;

Que je venois de recevoir

Une nouvelle interessante.

Que je brûlois de lui faire sçavoir.

LEANDRE.

Mais ton attention m'enchantel !

M. DE LA JOIE.

Pour le coup , les brouillards doivent s'évanouir ;

Voilà qui détruit votre obstacle.

LEANDRE.

Non. Je ne pense pas qu'on puisse réussir

A le lever , sans l'aide d'un miracle.

LE MARQUIS.

Comment ! Léandre , à ma félicité ,

Léandre trouve encor de la difficulté ?

LEANDRE.

Ma sœur qui vient , de cet oracle ,

Va dissiper l'obscurité.

SCENE IX. & derniere.

LEANDRE, M. DE LA JOIE,
LE MARQUIS, LA COMTESSE,
CIDALISE.

LA COMTESSE.

Quelle nouvelle avez-vous à me dire ?
Marquis , je viens l'apprendre avec empressement.

LE MARQUIS.

Votre procès , Madame , est gagné pleinement :
Mon pere vient de me l'écrire.
Du devoir de vous en instruire
Je m'acquite premierement.

LA COMTESSE.

Mon procès est gagné ! Ciel ! Puis-je bien le croire ?

LE MARQUIS.

Oui , vous en recevrez l'Arrêt incessamment.

LA COMTESSE.

Vous comblez mon ravissement !

Ce jour , pour nous , Léandre , est un jour de victoire.

LE MARQUIS.

Il en est un , pour moi , de bonheur & de gloire.
J'apprens en même tems , vous m'en voyez ravi ,

Que vous êtes l'heureux parti ,

Dont mon pere a fait choix , pour moi , dans mon absence ;

Et mon cœur , dans ce moment-ci ,

F iij

86 LE MARI GARÇON,

Peut, enfin, rompre le silence.

LA COMTESSE.

Non, il le doit, plutôt, garder sévèrement ;
Et la reconnoissance est le seul sentiment
Dont mon ame, Monsieur, puisse payer la vôtre.

LE MARQUIS.

J'en espere, Madame, & j'en demande un autre.
Pour l'obtenir, j'embrasse vos genoux.

LA COMTESSE.

Non, non, Marquis, arrêtez-vous.
Cette posture est une offense.

LE MARQUIS.

Je ne puis concevoir la crainte où je vous voi.
L'hommage le plus pur...

LA COMTESSE.

Ne peut l'être pour moi.

LE MARQUIS.

Tant de rigueur a lieu de me surprendre.
Madame, je croyois que le fils de Cléon
Auroit reçu de vous un traitement plus tendre.

LA COMTESSE.

Je vous l'avouë avec confusion,
Je me vois, malgré moi, dans l'obligation
D'être ingrate à l'égard du père,
Et pour le fils d'être encor plus sévère.

LE MARQUIS.

Donnez-moi, par pitié, cette explication.

CIDALISE.

Je n'entens rien à ce mystere.
Aujourd'hui tout le monde est extraordinaire.

LA COMTESSE.

Marquis, Léandre est votre ami :
Il sçait l'obstacle qui m'enchaîne.

Il peut vous l'expliquer , & je le lui permets.

LE MARQUIS.

Non , il ne le fera jamais.

Et j'ai fait , près de lui , plus d'une instance vaine.

Instruisez-moi vous-même , il me sera plus doux

De m'en voir informé par vous.

LA COMTESSE.

De cet aveu , Léandre , épargnez-moi la peine.

LEANDRE.

De votre bouche , il convient qu'il l'apprenne.

LA COMTESSE.

Par vous , plutôt , il doit être éclairci.

Ce n'est plus le tems de vous taire.

Vous savez mon secret. Parlez donc , mon mari.

LE MARQUIS.

Son mari ! Qu'entens-je ? O ciel !

LEANDRE.

Oui ,

C'est le mot de l'énigme ; & , sous le nom du frere ,

L'époux s'est caché jusqu'ici.

M. DE LA JOIE.

Monsieur parle à présent sans voile & sans mystere.

Et l'on voit clair dans son esprit.

LA COMTESSE.

Il est tems , à vos yeux , que je me justifie.

LE MARQUIS.

Léandre est votre époux ! Par ce mot tout est dit.

Je ne m'en prens qu'au sort qui lui seul me trahit.

CIDALISE.

L'aventure est , vraiment , singuliere & jolie.

Que je me sçai bon gré de n'être point partie !

Il me tarde d'aller en faire le récit.

Quel plaisir !

96 **LE MARI GARÇON.**

LE MARQUIS.

Et de trois. Une fille, une femme ;
Une veuve . . . qui ne l'est point.
Il est, il est écrit qu'unique dans ce point ;
Je brûlerai toujours, sans que jamais mon ame
Puisse le dire à l'objet qui m'enflame !

LA COMTESSE.

Cidalise, dans ce malheur,
Est la seule personne aimable
Qui peut vous consoler.

LE MARQUIS.

Je suis inconsolable !

CIDALISE.

Pour moi, je me console, & même de grand cœur ;
Pourvû que l'incident ne rompe pas la fête.

LE MARQUIS.

Non, je veux qu'elle serve au bonheur d'un ami :
C'est la seule douceur qui me reste aujourd'hui.

LEANDRE.

Oh ! Pour le coup, je pourrai, tête-à-tête ;
En dépit des fâcheux, vous parler & vous voir,
Madame, & votre époux va l'être enfin ce soir.

F I N.

